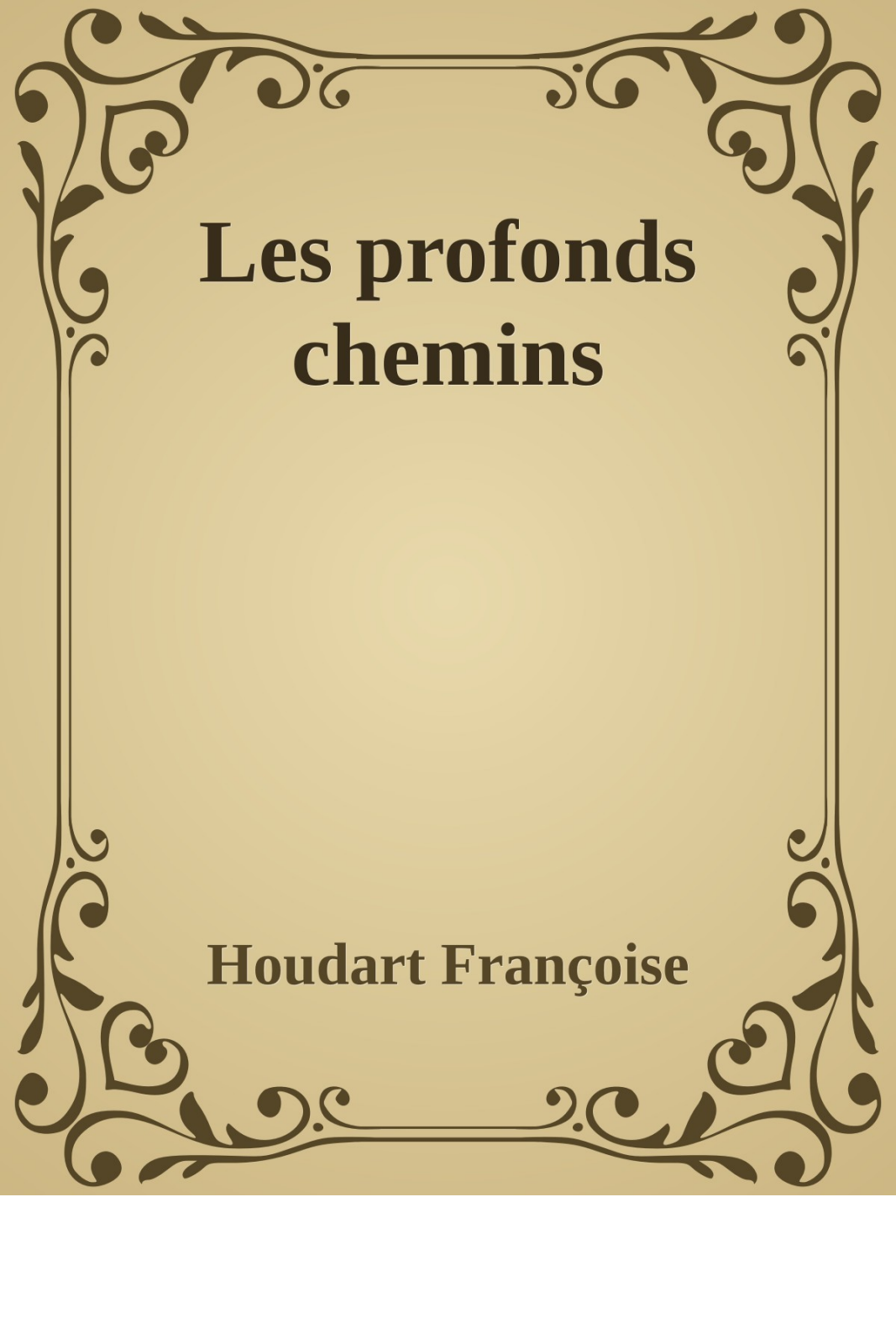


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Les profonds chemins

Houdart Françoise

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Françoise Houdart

Les profonds chemins

ÉDITIONS LUCE WILQUIN



Françoise Houdart

Les profonds chemins

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

DU MÊME AUTEUR, TOUS CHEZ LE MÊME ÉDITEUR:

La vie, couleur saison, roman, 1990

La part du feu, roman, 1991

Camino, roman, 1993

Quatre variations sur une fugue, roman, 1995

Prix RTBF « Un auteur, une voix » pour *Afrique* (fragment)

... née Pélagie D., roman, 1996

Prix Baron de lysebaert 1997

Femme entre quatre yeux, roman, 1999

Belle-Montre, roman, 2000

Textes pour la gisante, nouvelles, 2003

La petite fille aux Walalas, roman, 2005

Tu signalais Ernst K., roman, 2005

Prix 2006 du Comité des Usagers

de la Bibliothèque Centrale de la Province de Hainaut

Bastida, roman, 2007

Oublier Emma, roman, 2009

Finaliste du Prix Rossel 2009

L'amie slovène, roman, 2011

La danse de l'abeille, roman, 2012

LES PROFONDS CHEMINS

FRANÇOISE HOUDART

LES PROFONDS CHEMINS

*... dans les pas de Victor Regnart,
peintre-graveur
roman*

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

Illustration de couverture : Victor Regnart, *Suzanne au bain* (détail),
photo Michel Vachaudez

© Éditions Luce Wilquin, février 2013
www.wilquin.com



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-
Bruxelles

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Auteur

Titre

Droit d'auteur

PREMIÈRE PARTIE - Une vie mise en oeuvre

IL S'APPELAIT REGNART

LA PIÈCE DU MORT

UN RÊVE DE PEINTRE

LA CHAPELLE DE COCARS

UNE ENVIE DE PROMENADE

TÉMOIGNAGE DE JEAN

DANS LES PROFONDS CHEMINS

TÉMOIGNAGE DE LUCIEN

MATRICULE 16252

TÉMOIGNAGE DU PEINTRE DETRY

LA LIGNE 98

CONFIDENCES DU PEINTRE REGNART

DIALOGUE À L'AUTO PORTRAIT

PEINDRE BLANCHE LA NUIT

LE CRAPOUILLOT

NATURE MORTE AU FAISAN

TÉMOIGNAGE D'UN BUVEUR DE BIÈRE

CAROLINE

POLÉMIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN MODÈLE POUR DEUIL BORAIN

SAVOIR ET BEAUTÉ

LE DÉJEUNER DANS LA CLAIRIÈRE

CONCARNEAU, ÉTÉ 1926

TÉMOIGNAGE D'ANDRÉA

CEUX QUI SAVENT PARTIR

ALLER SIMPLE POUR PARIS-MONTPARNASSE

DU KOUIGN AMANN AU DESSERT

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CAFÉ

TÉMOIGNAGE DU MARCHAND DE JOUETS DE LA GARE

MONTPARNASSE

RENDEZ-VOUS AU DÔME, BOULEVARD MONTPARNASSE

TÉMOIGNAGE DE MOREL

LES ANNÉES FOLLES

LE BAL DE L'ODALISQUE

RETOUR AUX SOURCES

TÉMOIGNAGE DE MARIE

KIKI
CHEZ RECHKOWITCH, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS
TÉMOIGNAGE DE RECHKOWITCH
LE BAL DU COMTE D'ORGEL
TÉMOIGNAGE DE MARIE
FEMME NUE LISANT
UN DIMANCHE AU SOLEIL
SUZANNE AU BAIN
TÉMOIGNAGE DE SUZANNE
NUE, EN CHAPEAU, PLEINE DE GRÂCE
TÉMOIGNAGE DU RESCAPÉ
LES COULEURS D'UN PEINTRE
BRAVE NEW WORLD
TÉMOIGNAGE DE MARIE
TÉMOIGNAGE D'UN HOMME DU VILLAGE
IL S'APPELAIT VICTOR REGNART
DEUXIÈME PARTIE - La genèse d'une histoire
VICTOR ET MARIE REGNART
UNE HISTOIRE DE FAMILLE
LES PERSONNAGES
VICTOR REGNART, AU REVERS DES TOILES
QUELQUES MOTS D'HOMMAGE ENCORE...
TROISIÈME PARTIE - Ressources
RESSOURCES BIBLIOGRAPHIQUES
ANNEXES
REMERCIEMENTS
Quatrième de couverture

À la mémoire de Victor et Marie Regnart

*À Andrée Regnart, leur nièce
À Marcelle Reinquet et Geneviève Lheureux,
leurs petites-nièces*



iVictor Regnart par Fernand Urbain, in *Les Profs de l'Aca*,
Léon Leborgne, Maître Imprimeur à Mons, 1937

*Un seul trait de fusain
T'a donné naissance.
Es-tu ligne ou relief, trace
Fugitive ou chaude sanguine ?*

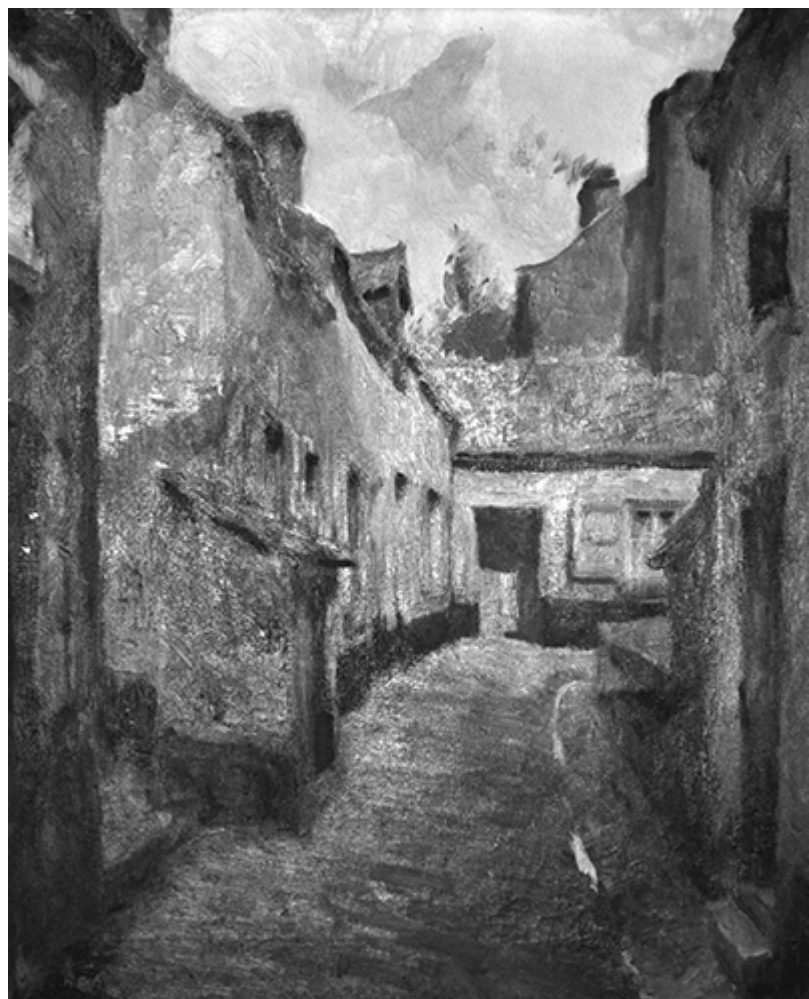
Jacques Stiennon, *Couleurs du temps*
Poèmes, 2004

Ce livre est fiction

Dans une introduction à son livre A Moveable Feast, paru en français sous le titre Paris est une fête, Ernest Hemingway précise : Un livre de fiction peut éliminer ou dénaturer, mais il tente de donner une image fictionnelle d'une époque et des gens qui y vivaient. Nul ne peut écrire la réalité à partir de réminiscences... Ce livre est fiction et il doit être lu comme tel, insiste-t-il encore.

C'est dans cet esprit-là, celui d'une fiction éclairante qui ne saurait être considérée comme une monographie, que j'invite le lecteur à lire ce livre dont un peintre, VICTOR REGNART, est le héros.

Le titre le laisse pressentir : le sujet de ce travail est une exploration hasardeuse des profonds chemins de l'âme et de l'inspiration d'un artiste dont la modestie naturelle, l'authenticité et l'attachement fidèle qu'il témoignait au lieu où il vécut ne peuvent préjuger de l'élévation de la vision qu'il avait et professait de son art.



PREMIÈRE PARTIE

Une vie mise en œuvre

*Qu'est-ce que l'œuvre d'art ? D'où vient-elle ?
Et comment naît-elle ? Est-ce une expression ayant
sa source dans le cerveau, la raison ou l'intelligence ?
Ou une obéissance au subconscient, à l'instinct et à la
sensibilité qui font trouver une langue expressive,
compréhensible à tous ?
Ce langage est le métier qui ne peut être le but, mais
le moyen.*

VICTOR REGNART

IL S'APPELAIT REGNART

IL EST DES CIEUX VIVANTS, des cieux habités d'âmes brillantes qui célèbrent à l'infini le mystère de l'univers. Les fresques fabuleuses qu'elles déploient composent aux nuits de ce monde le décor intemporel de l'histoire des hommes. Ici-bas, le théâtre de la vie se joue en continu, au corps à corps : l'incessante transmission du rôle d'exister sans que jamais le rideau ne tombe. Innombrables sont les acteurs appelés à se succéder, mais le rôle – unique pour chaque être – reste inchangé. Il s'agit de naître, vivre et mourir sous le même ciel étoilé. L'âme, encore tout imprégnée du souffle recueilli aux lèvres devenues pierre, largue la fragile amarre, s'éloigne et se perd dans les profonds chemins des constellations.

Est-ce à cela que pense Andréa en cette calme nuit du 9 novembre 1964 ? Il est un peu plus de vingt-trois heures. Rien ne trouble l'eau sombre du silence si ce n'est l'imperceptible miroitement des étoiles.

Il fait un peu froid ce soir. Andréa a jeté un châle de laine sur ses épaules avant de refermer sans bruit la porte de sa maison et de se laisser glisser sur la pierre du seuil.

Quelque chose est arrivé ce soir et le ciel s'en émeut. La mort d'une seule étoile parmi des milliards d'autres peu-telle ainsi bouleverser l'ordre de l'univers ? La mort d'un seul homme parmi des milliards d'autres peut-elle changer celui du monde ?

Andréa ne le sait pas. Ni si là-haut une étoile est morte dont la lumière pourtant ne cessera de briller encore longtemps. Ce qu'elle sait, c'est qu'ici, dans sa petite maison, un peintre est mort cette nuit.

Et qu'il s'appelait Regnart.

LA PIÈCE DU MORT

O N LUI A MIS SON COSTUME DU DIMANCHE. Un costume noir et la chemise blanche bien amidonnée, sa tenue des grands jours devenue trop large à présent pour ce corps émacié par ce qui le rongeaient de l'intérieur ; *le ver*, comme on dit ici avec effroi ou *la bête* ou encore *cela* pour ne pas prononcer le mot qui porte malheur, le mot qui pourrit tout ce qu'il touche. Même la bouche. Oui, même ça. Regnart, lui, il l'avait guetté, le cancer. Il l'avait vu dans le miroir sous la peau de son ventre, ce fils de pute, ce bâtard du démon au visage de suie. Il l'avait asticoté du bout de son pinceau. Il l'avait peint de face, avec ses yeux cuits qui ne regardaient qu'au-dedans et sa gueule atrophiée par le travail de taupe dans les fosses du corps. Il ne l'appelait pas. Il savait ses réveils, sa démence. Parfois, il le recouvrait d'une couche de peinture noire épaisse, il l'enfouissait au fond d'un trou de mine. On ne le retrouverait jamais. En vain. Il survivait. Il remontait à la surface, inexorablement ; chaque fois plus cruel, plus terrible. Chaque fois plus noir, plus impitoyable qu'avant. Plus douloureux.

On l'a habillé en dimanche et on l'a couché dans sa boîte de chêne clair. C'est ce qu'il voulait : du chêne clair avec un capitonnage bordeaux. C'est ça qu'il avait demandé à Marie, quand ils étaient encore bien vivants tous les deux et qu'ils parlaient de leur mort sans vraiment y croire.

Puis les gens sont venus, les voisins et d'autres aussi, de la rue Grande, et des autres rues, des autres courettes du village et aussi du village d'à côté. Et le docteur est venu avec son épouse qui parle sans mots, sans presque ouvrir la bouche, et qui remonte haut dans son cou l'écharpe de soie grise nouée au-dessus de la cicatrice encore rouge qui descend vers le creux où était le sein malade ; le sein gauche, si près du cœur.

Andréa a bien fait les choses. Elle a aménagé un cheminement – elle pense : un pèlerinage – autour du cercueil ouvert et vers la cuisine annexe où le café est servi avec quelques biscuits. En passant, les

regards glissent du visage du mort aux toiles récupérées dans la famille et qu'elle a rassemblées autour de lui, hâtivement accrochées aux murs ou posées sur les meubles. Elle ne pleure plus, Andréa. Elle sourit parfois tristement à la fillette – une jeune fille presque– qui lave les tasses sales dans le petit évier. Heureusement que Tante Mie ne l'a pas vu comme ça, répète-t-elle à sa fille. Celle-ci hoche la tête. Oui, maman. Elle répète le mot : *heureusement*, les mains dans l'eau savonneuse. Et les gens passent ; ceux-là même qui le saluaient avec déférence dans la rue quand il allait acheter son pain ou le journal, et aussi ceux qu'attise à présent une curiosité posthume un peu malsaine. Certains des plus sincères effleurent la main glacée du peintre. D'autres se signent et marmonnent quelques mots d'une prière. L'usage le veut ainsi... Des conversations se nouent et se dénouent à mi-voix derrière le cercueil.

« On lui a mis son béret.

« Oui. Ah ! Seigneur Dieu !...

« À ce qu'on dit, il ne peignait jamais sans.

« Oui, c'est ce qu'on dit... Mais des pinceaux dans les mains d'un mort !

« Autant ça qu'un chapelet, Émilie ! Pour un peintre... Sait-on jamais si là-haut...

« Oui, est-ce qu'on sait. Quand même, des pinceaux !... »

Peut-être eût-il préféré mourir dans son atelier, aveuglé, pourfendu, réduit en cendres par le trait de lumière blanche de l'Ange de l'Annonciation dont il viendrait de peindre le manteau. Il se serait agenouillé devant le chevalet ; oui, il se serait agenouillé comme il l'avait fait ce jour-là – oh ! il y a si longtemps – aux pieds de la *Vierge à l'Enfant*, la Sainte Vierge en plâtre de la chapelle de Cocars. Andréa se souvient encore très bien de cette scène dans la chapelle. Elle devait avoir huit ou neuf ans. Elle se souvient qu'elle pleurait pour rien, « *pour des queues de cerise* », disait l'oncle Victor en se moquant gentiment ; qu'elle versait « *des larmes de crocodile* ». Mais Andréa savait très bien que les crocodiles ne pleurent pas pour des queues de cerise. Elle, elle pleurait à défaut de trouver les mots, comme ce jour-là où il avait dévoilé sous ses yeux le portrait qu'il avait fait d'elle dans la petite robe bleue qu'elle aimait tant porter. C'étaient des larmes d'émotion, de bonnes grosses larmes bien chaudes que Tante Mie avait épongées de baisers.

« Toutes ces larmes, enfant !, disait-elle. Ne risquent-elles pas de délayer la couleur de tes yeux ? »

Andréa courait au miroir. Le bleu des pupilles n'était-il pas un peu plus pâle ? Ce soupçon de menace suffisait à réamorcer la source des larmes.

« Enfant, avait alors dit Tante Mie en l'attirant sur ses genoux, nous

iron s à la chapelle porter un sou à Jean-qui-rit et Jean-qui-pleure.
Peut-être qu'ils feront quelque chose pour toi aussi... »

UN RÊVE DE PEINTRE

LES VISITES SONT TERMINÉES pour aujourd'hui. Demain, d'autres gens viendront, d'autres regards se poseront sans s'attarder sur le visage de Regnart ; un visage devenu masque. D'autres mains serreront celles d'Andréa et aussi celles de Maria, l'autre nièce qui prendra le relai du café à la cuisine. D'autres souvenirs s'effeuilleront à mi-voix autour du cercueil. Les pétales dériveront lentement sur les courants variables des souffles pour se perdre dans les poches de silence où l'on entendra par moment ricocher le bref déluge d'un sanglot. On répétera les mêmes formules adaptables à l'infini :

« Il n'a pas changé... »

« Non, il n'est pas bougé. »

« C'est toujours bien lui. »

« Toujours trop tôt, Madame. Un homme si bien, si poli... »

« Il paraît qu'il n'a pas su pour sa femme ? »

« On le dit. Dans le fond, c'était mieux ainsi. »

« Oui, mieux ainsi. Ils sont à deux là-haut, maintenant. »

« Espérons, Henriette. Espérons... »

Espérer ?

Andréa regarde le ciel criblé d'étoiles. Regnart a-t-il jamais peint de tels ciels ? Est-ce possible de saisir cette lumière du bout du pinceau, de la graver dans la plaque de zinc, de la figer dans le vernis ?

Elle posait tant de questions, Andréa, quand elle venait s'asseoir dans l'atelier de gravure où les odeurs des encres, des acides et des vernis lui agaçaient les sens. Il ne répondait qu'après de longs silences, quand il se redressait en se massant les reins pour allumer sa pipe et contempler l'ouvrage à la lumière de la fenêtre. Il la voyait alors, la petite. Il la découvrait. Il déposait la plaque et se tournait vers elle.

« Que demandais-tu ? »

Un jour, elle suivait par-dessus son épaule le stylet qui traçait le décor inversé d'un ancien souvenir.

« C'est la chapelle de Jean-qui-rit et Jean-qui-pleure que tu as dessinée, Oncle ? »

Regnart s'était tourné vers elle.

« Tu garderais un secret, Andréa ? »

Elle avait promis, la main sur le cœur.

« Eh bien, avait dit Regnart en tirant sa pipe de sa poche, je vais te raconter le rêve que j'ai fait après notre visite à la chapelle ; tu te souviens : c'était ce jour-là où tu as cessé de pleurer. Ça se passait dans mon atelier... »

– Ton rêve ?

– Oui, le rêve... Il y avait là un peintre. Ce peintre, c'était moi.

– Comment le sais-tu ? avait-elle demandé.

– À cause du béret, Andréa. C'était moi, forcément.

– Et qu'est-ce qu'il faisait, ce peintre qui était toi ?

– Attends...

Regnart s'était installé lourdement sur son tabouret.

– Attends... Il faut que je me souviene. On va fermer les yeux tous les deux. Les mots viendront mieux ainsi. Écoute... Ne fais surtout pas de bruit, Andréa. Essaie d'imaginer... »

LA CHAPELLE DE COCARS

ELLE EST LÀ. Il ne se retourne pas ; il la sait, il la sent là, derrière lui,

à portée de souffle. Il sait le regard qu'elle porte sur la toile, par-dessus son épaule, ce vol furtif de l'oiseau saisi en plein ciel du bout du pinceau. Elle ne parle pas. Rien ne bouge en elle, aucune ébauche de geste, nul tressaillement ne transgresse le silence imposé à tout visiteur, quel qu'il soit, dans l'atelier du peintre. Elle est entrée dans l'atelier comme dans sa vie : sans bruit, légère comme un papillon attiré par la lumière de la lampe à huile qu'il accroche le soir au-dessus du chevalet. Sa petite ombre dansante se pose parfois un instant sur le bord de la palette ronde, dans l'illusion d'un champ de fleurs.

Elle est là, vêtue d'envie de promenade. Le drap sombre de sa pélerine resserre sur ses épaules les agitations impulsives d'une respiration devenue indocile.

Elle est là, debout. Immobile.

Elle attend.

Le temps ne coule plus. Ni, sur la toile, l'eau de savon dans la rigole de la courette aux façades bossues que le peintre contemple, gravement, assis sur le bord de son tabouret de paille devant le chevalet. Gravement, oui, comme chaque fois que surgit en lui ce singulier malaise qui prélude à l'achèvement de l'œuvre. C'est alors qu'il repousse en arrière son vieux béret breton et qu'il porte à la bouche sa pipe de bruyère, cette favorite qu'il n'allumera que plus tard.

Marie connaît bien les symptômes de ce qui bouleverse l'âme de son peintre, cette profonde conviction que l'œuvre est déjà accomplie à l'instant même de sa conception dans son esprit et qu'il faut alors puiser à la source même du génie pour tenter de la reconnaître entre toutes et la révéler, légitimer son émergence aux yeux du monde. Oui, il est de ces peintres-là qui peignent du dedans les clairs et les obscurs

d'une réalité perçue comme un tableau vivant, un tableau mouvant, émouvant, qui s'offre et se dérobe, se recompose inlassablement aux attouchements des couleurs, aux griffures de l'encre, aux longues touches du fusain. C'est cela, c'est tout cela qu'il contemple, le peintre, cette lucide illusion qui ressemble à un coron minier d'où la vie semble s'écouler inexorablement dans les remugles et les lies de crasse des caniveaux.

« Il fait beau, murmure soudain Marie, sans quitter des yeux le tableau. C'est l'heure. L'ombre est douce, presque rose. Vic, allons-nous ? Je suis prête, dit-elle encore en lui touchant l'épaule de sa main gantée de soie. J'ai mis mon chapeau. »

Il ne se retourne pas. Pas encore. L'image de Marie se compose peu à peu sous ses yeux, s'interpose entre lui et la toile. Elle a revêtu son lourd manteau de drap foncé qui lui prend étroitement une taille dont il connaît la cambrure de mémoire de crayon.

Elle se penche vers lui à présent, vers son front qui se donne à la douce, l'insistante invasion. Il ne la repousse pas. Il ne repousse jamais Marie. Il lui demande d'attendre encore un peu. Il dit que la peinture n'est pas tout à fait sèche, qu'elle pourrait lui gâcher ses beaux vêtements. Et aussi qu'il risque de pleuvoir. Mais elle sourit, Marie.

« Je n'y vois rien qui annonce la pluie dans ce tableau, mon ami. Le ciel est aussi bleu que vos yeux. »

Elle dit de sa voix un peu rauque qu'il faut vite ôter cette blouse et ce vilain béret. Elle dit :

« N'oubliez pas votre chapeau. Ça ne se fait pas de sortir en cheveux dans la rue. Mais, dépêche-toi donc un peu, Vic... »

Il rit de bon cœur. Il rit de ce tutoiement spontané qui dévoile l'intime et prélude à l'imminence du mirage familial. Et il rit de la voir relever, bien au-dessus des chevilles, l'ample basque de son manteau et la robe en dessous, pour franchir prestement le bord du tableau et le rejoindre à l'entrée de la courette, juste à l'endroit où l'on a déposé deux seaux de cendres encore fumantes qu'Alfred, le collecteur, viendra recueillir avec sa charrette tirée par Odile, sa vieille jument boiteuse, une bête miraculeusement rescapée de la mine dont elle porte le nom.

Ils y sont à présent, lui et elle. Le pavé est encore un peu humide dans l'ombre des façades, mais de l'autre côté de la cour, côté sud, la maison de la vieille Félicia tend son ventre au soleil.

« Viens vite, Marie, dit le peintre en mélangeant hâtivement un peu de blanc et de rouge sur la palette qu'il tient en équilibre sur son bras gauche, le pouce passé dans l'orifice. Il manque un peu de rose ici, juste une touche sur le seuil de la fenêtre. Le chat viendra s'y vautrer tout à l'heure. Pour l'instant, regarde, il est aux aguets devant le soupirail de la maison d'Alice. »

Trois traits de pinceau. Une forme noire. Immobile. Le chat ne s'effraie pas au passage des deux personnages qui entrent d'un pas instable dans le décor pauvre de la courette.

Marie s'étonne :

« Où sont-ils, les gens de la cour ? Où est Cigarette ? Les vieux d'ici parlent encore d'elle avec de la malice dans les yeux... Où est-elle, Cigarette ? Et où est Alice, la blanchisseuse ? »

Le peintre saisit le pinceau. La voici, Alice. Il la dessine dans l'échancrure de la ruelle qui s'ouvre vers la rue devinée. Une silhouette sombre, massive. Une tête ronde sans visage, un corps épais sous la robe noire des vieilles besogneuses. Elle s'avance avec peine le long du caniveau en portant à deux mains un panier de lessive. Bientôt, les pauvres loques accrochées à la corde à linge que le peintre a tendue d'un seul trait de pinceau entre le mur aveugle de la maison du coin et celui de la maison d'Alice se balanceront doucement dans le petit courant d'air de l'encoignure ombreuse qui sent l'urine de chat et les relents de chou.

La rue commence où s'écartent les dernières maisons de la cour. Marie est fatiguée déjà, et le chemin est long encore jusqu'à la chapelle, tout là-bas, où l'on vient de loin, paraît-il, pour déposer sa requête aux pieds de la Sainte Vierge de Cocars. Elle marche un peu voûtée, Marie ; elle trébuche sur les pavés disjoints dans ses fragiles bottines blanches et noires qu'elle a lacées bien étroitement autour de ses chevilles. Elle marche prudemment sur le chemin que le peintre lui dessine sous les pieds à petites touches de vert bleuté, de brun ocré, de gris orangé, de jaune d'or. Tout en haut de la rue, le pinceau s'agite. La prairie saute pardessus sa clôture de bois et dévale jusqu'au terrier qui dresse sa noire échine à la lisière du village voisin. C'est là que le chemin s'incurve, plonge sous le pont de briques du chemin de fer et s'enfonce dans le bois, dans un déluge de taches de couleurs mordorées. Le peintre exulte. Les feuillages naissent à l'effleurement de son pinceau. Un bois s'éveille dans l'espace vierge de la toile. Chants d'oiseaux à travers les treillis de soleil. Chant d'une source devinée sous l'humus. Marie avance, ravie. Puis s'arrête, étonnée, tout émue déjà, devant un petit garçon qui la regarde de ses grands yeux bleus pleins de larmes.

« Mais qui es-tu ? demande-elle. Que fais-tu là tout seul ? Où est ta maman ? »

L'enfant renifle de plus belle, mais ne répond pas. Une mèche de cheveux lui retombe sur le nez. Un enfant blond aux yeux pervenche qui la regarde à travers ses larmes.

« Pourquoi pleures-tu ? Qui t'a mené ici ?

– Le peintre, répond l'enfant de sa petite voix aiguë, sa voix de chagrin. Il m'a dit de t'attendre devant la porte de la chapelle. Il m'a

dit que c'est toi qui devais me conduire devant Jean-qui-pleure.

– Pourquoi ? demande Marie dont les yeux s'embuent à leur tour.

– Parce que je pleure. Je pleure tout le temps. Le peintre a dit que Jean-qui-pleure me guérirait. Le peintre... »

Marie saisit la main de l'enfant.

« Où est-il, le peintre ?

– Dans la chapelle. Il a dit d'attendre que la couleur soit bien sèche avant d'entrer. Surtout le bleu... Dis, il s'appelle comment, le peintre ?

– Demande-le-lui toi-même. Va...

– Et toi ?

– Marie. »

L'enfant se remet à pleurer.

Couleur à l'eau.

Aquarelle.

UNE ENVIE DE PROMENADE

IL NE SE RETOURNE PAS. Il la sait là, derrière lui, vêtue d'envie de promenade. Elle dit qu'il fait beau dehors. Ses paroles l'effleurent comme des papillons blancs, des cocardes de lumière que son souffle vient déposer sur la toile. Elle dit que c'est beau, cette silhouette de femme qui entre dans la courette grise et rose ; cette femme qui vient avec son linge à suspendre à un fil invisible échappé du pinceau.

Il l'entend sans bouger, sans presque respirer, quand elle murmure :
« Il fait beau. Laissez-là vos pinceaux, Victor. Allons jusqu'à la chapelle. Il y a un enfant qui attend là-bas. Il s'appelle Jean, je crois... »

TÉMOIGNAGE DE JEAN

TOUT CE TEMPS DEPUIS QU'IL EST MORT, le vieux Victor !... Un demi-siècle presque. J'étais encore un homme jeune à cette époque-là. C'était l'année où j'étais devenu chef d'école. 1964... Lui aussi, il était devenu directeur. Au même âge, à quelques années près. Dans les cinquante ans... Ah ! Vous ne saviez pas ? Il faudra un peu écrémer ce que je vais vous dire, parce que, voyez-vous Madame, je suis un infatigable bavard. Vous allez vous en rendre compte par vous-même.

C'est donc un témoignage que vous me demandez. Un témoignage posthume, forcément. Oh ! vous n'avez pas tort. Les morts ont une mémoire que plus rien ne vient polluer. Rien ne dérange plus la paix de la mémoire que les guerres de la vie...

Si j'ai bien compris, vous projetez d'écrire un livre. Un livre sur Victor Regnart, mais qui ne sera pas une biographie. Pas exactement cela. Ni tout à fait un roman. Vous me dites que votre démarche est celle d'une exploratrice. Vous avez utilisé un mot qui n'existe pas, je pense. Vous dites que vous explorez les marges « insondées » de la vie de l'artiste. Insondées... Le terme ne me choque pas. Il est assez juste, d'ailleurs. « Insondables » signifierait autre chose. Qu'on a tenté en vain d'y fourrager. Tandis que là... C'est comme un gisement intact encore.

Ça me fait plaisir que vous me demandiez de vous parler de Victor. Il ne mérite pas qu'on ne se souvienne pas de lui. Personne ne mérite ça, d'ailleurs. Mais lui, voyez-vous, on l'a déjà tellement oublié de son vivant !... Par où commencer ?

Par moi, dites-vous. De moi vers lui.

Attendez... Il faut que je revienne en pensée dans ma maison d'avant. Une villa, Madame. Ah ! Mais c'est que j'avais une situation... La grande fenêtre de l'arrière avait vue sur le bois de Cocars. J'y ai vécu longtemps. Puis vous savez comment ça va, la vie... La maison est devenue trop grande pour un vieil homme seul. Trop pleine de gestes abandonnés...

Mais je m'écarte du sujet, déjà. Vous avez bien raison. Alors voilà. Je me nomme Jean. Mon nom de famille ? Oh ! Qu'importe... Ici, on m'a

toujours surnommé « le crollé ». Enfin, quand j'en avais, des « crolles ». Parce qu'un jour, le vieux Jules de la rue de Là-Haut a passé sa tondeuse dans mes boucles d'enfance. Je devenais trop grand, avait dit ma mère, j'allais entrer à l'école. Bah ! Il faut bien un jour ou l'autre quitter l'enfance, n'est-ce pas ? Couper les boucles, ça faisait partie du rite de passage. Non, Jules n'était pas coiffeur. Enfin, pas dans le sens habituel du terme. Jules, c'était le tondeur de moutons qui faisait office de coiffeur pour hommes le samedi après-midi et le dimanche matin. N'empêche, le surnom m'est resté longtemps : le crollé. C'est un petit lieu de vie, ici, vous savez ; des gens de vieille souche et de longue mémoire. Ma mère, elle, c'était « la demoiselle ». Chez nous, c'est une libellule. Même les bêtes ont des surnoms. Elle était !ne, ma mère, et si légère qu'elle donnait l'impression de voleter en marchant. En vous parlant d'elle, je revois son visage navré et les larmes qu'elle avait essuyées en cachette quand mes longues mèches avaient glissé mollement le long de la cape en caoutchouc noir et s'étaient dispersées autour du siège où l'on m'avait juché. On aurait dit une couronne de cheveux d'ange sur le carrelage sombre de la cuisine où Jules officiait. Mes boucles, elle aimait tant les enrouler autour de ses doigts, ma mère, quand elle berçait mon angoisse au chevet de mon sommeil. Mais les règles prophylactiques placardées sur le portail d'entrée de l'école communale ne lui avaient pas laissé le choix. C'étaient les enfants qui rentraient à l'école, pas les poux ! Quelques semaines plus tard, mes cheveux avaient repoussé, raides et drus, et d'une blondeur que rien n'avait laissé soupçonner auparavant.

Je n'ai jamais vraiment quitté l'école de mon village. C'est ici que j'ai obtenu mon premier poste d'instituteur. Le premier, le dernier puisque je suis devenu instituteur en chef. J'ai pris la place de celui devant qui je tremblais, enfant, quand à l'évidence l'une de mes bêtises avait fait déborder la coupe de sa patience. C'était un homme doux, le directeur de l'époque. C'était cette douceur qui nous terrorisait. Vous comprenez ça, Madame ? Rien n'est plus terrible que la douceur.

Mais revenons à notre homme...

Victor, je l'ai bien connu. Enfin, je l'ai connu... Il était venu plusieurs fois à l'école pour remettre les certificats d'études primaires aux enfants de sixième. C'était dans les années cinquante. Des gravures authentiques, signées et datées par lui-même. Inappréciable cadeau ! J'espère que certains des gosses de l'époque les ont précieusement conservées. Mais vous savez comment ça va... Il faut dire, Regnart, c'était un artiste discret. Un peintre-graveur dont on parlait trop peu. Mais j'ai toujours pensé que c'est ça qu'il voulait, Victor ; il voulait ce retranchement, cette mise à distance. Comme si le monde lui était mieux révélé ainsi. Il ne cultivait pas les fleurs épineuses de la notoriété. Il n'était d'aucune école, d'aucun courant. Il était lui, Regnart.

Que vous dire encore ?...

J'habitais rue des Canadiens. La rue a plusieurs fois changé de nom au cours du temps. Rue d'Audregnies, des Canadiens en 1918, en hommage à nos libérateurs. Ensuite, rue de la Chapelle. L'arrière de notre maison donnait sur une cour qui portait le nom d'une vieille femme qui avait vécu là, dans une infâme mesure : la cour Marie Dodore. Des courettes à Élouges, ce n'était pas ça qui manquait. Quand j'ai quitté ma fonction, il en restait encore quelques-unes ici et là, la plupart dans un état navrant, Madame, oui navrant ; des recoins à détritrus, des pissotières... Quel dommage ! Elles portaient toutes un nom pittoresque, ces courettes. Il y avait la cour Sounnette, la cour Pipine, la ruelle du Sans-bras, celle du Pichot... C'étaient de curieuses ramifications des rues principales ; une sorte de subdivision organique de l'habitat qui m'a toujours fait penser au système respiratoire que j'expliquais aux enfants à l'aide de grandes planches didactiques. Les bronches, les bronchioles, vous voyez ce que je veux dire ? Mais des bronches de mineur, Madame, des bronches qui recrachent autant d'air vicié qu'elles en aspirent. Malgré tout, pour nous, les gosses de ce temps-là, quel fabuleux terrain de jeux ! Quelle aubaine pour les jeunes amours tâtonnantes !

Il faudra que nous parlions de ces courettes. Victor en a peint des centaines. Toujours la même, jamais la même. Oui, nous en reparlerons. Il faudrait aussi que vous alliez voir Lucien de la Citadelle. Lui, il vous en parlera mieux que moi encore, des courettes ; même s'il a la tête un peu oublieuse, Lucien. La santé, les maisons, tout ça se délabre si on n'y prend pas garde, si on laisse l'alcool et la pluie pénétrer par les lézardes sous le toit. Il est plus jeune, Lucien. J'ai été son instituteur. Un gosse peu gâté par la vie... Il claudiquait, voyez-vous. Vous imaginez aisément tous les surnoms qu'il a entendus dans la cour de récréation ou dans la rue.

Donc, comme je vous disais – mais vous l'ai-je dit ? – nous vivions à deux pas l'un de l'autre, Victor et moi. À deux rues. Je le voyais passer parfois devant ma maison. Le soir surtout. Chez nous, petites gens, on avait gardé les habitudes du couvre-feu des sombres années sous la botte allemande. J'éteignais l'ampoule électrique et je m'installais derrière le rideau à la fenêtre de la pièce de devant. On disait « la belle pièce » chez nous. La belle pièce, on ne la chauffait pas. C'était celle du mort, celle où on l'exposait dans le cercueil ouvert. Entre le mort d'avant et le mort d'après, on y faisait des expositions temporaires de photographies sur la dresse, la cheminée, sur la table aux napperons. C'est là qu'on recevait les rares invités et, une fois par an, les Capitaines de la kermesse. J'aimais beaucoup le calme de cette pièce froide, inutilisée, comme en attente de quelque chose qui la sortirait de sa torpeur glaciale. Je m'y tenais assis, genoux haut relevés sous le menton, sur la tablette de la fenêtre à rue. À peine plus gros que le chat, se désolait ma mère. Vous ne le croiriez pas, Madame, mais j'étais un gamin malingre ; malingre et rêveur aussi. Un enfant de dix ans nourri au pain noir de la guerre qui s'était fait de

l'imagination à défaut de se faire de la chair.

Vous demandez ce que j'attendais là, à la fenêtre ? Ce que je regardais ? Oh ! Mais les gens qui passaient, le monde qui glissait dans la nuit... Et lui, Victor. Je descendais de la fenêtre dès qu'il était passé...

Victor, on ne l'aurait pas confondu avec quiconque. Toujours bien mis. Un homme râblé, affable, avec un chapeau mou posé sur les broussailles de ses cheveux.

A-t-il jamais soupçonné la présence de cet enfant espion qui le guettait derrière le rideau ? Je le suivais longtemps des yeux tandis qu'il s'éloignait dans la rue en pente douce qui obliquait vers la Grand-Place. Que n'aurais-je donné pour qu'il s'arrête un jour devant ma fenêtre ; qu'il me devine à travers le rideau ! Que n'ai-je espéré, en reprenant mon guet, racrapoté sur la tablette de la fenêtre, de ce regard de peintre qui me verrait. Comment vous dire ? Oui, me verrait...

Et que vous dire encore ?

Ce n'est pas que ce soit difficile de se laisser descendre dans les puits de la mémoire. Mais il faut trouver la bonne veine qui mène aux couches que le temps a fossilisées tout au fond. La mémoire, Madame, c'est un peu comme les entrailles de la mine. On en remonte parfois des choses étonnantes.

Mais attendez...

C'était en été. Un lundi, je suis certain de ça. La lumière de midi était molle. C'était cette impression-là que je ressentais, cette lumière quasi liquide qui empâtait le contour des choses. Je revenais de la ferme du Saussois par ces chemins qu'on dit « profonds ». Les grandes manœuvres des moissons nécessitaient un surplus de main-d'œuvre que les fermiers recrutaient parmi les mineurs trop pauvres pour s'offrir des vacances et trop heureux d'arrondir leur maigre paie par ces quelques sous récoltés à l'air libre. Mon père était de ceux-là. C'est moi qui lui apportais la mallette du dîner. Je n'aimais rien tant que le voir dévisser le bouchon du flacon et verser le café tiède encore sur l'épaisse tranche de pain blanc généreusement garnie de ce beurre dont plus personne ne tolérait d'être privé. Malgré la faim qui le tenaillait, mon père attendait que le pain soit totalement gorgé de ce café repassé qui le colorait à peine. Quand la tartine ressemblait enfin à une éponge, il y plantait des dents de loup, laissant le jus de beurre brunâtre se perdre dans les éteules d'une barbe qu'il ne rasait pour quelque mystérieuse raison, qui ne me fut jamais révélée, que le vendredi soir. Cette matière gluante qui n'était plus ni solide ni liquide me dégoûtait profondément ; trop proche de l'horrifiant état de la chair dissoute dans la mort. Mon père se moquait : tu manges avec ta tête ! Il ne disait pas avec tes yeux, mais bien avec ta tête. Et aussi que je me gâterais l'esprit avec tous ces livres que j'allais chercher chez mademoiselle Zéa, l'institutrice de l'école des filles, et que je dévorais la nuit à la lumière d'une chandelle. Il me montrait ses mains, ses énormes mains de piqueur de

fond. Les miennes s'y logeaient tout entières comme de petites bêtes frileuses.

Ce jour-là, donc, je revenais de la ferme du Saussois par le Profond Chemin qui mène à la Coyette. C'est un lieu-dit, la Coyette. Si vous y allez, on vous montrera la maison où il est né, Victor Regnart, le fils du « sot » Victor et de Célénie, sa maman adorée. C'est donc là que je l'avais vu, Victor. Il était couché sur le dos, au beau milieu du chemin, à même la caillasse. D'abord, j'ai eu peur. Était-ce un mort qu'on était venu jeter là ? Et depuis combien de temps était-il là, ce mort ? Je m'étais arrêté à bonne distance pour juger de la situation quand soudain l'homme – je n'avais pas encore reconnu Victor – avait levé un bras vers le ciel, le bras droit. J'avais mis un peu de temps à comprendre que ce bras légèrement fléchi, cette main qui semblait brandir un invisible objet, esquissaient le geste d'un peintre devant une toile immense, inaccessible.

Oh ! bien entendu, vous avez deviné... Il peignait. Il peignait sans pinceau ni couleurs. J'avais levé les yeux et le petit nuage blanc m'était apparu dans le bleu de ce ciel parfaitement uni. « C'est vous, Monsieur Victor ? », avais-je crié de loin.

Pour toute réponse, il m'avait fait signe d'approcher...

DANS LES PROFONDS CHEMINS

L' HOMME S'EST REDRESSÉ. Il s'est assis. Il regarde s'avancer l'enfant aux cheveux de paille. Il ne fait aucun geste. L'enfant s'approche puis s'arrête. Tout s'immobilise entre l'homme et l'enfant. Le silence s'installe. L'attente. L'enfant a peur, ça se lit sur son visage. Ses yeux cherchent l'esquive, la possibilité d'une fuite, puis reviennent se fixer sur l'homme. On ne sait pas si le temps a continué d'enfiler ses secondes. On sait juste qu'il faut que quelque chose se passe. Qu'il faut jeter un caillou dans la mare immobile du silence et de l'attente pour que l'homme et l'enfant retrouvent la parole et le regard. Alors l'homme lance un premier petit caillou. Il dit à l'enfant qu'il ne doit pas avoir peur. Il dit qu'il a oublié son prénom, mais qu'il le connaît. Il dit que l'enfant peut venir s'asseoir sans crainte. Dès que l'enfant a fait un pas vers l'homme, le monde se remet à tourner, les abeilles à bourdonner dans les calices béats des fleurs, les moineaux des haies vives à babiller comme des filles. Au loin, l'écho des voix des moissonneurs propage des promesses de pain. L'homme dit :

« Tu me reconnais, à présent ? Tu es rassuré ? C'est moi, le peintre. Le peintre Regnart.

– Oui Monsieur, répond l'enfant en s'asseyant timidement un peu en retrait sur le bas-côté herbeux du chemin. Moi, c'est Jean. Je suis le garçon du tableau de la chapelle. Vous vous souvenez de moi ? Le garçon qui pleure tout le temps... Ma mère, c'est Zélia. Elle connaît bien votre femme. »

L'enfant cherche la raison qui justifierait que sa mère connaisse Marie, la jeune femme du peintre. Il sait qu'elles ont le même âge. Ou à peu près. Et que sa mère parle d'elle avec de l'envie dans la voix. Il a souvent entendu sa mère dire qu'elle aimerait bien avoir assez de sous pour s'acheter un chapeau chez mademoiselle Marie, la modiste. Maintenant, elle dit madame, madame Marie. Elle dit aussi qu'elle est très belle, madame Marie. Que c'est une vraie dame.

La voix de l'homme se feutre de douceur : « Marie... Oui, elle est belle, ma femme. Une dame, dis-tu ? Toutes les femmes sont des dames, mon garçon. Toutes. Tu dois bien retenir ça. La *hiercheuse*

barbouillée de charbon autant que la bourgeoise fardée de poudre de riz. Des dames, tu comprends, mon petit Jean ?

– Oui, Monsieur, dit l'enfant.

– Tu serais donc le gamin qui fait le guet à la fenêtre de sa maison, derrière le rideau ? C'est bien toi qui habites à la rue des Canadiens, n'est-ce pas ? Tu montes la garde comme une vraie sentinelle ! Mais la guerre est terminée, tu sais, mon gars. Ils ne sont pas près de revenir de sitôt, les Allemands. »

L'enfant rougit de confusion.

« Vous m'avez vu, alors ?

– Vu... Pas vraiment. Pas réellement. Juste ce que tu voulais que je voie de toi à travers le rideau. Une ombre immobile. L'impression d'un regard qui épie et qui vous suit. Une silhouette à croquer en trois coups de crayon. Tu comprends ? » demande-t-il à nouveau.

Non. Jean ne comprend pas bien. Il entend « croquer une silhouette ». Croquer ! Il voit le large sourire de l'homme, ses dents éclatantes de bonne santé.

« J'ai eu peur, avoue-t-il enfin d'une petite voix mal assurée. Puis il corrige aussitôt : un petit peu peur.

– Peur de quoi, mon garçon ? De qui ? Pas de moi, quand même ! »

Au loin, du côté du Saussois, les clameurs des hommes, le roulement sourd des charriots, le bref hennissement d'un cheval ; au loin, les rassurantes balises de la vie. C'est le *mitant* de la journée, pense l'enfant. C'est ainsi qu'on dit chez lui : le *mitant* pour dire le midi. Son père est là-bas aussi, avec les hommes qui ne font pas les lundis à la fosse. Il est là-bas, avec les saisonniers. À la fin des moissons, la peau cuivrée de son visage strié d'indélébiles traces noires lui donnera un air apache. Ça le rassure, l'enfant ; toutes les couleurs, tous les bruits de la vie le rassurent. Il pense à son père qui rentre souvent de la mine quand il dort ; quand il fait semblant jusqu'au moment où il entend les pas dans la cuisine et la voix de sa mère qui raconte la journée du côté du jour.

« Mais vous, dit l'enfant d'un ton de reproche, vous n'y allez pas à la fosse. Vos vêtements sont propres. On vous dit "Monsieur" quand on vous parle. Pas *D'siré* ou *Batisse*... Des noms comme ça, comme ils disent ici, les gens. Moi, non plus, reprend l'enfant après un bref instant de silence que l'homme n'interrompt pas, je n'irai pas travailler à la fosse quand je serai grand. Je sais lire déjà. Et... »

L'enfant hésite. Il chipote un peu dans le gravier du chemin, puis dans un souffle :

« Je dessine aussi.

– Tu dessines ! C'est merveilleux... Quel âge as-tu, Jean ?

– Onze ans, Monsieur. Presque douze. Enfin dans pas longtemps. »

Onze ans... C'était son âge aussi quand il avait fait ses premiers

dessins, le peintre Regnart. Il savait déjà que c'est ça qu'il ferait plus tard, dessiner, peindre. On le disait autour de lui : il sera peintre, le gamin. On disait que ce n'était pas étonnant quand on naît dans une famille de peintres décorateurs, quand on naît à l'abri du besoin qui pousse les fils des pauvres dans le ventre des fosses.

« Je n'ai jamais changé d'avis, murmure Regnart, comme s'il ne fallait pas que la confidence s'ébruite. Je suis devenu ce que j'étais déjà. Juste cela. Pas pour devenir célèbre, non. On ne choisit pas de devenir peintre pour cette raison-là. Moi, je voulais peindre le monde. Quelle illusion ! ajoute-t-il. Quel impossible défi ! Non, tu vois, Jean, je voulais peindre le monde pour le protéger, en quelque sorte ; le préserver des ravages du temps, le mettre hors d'atteinte des hommes et de lui-même aussi... Tu comprends, ce qui est là, sur la toile, plus rien ne peut lui arriver. Si une bombe écrasait la maison que je venais de peindre, elle ne disparaîtrait pas de mon tableau. Au contraire : ce sont les souvenirs de ceux qui ont vécu dans cette maison, ceux qui l'ont bâtie ou qui l'ont connue qui donneraient du sens à ma peinture. Même la place vide où était cette maison, la plaie béante ne la ferait pas disparaître... Tout parlerait d'elle : ce qu'on ne peut pas peindre mais qui est là derrière la peinture. Au-delà. Oh ! C'est compliqué, tout ça, à ton âge. Essaie de comprendre que ce qui est peint, ce n'est pas la réalité. On ne change pas non plus la réalité en la peignant, bien sûr. C'est juste qu'il y a là quelque chose... Quelque chose qui manque et qui appartient à la réalité. La vie, sans doute. Écoute... Chaque matin je m'étonne que le bouquet de pivoines que j'ai peint il y a trois ou quatre mois ne soit pas encore fané. Que les pétales ne jonchent pas la table où le vase est posé. Dans le fond, peindre la nature, c'est lui offrir l'immortalité. Tu comprends, Jean ? »

Il dit encore qu'il faut savoir attendre.

L'enfant opine, gravement. Attendre... Il ne peut détacher ses yeux du visage de l'homme qui parle comme s'il ne s'adressait qu'à soi-même ; comme si cette houle de pensées, de doutes, n'avait d'autre voie que de sourdre par à-coups et de se répandre sur ses doigts croisés où il a posé son menton.

« Mais dis-moi donc, Jean. Que dessines-tu ?, demande soudain Regnart en se retournant vers l'enfant. Tu as bien une préférence, un sujet que tu réussis bien ? »

Jean se détend enfin : « Oh ! Ça dépend. J'aime bien dessiner les arbres. Les animaux de la ferme Becquet ; les chevaux surtout. Enfin, je ne sais pas vraiment comment dire ça... Je dessine... ce que je vois.

– Et qu'est-ce que tu vois ?

– Ici ?

– Oui, ici, dis-moi ce que tu vois du monde autour de nous. Du monde. Oui, du monde.

– Mais, tout ça... Ce que je vois... Ce que vous voyez, vous aussi. Enfin, je ne sais pas... » répond l'enfant qui cache mal son embarras.

Dire ce qu'il voit ! Il voit tout à la fois et ne voit rien. Tout vient à lui et se dérobe aussitôt. Il se frotte les paupières. « Attendez, murmure-t-il. Par où faut-il commencer, Monsieur ? Par quel côté du monde ? »

Regnart est étonné. Cet enfant ne demande pas comment il faut faire, quel crayon il faut choisir, comment peindre la lumière ou le frémissement des élytres d'une butineuse au travail. Il demande par quel côté du monde il faut commencer.

« Il faut partir de toi, murmure le peintre. Ferme les yeux, Jean. Éteins la lumière et laisse retomber le rideau, comme tu le fais le soir chez toi, quand tu t'assieds à la fenêtre. Maintenant, ouvre les yeux. Lentement. Nomme les choses. »

C'est la cohue dans la tête de Jean. Les mots se précipitent, se ruent sur les fragments de vision, attrapent un détail au passage de l'image, le perdent, l'abandonnent pour suivre une autre ligne de perspective. Jean secoue la tête : du calme !

Alors, à nouveau, il éteint la lumière dans la belle pièce de la maison. Il va s'asseoir sur la tablette de la fenêtre derrière le rideau. Dehors, le *fou* Guéry vient d'allumer la lanterne magique du réverbère tout proche. Le monde émerge du chaos de l'obscur. L'enfant entrouvre les yeux. Et la parole arrive comme la lumière ; coule toute claire sur les doigts qui se portent aux lèvres. Et la parole fait surgir le chemin en creux qui va vers les monts d'Élouges, le chemin blanc et sec, les cailloux de craie et les touffes de sureau et de genêt sauvage qui poussent au beau milieu des ronces sur ses flancs. La parole nomme le terril gris à l'horizon, le puissant Saint-Antoine et les hauts châssis à molettes dressés comme des dragons métalliques dominant la vallée. Elle nomme les trois grands hêtres du côté de la Marlière qui semblent si petits vus d'ici, et plus près de lui, elle débusque le petit criquet vert qui vient de sauter sur une tige d'herbe frémissant sous son poids. Le frémissement de l'herbe, il le voit. Et aussi les imperceptibles cillements des petites orchidées mauves au cœur jaune qui poussent imprudemment dans les nids urticants des orties. Mais il cherche encore du regard, l'enfant ; il cherche éperdument. Voir ce qui ne peut se peindre... Reconnaître ce qui est là tout autour de lui et qu'il a toujours vu, toujours connu, ressenti, pressenti. Oui, reconnaître, refaire connaissance avec ce qui était déjà là, enraciné, empierré, érigé, quand lui, il prenait lentement de la hauteur. Ce qui était là, sous les pas maladroits qu'il faisait, accroché à la main de son père, ses premiers pas d'homme dans les chemins des hommes d'avant lui.

L'enfant se retourne vers Regnart : « C'est ça, demande-t-il

curieusement, c'est ça, voir ?

– On ne voit que ce qu'on regarde, gamin. Ou plutôt, c'est parce que tu regardes que tu vois.

– C'est compliqué. Je pensais que c'était la même chose, voir et regarder. »

Regnart réfléchit. Il y aurait tant à dire que le silence serait peut-être la réponse la plus éloquente. Mais l'enfant attend. Alors Regnart pointe le doigt vers le ciel.

« Tu vois ce ciel, Jean. Tu le vois bien avec tes yeux qui n'ont pas encore besoin de lunettes, n'est-ce pas ?

– Oui, le ciel... Mais ça change tout le temps, là-haut. Le temps d'en parler, et le petit nuage perdu au milieu de tout le bleu a appelé du renfort. Je ne les avais pas vu arriver, ceux-là !

– Et s'il fallait le peindre, ce ciel, Jean ?

– Ah, mais c'est impossible de le peindre, le ciel ! On ne sait pas peindre ce qui change tout le temps.

– Justement. Le mouvement des nuages, le déplacement dans l'espace, ce n'est pas ça qu'il peint, le peintre. Écoute bien, Jean. Le tableau ce n'est pas le monde, on l'a dit. Il y manque la vie, mais ce n'est pas non plus un monde mort. C'est le monde immobilisé, peut-être, saisi dans l'impression qu'il laisse dans l'esprit du peintre. Ou dans l'âme, le cœur, si tu préfères. Tu demandais comment peindre ce ciel... Ce n'est pas facile de t'expliquer ça. Aucun ciel n'est le même, ni dans la réalité ni dans mes toiles. Mais chaque fois que je peins le ciel – surtout le ciel –, je me fie à mon métier. Il faut un bon métier pour être un bon peintre. Tu sais ce que c'est, le métier ? »

Bien sûr qu'il sait ce qu'est le métier, Jean. *Cent fois...*, répète inlassablement monsieur François, l'instituteur des grands, lorsqu'il énonce d'une voix sévère les notes des épreuves de rédaction, *cent fois sur le métier remettez votre ouvrage !* Et qu'un élève téméraire ose lui faire remarquer que Boileau n'avait recommandé que vingt fois – c'est écrit dans le manuel de français –, le terrible regard du maître fera tomber sur lui l'impérieuse sentence d'humilité.

« Vous aussi, Monsieur Regnart, vous remettez cent fois votre ouvrage sur le métier ? »

Regnart sourit à la soudaine émergence de l'image du métier à tricoter qui faisait voltiger les mains de sa grand-mère. Le métier, ce métier-là aussi, ça prend des heures, des jours, des années pour l'avoir dans les doigts. C'est faire, défaire, recommencer ; c'est dessiner jusqu'à la perfection d'un trait de visage ; c'est marier les couleurs jusqu'à l'exacte nuance d'un rouge à l'horizon d'un lever de jour... Peindre jusqu'à en oublier de dormir, de manger ; peindre sans autre certitude que l'urgence jamais assouvie de peindre, graver, dessiner.

« Quand mon père traînait un peu trop à table après le dîner, ma

mère lui disait : “Remettez-vous à l’ouvrage, Victor !” Tu remarques que je porte le prénom de mon père, Victor Regnart. Il était peintre, lui aussi. Il décorait les murs. C’était aussi un bon métier, ça ; un métier qui rap portait des sous parce qu’il n’y avait que les riches qui pouvaient se permettre de faire décorer les murs de leurs maisons.

– Vous gagnez beaucoup de sous, vous, Monsieur Regnart, quand vous vendez un tableau ?

– Pas assez, hélas, mon garçon. Les produits sont chers, les toiles, les enduits... Je m’y retrouve quand même, sois rassuré. Il y a les expositions. Et je commence à être connu, même en France. Mais je suis marié à présent. Ce que je gagne ne suffit pas pour deux. Pas encore.

– Ça veut dire que vous allez faire autre chose ?

– Quelque chose en plus, sans doute. Je suis photographe aussi. Mais je dois réfléchir encore et un peu voyager. C’est important d’aller goûter à d’autres lumières quand on est peintre, d’autres couleurs, d’autres espaces. Je partirai bientôt avec Marie en Bretagne. Il y a beaucoup de peintres là-bas. Peindre l’océan en fureur et la violence des vagues contre les rochers, cette violence pure... Peindre la violence, mon petit Jean. Est-ce aussi illusoire que peindre le ciel ? »

Regnart passe les doigts dans les cheveux de l’enfant.

« La Bretagne, tu sais où ça se trouve, au moins ?

– Oui, répond fièrement l’enfant. Moi, je voyage beaucoup dans le manuel de géographie. Un jour, moi aussi...

– Je n’en doute pas, mon petit. Mais allons-y maintenant. On m’attend chez Mascret. J’ai rendez-vous avec un acheteur intéressé par une série de gravures. Je serai peut-être un peu plus riche ce soir. Nous allons remonter ensemble par la Citadelle, si tu veux. Celle-là, je l’ai peinte bien souvent ; gravée aussi, sous la pluie et la neige. »

Deux coups sonnent au clocher de l’église de la Grand- Place quand ils s’arrêtent devant l’estaminet.

« Au revoir, mon petit, dit-il à l’enfant en lui tendant la main. Il faudra bien vite venir me montrer tes dessins. »

Le cœur de Jean cogne fort dans sa poitrine à l’instant où sa main – n’est-elle pas devenue plus grande ? – se saisit de celle du peintre. Il y met toute sa force, il y met toute sa jeune résolution, son admiration et sa joie, et c’est en homme qu’il serre cette main-là, gravement, conscient que quelque chose a imperceptiblement changé le cours de sa vie.

« Oui, Monsieur, je viendrai. »

Regnart suit l’enfant des yeux tandis qu’il traverse la rue en courant, puis il entre dans l’estaminet et s’avance vers l’homme qui s’est levé à

son approche.

TÉMOIGNAGE DE LUCIEN

ENTREZ DONC...C'est Jean qui vous envoie, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il vous

a dit s'il m'attendait là-haut pour cette partie de cartes qu'on n'a pas eu le temps de terminer ? Il ne faut pas rire avec ces choses-là, Madame ! Jean est parti en abattant son dernier atout cœur. Mais je n'ai pas envie de me presser. Et puis, j'ai un peu perdu la main. Il serait encore capable de me battre, ce bougre-là ! Je n'ai jamais gagné contre Jean...

Mais vous voulez que je vous parle de Victor Regnart, le peintre.

Attendez...

C'est que je n'ai pas tant à dire, moi, Madame. Rien de vraiment intéressant. Je l'ai très peu connu, finalement, Regnart. J'étais encore un tout jeune homme quand il est mort. Moi, c'étaient plutôt les filles qui m'intéressaient à ce temps-là, et ici, au village, ce n'était pas ça qui manquait, des filles...

Vous dites qu'il en a peint beaucoup, des filles ! Des nus... C'est possible. Entre nous, je les préfère en vrai, les femmes nues. Oh ! Ce n'est pas que je ne reluque pas les photos de temps en temps, les images des calendriers un peu osés. Mais bon, une femme, faut la toucher pour qu'elle existe... Oui, les tableaux...

À vrai dire, je ne me souviens que d'un seul tableau. Ce n'était pas vraiment un tableau avec des couleurs et un beau cadre en bois tout autour. C'était une gravure un peu brunâtre. Ma grand-mère l'avait achetée parce que Regnart avait peint sa maison en haut des ruelles. C'est ainsi qu'on appelait le fond de la cour de la Citadelle : le haut des ruelles. Nous, on y habitait tous, à la Citadelle. Mes grands-parents avaient acheté leur maison là-haut quand ils s'étaient mariés. Quatre enfants dans trois pièces mal fichues ! L'eau, l'électricité, tout ça c'étaient des choses encore inaccessibles à l'époque de mes parents. Vous imaginez ça, Madame ? Eux, ils avaient emménagé dans une maison un peu plus bas ; dans la cour du bas. C'était ça qu'elle montrait, la gravure. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Vendue sans doute à la mort de grand-mère. Par contre, je me souviens d'un canapé, un long canapé vert pomme, en skaï. Le camion du

livreur n'avait pas pu pénétrer dans la cour. Il avait fallu monter le canapé à la force des bras. J'étais fier de prêter les miens. C'est ce jour-là que j'ai eu droit à mon premier verre de goutte. C'est un vrai souvenir, ça !...

Mes parents, ils parlaient rarement de Regnart. Qu'est-ce qu'ils auraient pu en dire, d'ailleurs ? On savait peu de choses de lui, sauf que c'était un peintre. C'est de sa femme que ma mère parlait parfois. Elle s'appelait Marie, comme beaucoup de femmes à l'époque. C'était sa propre cousine qu'il avait épousée sur le tard, vers les trente-cinq, trente-six ans. Elle était plus jeune. Grand-mère racontait qu'elle l'avait connue jeune fille. Une belle fille, qu'elle disait, élégante et bien élevée. Elle faisait des chapeaux pour les « circonstances ». Vous allez rire de ce que je vais vous dire, mais, quand j'étais gosse, je croyais qu'il y avait des gens qui s'appelaient ainsi, les Circonstance, comme on dit les Becquet ou les Culot.

Après son mariage au début des années vingt, on ne la voyait plus beaucoup. C'est ce qu'on disait. Lui, par contre, on le croisait le matin et le soir sur le chemin de la gare. Il passait souvent par la rue du Peuple. La rue s'appelait comme ça à l'époque. Il prenait le train qui allait jusqu'à Mons. Il était professeur, paraît-il. Il paraît même qu'il a été directeur de l'école. Une école de peinture. Oui, à Mons. Vous savez déjà ces choses-là, bien sûr. Mais vous pouvez me croire, on ne l'aurait jamais cru en le voyant si simple, si modeste. Peut-être qu'il y a des gens qui vous en parleront mieux que moi. Il faut vous renseigner. Parce que moi...

Mais oui, vous avez raison, finalement, j'en sais plus que je ne pensais. Quand on boit, on se contente vite du rétrécissement du monde, voyez-vous. Le cercle de vie se resserre de plus en plus autour d'un verre d'alcool. Oui, je bois. L'alcool, ça ronge la mémoire. De toute façon, la mémoire, je n'en ai plus besoin. Je vis le jour qui vient, Madame ; le jour qui part...

J'habite toujours à la Citadelle dans la maison de mes parents. Elle tiendra bien encore le coup quelques années. Ce n'est pas comme le canapé vert pomme qui a fini sa pauvre vie de skaï à la décharge. Non, je ne suis pas le dernier habitant de la Citadelle, malgré qu'on la dise complètement abandonnée. Mais il fait pauvre ici ; il fait plus pauvre encore depuis qu'on a l'électricité. La pauvreté est plus visible dans la lumière électrique qu'à la lueur d'une chandelle ou d'une lampe à pétrole.

Vous me demandez s'il reste des vestiges de la Citadelle...

Il n'y a jamais eu de Citadelle, ici. Ce n'était pas une place forte, loin de là. C'était juste un petit coron de misère ; pas une misère triste. Disons, une pauvreté qui faisait rire et pleurer à la fois. Qui étincelait sous les soleils d'hiver neigeux et grelottait sous la pluie. Elle ne gênait personne, la misère. Au contraire, elle rapprochait les gens, elle les faisait rêver de lendemains de fête, d'abondance... On vivait dehors, même quand il faisait froid. Les gosses couraient dans les sentiers qui déboulaient dans les jardins. Les femmes faisaient la lessive dans la rue. La cuisine aussi. On partageait la soupe et la savonnée. Les femmes, on les entendait rire et crier depuis la

place. L'eau sale coulait dans le caniveau qui fendait le pavé des ruelles. Moi, je déchirais les pages de mes cahiers pour en faire des bateaux. Je les déposais tout en haut du caniveau et je les suivais jusqu'en bas, quand l'eau partait dans l'égout. Ça faisait bien rire les vieux de me voir courir ainsi en trébuchant sur les pavés avec ma patte folle. Ils m'appelaient « Clopinet », les vieux de la cour. Faut bien se moquer des autres quand on ne sait plus comment rire de son propre malheur, n'est-ce pas, Madame ? Après tout, si ça les soulageait, ces vieux-là qui crachaient leurs poumons dans leurs grands mouchoirs à carreaux. Vous avez l'air gêné que je vous dise tout ça. N'allez pas croire que vivre là-dedans, c'était un conte de fées. Les courettes, c'étaient des petits mondes à part du monde ; des petites sociétés de femmes cassées de travail, d'enfants qui couraient plus vite qu'ils ne parlaient et de vieux. Les hommes, ils n'y revenaient qu'à la tombée du soir et ils en repartaient avant que le jour se lève. Les hommes de noir visage...

Écoutez encore ceci. Tout au fond de la première courette, il y avait la maison de l'Algérien. C'était un bel homme, l'Algérien ; un homme jeune. Il vivait seul dans cette maison. La pièce du haut était construite en partie au-dessus de la maison d'à côté, celle de Marie-Salade. On dit que ça la rendait toute drôle de savoir qu'il dormait si près de son lit à elle. On dit même qu'elle aurait fait un trou dans le mur entre les deux chambres ! Ah ! Une sacrée gaillarde, la Marie-Salade. Travaillait à Bruxelles, avant. Un bar, à ce qu'il paraît. Ne revenait que le dimanche pour aller à la messe.

L'Algérien ?

Un soir, des hommes sont venus. Des Algériens comme lui. Ce sont les vieux qui l'ont dit. On a entendu des voix rudes, des disputes. Mais les vieux disaient que c'était à cause de leur langue à eux. Puis on n'a plus rien entendu. Vraiment plus rien dans la maison de l'Algérien. Et lui, on ne l'a jamais revu.

Moi, figurez-vous, j'allais souvent fureter du côté de la maison de l'Algérien. Un jour, j'ai trouvé une feuille à moitié glissée sous sa porte. Dessus il y avait écrit : « Gazout, on t'aura ! » Une belle feuille de papier qu'on avait passée sous la porte, sans enveloppe, sans la plier.

J'en ai fait un bateau...

MATRICULE 16252

UN COUP DE SONNETTE STRIDENT. Regnart sursaute. Le pinceau tremble dans sa main à l'instant de poser une éclisse de lune sur le toit enneigé d'une chaumière. Quand va-t-elle donc cesser ce jeu idiot, la gamine d'en face ? Il faudra se résoudre à aller voir sa mère ; lui expliquer... Sonner, puis se sauver par les ruelles de la Citadelle, même si c'est un jeu, ça n'est drôle pour personne. Ce n'est pas qu'il manque de patience avec les enfants du quartier, Victor, mais ça le dérange en sa méditation aux berges de sa palette. Pire, ça l'obsède, comme au temps de la guerre, la persistance d'une menace aux contours imprécis. Il entend la voix lointaine de Célénie, sa mère, et les pas précipités de Marie dans le corridor, les pas saccadés de Marie. Le mal gagne du terrain, pense-t-il. Elle ouvre la porte, s'avance sur le trottoir, regarde autour d'elle, puis rentre dans la maison et referme la porte avec un profond soupir. Il connaît le scénario par cœur, les séquences du bruitage d'un quotidien régi par le souci de préserver sa paisible contemplation. L'amour de Marie, il y a creusé le lieu de retraite le plus rassurant qui soit, un havre de couleurs chaudes mélangées aux arômes merveilleusement complémentaires du tabac Semois et du café torréfié.

Le calme à nouveau. Marie s'arrête un court instant devant la porte de l'atelier : le silence. Regnart a repris son patient ouvrage. Tout à l'heure, il l'appellera. Il réclamera son café avec un *Petit Beurre*. Il ne dira rien. Il la laissera tourner autour du chevalet en serrant son châle de laine sur sa poitrine. *La cheminée fume, mon ami*, remarquera-t-elle peut-être. *La soupe est sur le feu. La neige commence à fondre sur les toits. Et ces traces de pas ? On a déjà foulé la belle neige. Je ne vois personne, pourtant. Sans doute l'homme est-il rentré...* Elle dira encore – elle dit ça si souvent – qu'on ne peut pas peindre les courettes d'Élouges si on n'y est pas né. Puis elle emportera la tasse vide, la tasse tiède encore du café qu'il ne boit que brûlant. Elle dira : *À tout à l'heure, Vic*. Et elle sortira de l'atelier sans que sa toute proche absence ne trouble l'ordre

des choses. Car tout à l'heure, quand il émergera de l'atelier, il aura soif et faim. Il viendra se réchauffer les mains au-dessus de la *prussienne* au charbon, ses belles mains de peintre que nul travail de taupe n'a jamais écorchées. Il aura oublié l'insolence de la gamine. Cette légère trépidation au seuil du silence prescrit. Elle sourit avec résignation, Marie. Ce n'est pas que ça lui fasse plaisir de chasser les gosses du parvis de la maison quand ils s'y installent pour jouer au sou de plomb. Ce rôle d'épouvantail en charge d'effrayer les moineaux du quartier, elle s'en passerait volontiers. Mais les cris qu'ils poussent, les enfants de la rue, les sifflements, les gesticulations, les remous soulevés par les mouvements des bras et qui s'écrasent sur la vitre de la fenêtre à rue de l'atelier rendent moins sûre la main du peintre ; et cela, Marie ne le supporte pas.

Lentement, elle regagne la pièce où elle s'allonge aux heures creuses de l'après-midi. Dans deux heures à peine, la petite Andréa reviendra de l'école, la fille de son frère qu'on lui confie parfois pour quelques jours. Marie se demande souvent si l'enfant banni de son couple de trop proche parenté aurait ressemblé à cette petite cousine exubérante, affectueuse jusqu'à l'excès. Le séjour d'Andréa sera plus long cette fois-ci. Une petite sœur est arrivée il y a quelques semaines et la vie est devenue difficile à la maison. Mais il y a tant de place dans le cœur de Tante Marie, *Tante Mie*, comme l'appelle Andréa, que la fillette ne semble pas souffrir de sa relégation. On lui a même réservé un petit espace bien à elle dans un déhanchement de la grande chambre disponible à l'étage. La nuit, Marie écoute longtemps la respiration un peu sifflante de cette enfant tombée du ciel à qui Victor ne refuse rien. À sa grande surprise, il lui a même accordé – sous réserve d'extrême sagesse – le privilège de se glisser dans l'atelier et de s'asseoir dans le fauteuil de pose pour le regarder peindre. Ce sont les bonnes choses de la vie, pense Marie en se laissant gagner par la somnolence qui semble avoir engourdi toute la maison.

Toute la maison ? Peut-être pas. À l'atelier, Regnart suçote pensivement le bout du tuyau de sa pipe. L'âcre sensation de jus de tabac froid lui fait faire la grimace. Combien de mois encore avant le fameux grand salon des Nerviens à La Louvière ? Il y pense beaucoup évidemment, même s'il n'a pas encore reçu l'invitation à y participer. Et s'il n'était pas invité ? Pas retenu ? Il hausse une épaule. Que restait-il de la belle confrérie des jeunes loups qu'ils étaient alors, Louis, Anto, Alfred..., ceux qui suivirent dans la fièvre de l'exaltation les mêmes chemins de probité d'un métier où seule l'excellence promettait au talent un avenir durable. Il se souvient encore du jour où ils étaient allés s'inscrire ensemble, Buisseret et lui, à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. C'était le 7 octobre 1907 ; un lundi. Seul, Victor avait acheté un billet aller-retour à la gare de Mons. De la gare

du Midi à l'Académie, le trajet à pied n'avait duré que quelques minutes. Ils avaient marché côte à côte en silence, comme s'ils avaient, d'accord tacite, retenu leur souffle et leurs paroles jusqu'au seuil d'un autre monde, un monde de beauté et de savoir pressentis sans limite dans les entrelacs encore trop ébouriffés de leur jeunesse.

Ce jour-là, Célénie, sa mère, avait convoqué la famille proche, celle d'Alexis Regnart, le frère de son mari, pour célébrer l'inscription du « gamin » à la prestigieuse école de la capitale dont il ne faisait aucun doute qu'il sortirait auréolé de glorieuses promesses. Marie, sa petite cousine de onze ans, avait religieusement recopié le numéro de matricule de ce déjà célèbre cousin dans son petit carnet secret : 16252. On avait trinqué, on avait mangé la tarte aux pommes et à la cassonade à peine sortie du four. Victor, grisé de vin et de bonheur, avait passé une partie de la nuit à rêvasser à la fenêtre de sa chambre en dessinant d'étranges créatures à longue chevelure et queue de sirène, assises autour d'un étrange édifice où se dressait, jubilant, un dieu lubrique armé d'une fourche à trois dents.

Si les chemins des deux amis se sont séparés depuis, ils ne se sont pourtant jamais irrémédiablement écartés. Mais Victor en a bien conscience : après leur double prix de Rome en 1911, il y a plus de quinze ans déjà, Louis s'était envolé dans l'azur transparent du ciel toscan. Lui, par contre, était retourné – avec fanfare et cortège bariolé de villageois – vers les cieux asthmatiques de son pays borain.

N'empêche...

Il a bien remarqué, Victor, qu'à chaque fois qu'Anto Carte figure parmi les membres d'un jury de sélection à une exposition, il est systématiquement écarté des cimaises. Le hasard n'a pas si large dos... Faudrait-il qu'il ait recours à nouveau à ce pseudo ridicule, qu'il a imaginé pour déjouer ce qu'il faut bien appeler une exclusion ? Une inexplicable goujaterie ? Il réproue ce genre de stratagème, mais c'est un des moyens en usage même chez les artistes reconnus d'assurer à l'œuvre l'attention que, pour d'intolérables raisons de rivalité, on refuserait d'accorder à son auteur !

Proimbé !...

Marie n'est qu'à moitié convaincue. Il serait déplacé, juge-t-elle de faire un procès de mauvaise intention à un Buisseret ou un Carte ! Les artistes sont susceptibles, ne se prive-t-elle pas de lui répéter. Dès demain, il enverra une lettre de candidature signée de sa main et sous son propre nom : Victor Regnart. Il a confiance. Il pense que son *Deuil borain* y trouverait naturellement sa place aux côtés de la *Pietà* d'Anto Carte. Ne sont-elles pas de douleur apparentée, ces deux mères ravinées de chagrin, ces Mater Dolorosa étreignant le corps mort de leur fils ? Voyez leurs mains usées, ces implorantes encore, soutenant la nuque brisée, les épaules affaissées de l'enfant- dieu, l'enfant-

homme, le fils sacrifié descendu de la croix ou sorti de la mine avec son visage effacé, avec son corps livide et absent ; son corps dépouillé, dévêtu du vêtement ultime de la lumière et que déjà le crépuscule verdit de ses horribles desseins. Le sujet, pourtant, est traité de façon très différente. La sainte Mère est debout, monument de foi et d'espoir. La mère du mineur est écrasée de désespoir, personnage sans visage, abattu par la rouge fatalité de la mine en feu.

Quatre coups au clocher de l'église toute proche. Rumeur de l'eau qui chante à la cuisine. Victor allume sa pipe à petits puffs économes.

Surtout ne pas oublier cette commande d'une œuvre pour un salon à Rouen, avec une date butoir pour la livraison au musée : février 1929. Il reste peu de temps. On lui a demandé de fournir une « œuvre représentative ». Cette précision le gêne depuis le premier contact avec l'organisateur de l'exposition au Musée des Beaux-Arts. En quoi, de quoi ses œuvres pourraient-elles être représentatives ? Voilà un beau sujet de réflexion à soumettre à ses étudiants.

Mais de l'époque, mon cher, se plairaient à rétorquer certains de ses collègues de l'Académie ; de l'esprit du temps, des tensions entre la réalité contemplée et sa transposition sur la toile ; de la réalité idéalisée, sublimée par la maîtrise du trait en la forme et la couleur...

Lui, il pense qu'il enverra une peinture achevée il y a quelques mois déjà, un visage de femme. Pas le visage de Marie qu'il peint si souvent, sans même qu'il ait à lui imposer de longues heures de pose. Non, une femme d'ici, une jeune *hiercheuse*. Ce tableau, il l'avait composé comme en rêve. Le pinceau lui échappait des doigts ; il « disait » ce visage en longues caresses de couleurs transparentes. C'est lui qui avait fait naître cet imperceptible sourire à fleur de lèvres. Épaisses, les lèvres. Le nez droit. Les yeux clairs, un peu cernés, qui suivent une pensée. Et, à peine entrevue à l'orée du front bas, la naissance des cheveux qu'emmaillote le bandeau des femmes de la mine. Une *hiercheuse* à Rouen ! Une jeune fille pleine de rires encore à monter en graines. Voilà une œuvre représentative, pense-t-il en rallumant sa pipe, en flagrante infraction avec le règlement d'ordre intérieur qui interdit de fumer dans ses deux ateliers, celui du peintre et celui du graveur. Combien d'esquisses n'avait-il pas faites de cette jeune fille au foulard avant que son pinceau ne s'empare de son émouvante image ? Il l'avait dessinée sur tout ce qui se glissait sous son crayon, le verso des enveloppes, un espace vierge sur un carton d'invitation, l'envers d'une lettre ou un prospectus... Oui, ce tableau-là et nul autre. Mais rien ne presse. Rien ne presse vraiment. Il changera peut-être encore d'avis d'ici-là. Après tout, une courette boraine serait sans doute plus représentative de son art... Et des courettes, ce n'est pas ça qui manque dans son atelier. De toute manière, exposer n'est pas sa préoccupation première. Il y a ici de quoi remplir les cimaises

de trois ou quatre expositions en même temps ! pense-t-il en laissant errer son beau regard myosotis sur les toiles disposées pêle-mêle sur les meubles et les étagères. Pêle-mêle, le mot est juste. L'immobile fouillis des rumeurs et des échos de vies saisies à vif juste là où commence l'obscur dans le contre-jour des ruelles. Le singulier charabia des couleurs dont surgissent les formes immuables des petites maisons basses adossées les unes aux autres, accolées, enchâssées, entravées de gouttières, de cordes à linge jetées d'une façade à l'autre, de pots à cendres et d'attente. D'attente. Car le temps s'attarde ici ; le temps étire ses longues ombres sur les pavés gris-bleu des courettes. Le temps se noie dans l'eau stagnante des caniveaux. Les rouges des vieilles tuiles adoucis d'orange chuchotent d'interminables secrets devoisinage aux ocres des murs bas recroquevillés contre les blancs bleutés des plus hauts pignons chaulés.

Je suis d'ici, pense-t-il souvent, et cette intime reconnaissance de sa profonde parenté le remplit d'un bonheur tout simple. Nul autre lieu que celui-ci en son âme. Il est ce lieu. Il est la courette où le temps n'entre pas, n'accoste pas. Il est de cette tranquille humilité, de ce dépouillement qui rend visible la bonté, la beauté même des êtres qui vivent là, cachés derrière les portes pleines et les volets mi-clos.

« Où sont-ils, les gens, Vic ? » s'inquiète parfois Marie. Est-ce pour la rassurer qu'il esquisse une silhouette sombre, cassée sur une canne à l'entrée d'une ruelle, ou la forme massive d'une porteuse d'eau avec son joug posé sur ses épaules ?

« Ils sont dans les maisons, Marie, ils sont partout », répond-il invariablement. Il faut en croire les indices de leur présence. Un chat endormi sur le rebord d'une fenêtre, des traces de pas dans la neige, un rideau à demi soulevé, du linge suspendu à la corde et ce ballon rouge abandonné dans l'encoignure de la remise. Il n'y a rien à craindre, ici. Rien ne menace. La guerre a traversé les courettes sans s'y attarder. La guerre a lapé aux écuelles boueuses, au trop-plein des gouttières. Mais rien ne change ici. Rien n'a changé depuis des années. Seul, le petit train qu'on entend siffler quand il passe là-haut, sur le pont de briques et de fer qui franchit d'un bond la rue Grande, le petit train dit que le monde s'est brûlé les yeux aux premières ampoules électriques et que les chevaux-vapeur ont poussé leurs frères de trait vers les prairies d'herbe rare où ils mourront peut-être, l'œil collé à l'image subliminale du terril.

TÉMOIGNAGE DU PEINTRE DETRY

JE SUIS ENCHANTÉ de faire votre connaissance, Madame. Ainsi vous partez à la recherche d'un fantôme ? Le monde est plein de fantômes, soyez prudente. Certains d'entre eux ne tolèrent pas qu'on leur soulève le drap. Mais vous enquêtez, me dites-vous ; vous suivez les traces de mon vieil ami Regnart, le peintre Regnart, cela va de soi...

Vous me demandez de témoigner ; de vous parler d'un homme que j'ai connu en effet. Un homme sans autre histoire que celle de son talent, un talent si méconnu qu'il en est resté pur... Inaltéré en quelque sorte. Voyez-vous ce que je veux dire ? Mais oui, j'accepte le risque d'un témoignage déjà pâli cependant dans les limbes de ma mémoire d'outre-vie. Ne vous avais-je pas mise en garde contre les fantômes ?...

J'étais peintre, comme lui. Nous n'avions pas le même âge, Victor était mon aîné. De onze ans, en fait, mais ça ne fait qu'à peine une demi-génération. L'imagineriez-vous, chère Madame, j'ai eu le triste privilège de lui rendre un dernier hommage posthume. Un beau texte, paraît-il. Vous en trouverez une copie sans problème chez ceux qui y assistèrent. Ou dans leurs archives. C'était en 1965, quelques mois après sa mort.

Non, nous ne nous sommes pas connus à Élouges. Nos parents respectifs n'avaient aucune chance de se rencontrer. Oh non ! Ce n'était pas une question de classes sociales, détrompez-vous. Mais nous avons passé notre enfance dans des lieux très différents : moi, à Montmartre et lui, ici ... Pensez donc, c'était le Montmartre de la Belle Époque ! Je n'ai jamais oublié mon premier spectacle au Moulin-Rouge. J'étais à l'orée de l'adolescence, cet âge ingrat où la voix et le poil rivalisent de prétentions démesurées. Je me souviens encore qu'il y avait du champagne dans les verres. Du vrai champagne ! J'étais assis très près de la scène entre mon père et mon oncle, qui nous avait invités ce soir-là pour fêter son énième futur mariage. La table de Toulouse-Lautrec était proche de la nôtre. L'oncle avait relaté quelques rumeurs coquines à propos d'une virilité inversement proportionnelle à sa taille. J'avais beaucoup ri de l'empourprement des joues de ma mère. Du spectacle de cette soirée, je ne

retins que l'irruption criarde et chatoyante des filles du Cancan.

Ah ! Le Cancan, Madame, quand vous l'avez reçu à quinze ans en pleins yeux, en plein nez, que vous l'avez presque touché d'un doigt tremblant, à un frisson d'une cuisse en jarretelles noires et bas résille ; le Cancan, ça vous fait voir Élouges et le Borinage avec les yeux de la consternation...

Mais oui, vous avez raison ! L'évocation du Cancan a vivifié ma mémoire... Ah ! Mort ou vif, un homme reste un homme... Mais poursuivons. Nous sommes revenus au pays en 1912. À cette époque, Victor dégustait déjà les fruits bien mérités de son deuxième prix au très convoité concours de Rome en 1911. La couronne de lauriers, c'est son condisciple Buisseret qui l'avait coiffée, cette année-là. Néanmoins, c'est en héros qu'il était rentré dans son village, avec flonflons et bannières.

Puis, ce fut la guerre...

Je ne sais pas vraiment ce que fut la vie de ce jeune homme dans son village minier livré aux occupants allemands. Je n'ai en réalité que quelques anecdotes, à vous confier ; des choses que l'on m'a racontées plus tard... On m'a parlé de l'exode paniqué des villageois lorsqu'il fut annoncé que l'ennemi approchait du village. Il paraît qu'arrivés un peu au-delà des limites d'Élouges, la colonne s'était arrêtée. Où aller ?... Les Allemands installés au village avaient rappelé les habitants avec l'assurance qu'il n'y avait rien à craindre. Tout le monde avait fait demi-tour, sauf le père de Victor, qui avait poursuivi sa route sans jamais se retourner.

S'il est revenu ?

Oui. La guerre était finie depuis un certain temps quand on vit arriver un curieux personnage, m'a-t-on raconté ; un homme chevelu et barbu, assis dans une carriole tirée par un âne. C'était « le père Victor » que l'on affubla aussitôt d'un sobriquet définitif : le sot Victor.

Imaginez les retrouvailles, la conversation au seuil de la maison... « D'où tu viens, toi ? », avait sans doute demandé Célénie, la maman de Victor. « Ben, de Paris », avait-il probablement répondu en réclamant sa goutte. Comme si rien de particulier ne s'était passé entre-temps.

Mais lui, Victor le peintre, ce fils prodige ?

On a dit qu'il s'était installé comme photographe. Il faisait des photos pour les cartes d'identité que les Allemands avaient rendues obligatoires. Il photographiait les gens qui lui commandaient un portrait ; une toile, bien entendu... C'était assez habituel pour un peintre de cette époque-là, vous savez, de peindre d'après photographie. N'oubliez pas qu'il peignait aussi pour gagner sa vie.

Quelqu'un m'a dit qu'il avait été réquisitionné pour travailler dans les mines de charbon. En 1915, apparemment. Mais qu'il avait finalement été exempté de tout travail manuel qui aurait abîmé ses fines mains de peintre. On lui aurait confié des travaux de décoration intérieure dans un hospice ou quelque chose de ce genre... Je n'en sais pas plus. Il faudrait essayer de vous renseigner. La fresque existe peut-être encore.

Pour ma part, à Bruxelles, la vie était infiniment plus facile. Les années de guerre furent essentiellement des années d'étude dans les académies. J'ai suivi ses traces dans les ateliers des académies des Beaux-Arts de Mons, puis de Bruxelles, là où se cisaient les talents. Une ruche, vraiment, l'atelier du maître Constant Montald. Delvaux et Magritte étaient mes condisciples. Vous vous rendez compte ! J'étais l'intime de Delvaux et de Magritte !... Je suis resté l'ami très proche de Magritte. C'est lui qui dira de moi plus tard que j'étais un surréaliste qui s'ignorait.

Malgré tout, Paris me manquait.

Alors, ça m'a pris un jour. J'y suis retourné dans les années 23-28, les années folles, comme on appelle cette période entre les deux guerres. Je me suis installé à Montparnasse. La vie s'y passait sur un rythme d'enfer dans la confusion la plus totale des fuseaux horaires. Tout était débousolé : les mœurs, les mots, la peinture... Une Américaine y régnait en grande prêtresse des arts. Elle s'appelait Gertrude Stein. C'était un personnage extraordinaire. Une « Mensch » qui recevait à sa convenance dans son appartement couvert de toiles des plus grands noms. On y croissait régulièrement Pablo Picasso et Hemingway dans le vestibule, deux de ses favoris. À cette époque-là, Montparnasse avait pris le relai de Montmartre. Tout ce que le monde avait engendré de rejets géniaux s'agglutinait autour de sa gare. C'était une Babylone aux mœurs effilochées qui ignorait que la nuit fut inventée pour dormir. On s'y pressait du monde entier, de l'ouest, de l'est, dans les bistrots devenus les nouveaux continents où la seule langue reconnue était celle du talent, de la folie, de la contestation et de l'amour libre. Vous auriez vu les femmes de ce temps-là à Montparnasse !... Kiki la muse, Kiki la superbe qui embrasait la toile où on la couchait. Rue de Dantzig, j'avais de bons amis peintres qui louaient à peu de frais des ateliers dans une sorte de phalanstère qu'on appelait La Ruche. L'image persiste. Bruxelles en était à l'époque une timide évocation. Manquait l'esprit, manquaient l'audace et l'envie de liberté qui secouaient Paris...

Et Regnart dans tout ça ?

Écoutez... Je vais vous confier quelque chose qui n'a jamais été évoqué – même en filigrane – dans tout ce qui a été écrit à propos de Victor Regnart, le peintre Regnart, s'entend bien. J'étais à Montparnasse en ces années-là. Je travaillais régulièrement dans les ateliers d'amis peintres. Des ateliers, il y en avait plus de cinq cents à cette époque. Qu'en reste-t-il à la vôtre, Madame ? Quoi qu'il en fût, j'étais en rapport avec un peintre bruxellois, Maurice Morel dont j'appréciais tout particulièrement les marines et les paysages bretons. Fin juillet 1926, Morel m'avait téléphoné pour m'avertir de son passage à Montparnasse avec un ami belge, m'avait-il dit, qui n'était autre que Victor Regnart. J'avais très volontiers accepté de leur retenir des chambres dans un hôtel qu'il me laissait la liberté de choisir.

À mon grand regret, je n'ai pas eu le plaisir de les rencontrer lors de ce

très bref séjour à Montparnasse. Tout cela avait été décidé entre eux à Concarneau où ils s'étaient rencontrés par hasard. Et j'étais moi-même en vacances en Italie pour quelques semaines. Mais n'hésitez pas. Cherchez dans cette direction. Feuillotez les carnets de Victor à rebrousse-temps. Vous y découvrirez des choses troublantes. Un dessin au pastel, notamment, d'un homme jeune encore en état d'agonie. Un homme aux cheveux noirs d'une effroyable maigreur, comme rongé d'une fièvre fatale. À côté du lit, une table d'écriture avec un ou deux livres et un manuscrit ouvert sur lequel une plume repose. Une veste est jetée sur une chaise de paille. Elle ne servira vraisemblablement plus. Lorsque j'ai vu ce dessin, Madame, j'ai immédiatement reconnu le jeune écrivain Raymond Radiguet sur son lit d'agonie. Oui, le Radiguet du Diable au corps, celui du Bal du comte d'Orgel. Je le voyais parfois à la Rotonde ou au Dôme en compagnie de Jean Cocteau, dont la rumeur prétendait qu'il était son intime protecteur. On vous parlera sans doute de ces lieux mythiques du boulevard du Montparnasse. Allez donc vous-même y flâner un de ces jours... Moi, je n'ai rien de plus à vous dire sur ce sujet. C'est vous qui menez l'enquête, vous qui poursuivez Regnart en ses profonds chemins. Sachez cependant que ces chemins-là se ramifient, qu'ils filent parfois dans des directions inattendues vers d'improbables clairières. C'est là qu'il faut l'attendre, Regnart. Là qu'il faut le surprendre...

Je vous envie, finalement. J'envie les risques que vous prenez mais aussi les émois que ces risques mêmes embraseront en votre cœur. Vous l'aimerez, Victor, croyez-moi. Mais ne négligez aucune piste, Madame. Ouvrez les cartons empoussiérés.

Que vous dire encore ?...

J'étais revenu vivre au Borinage dès 1928. Victor, à cette époque-là, était marié depuis quelques années et enseignait le dessin à l'Académie des Beaux-Arts de Mons. Entre-temps, j'étais moi aussi devenu professeur de dessin dans différents établissements de la région. Chaque fois que j'en avais l'occasion et que nos horaires coïncidaient, je m'arrangeais pour rentrer en sa compagnie. Nous prenions le petit train de la ligne 98. Voyager en train était pour moi un de ces rares vrais plaisirs que l'automobile n'a jamais détrônés. Ce petit tortillard de province ne roulait pas des mécaniques avec sa courageuse petite loco récupérée d'Allemagne et ses quelques voitures, petites, trapues, au toit légèrement arrondi. On y accédait par des plates-formes ouvertes à l'avant et à l'arrière. Les voyageurs prenaient place sur des banquettes en bois lustré par le frottement des tissus. Elles étaient rangées de part et d'autre d'un couloir étroit. Je ne parle pas de la voiture de première classe qui disposait sans doute de plus d'espace et de sièges plus moelleux. Victor ne voyageait pas en première. Je l'aimais aussi pour ça...

Nous arrivions parfois en même temps sur le quai de la gare. Je le distinguais de loin, ce cher Victor. Non point qu'il fut de grande taille – il

était plutôt trapu, bâti solidement sur de bonnes jambes de marcheur – mais vu de loin, on eût dit un notaire en déplacement ou un chef de bureau dignement posté un peu à l'écart des autres voyageurs. Surtout ne croyez pas qu'il répugnait à se mêler aux autres. Sa position – je l'ai compris très vite – le mettait à distance idéale d'observation des voyageurs dont il croquait la silhouette en trois ou quatre coups de crayon. Rien ne lui échappait, aucun détail, aucune attitude. Je m'amusais à le voir sortir discrètement le petit carnet de dessin qui lui brûlait les doigts tout au fond de la poche de sa gabardine. On eût dit que là où se posait son regard naissait aussitôt l'ébauche d'une scène dont son pinceau ou son stylet – car il était maître graveur, ne l'oubliez pas – se griserait plus tard dans des bacchanales d'encre et de couleurs somptueuses.

J'avais soin de le laisser monter seul dans le compartiment, feignant d'arriver juste à temps. Il choisissait invariablement une place côté fenêtre, plutôt dans un coin d'où il pouvait croquer à l'aise l'attitude d'un voyageur ou les traits d'un visage passager. Sans doute n'a-t-il jamais dérogé à l'habitude qu'il avait prise de monter dans la dernière voiture. Nous n'en avons jamais parlé, lui et moi. Je l'y rejoignais bien vite, trop soucieux de ne laisser à quiconque l'opportunité de s'asseoir devant lui.

Mais un soir...

LA LIGNE 98

« C'EST-Y MOI QUE VOUS DESSINEZ LÀ, dans votre carnet, Monsieur ?... »

La jeune femme qui vient d'adresser la parole à Regnart a la voix rauque des ouvrières des ateliers mécaniques qui ne parlent qu'en criant à travers les rugissements des machines. Elle s'est assise timidement sur le bord de la banquette en bois, face à Victor. Elle se tient ainsi, ni tout à fait assise ni tout à fait redressée. S'ensauvera-t-elle à l'instant même où le regard de l'artiste se lèvera de son travail pour la découvrir, proche, comme surgie du dessin, dans son inquiète vigilance de femme ? S'esquivera-t-elle dans la marge de la feuille, en relevant de sa rude main d'ouvrière la lourde étoffe de sa jupe noire ?

Regnart sourit en arrondissant le trait d'une épaule. Il a suffi de trois mots pour qu'il reconnaisse dans l'inflexion de la voix de cette jeune fille l'accent des gens de son village, et la reconnaissance de cette parenté l'enchanté. Oui, pense-t-il sans lui parler encore, c'est bien elle qu'il dessine. Il la regarde sans équivoque, sans cesser de dessiner. Il lui effleure le front de la pointe de son crayon, il trace l'arcade parfaite des sourcils, l'ovale délicat du visage qui n'est plus celui d'une fillette mais pas encore celui d'une femme. Comment lui dire qu'il la cherche depuis tant de jours, celle qu'il vient de reconnaître entre toutes, passagères ou passantes ; celle dont il sait, à cet instant précis où elle penche son visage vers lui, qu'elle sera le modèle pour son tableau de la jeune fille de l'Annonciation.

« Mais oui, répond-il enfin, oui, c'est vous. Je vous regarde.

– Et pourquoi ? »

Doucement, comme on parle à un enfant, il lui dit que son visage l'inspire.

Elle demande qui il est. Elle dit qu'elle ne connaît pas ce nom-là. Est-il du village ?

« Oui, dit-il. J'y suis né bien avant vous. »

Elle demande à voir ; cherche à se reconnaître dans le fouillis des traits. Elle dit :

« Vous allez me mettre dans un tableau ? Mon fiancé ne sera pas content. Et qu'est-ce qu'on va dire de moi ? » Elle n'attend pas de réponse. Victor le sait. Il continue à dessiner tandis qu'elle approche le visage très près de la feuille. En fait, elle est flattée. Elle pose un peu. Elle minaude. Elle dit : « Montrez encore... » Elle trouve finalement que ça l'avantage d'être dessinée de trois-quarts avec ses cheveux relevés en chignon. Elle demande s'il va mettre le dessin en couleurs. Elle dit *colorier*. Ça l'inquiète un peu parce que ses vêtements sont si sombres, ceux qu'elle porte. Et s'il pouvait lui mettre une belle robe dans les rouges... Avec un caraco en soie. Et une capeline aussi, avec un petit col en vison. Non, en lapin, plus à sa portée. Elle dit : « Comme une vraie dame. »

« Elle a raison, cette demoiselle ! »

C'est un voyageur en imperméable qui donne son avis. Il s'apprêtait à descendre à la gare suivante, mais finalement, le voilà qui s'assied à son tour sur la banquette, à côté de la jeune femme. Il répète qu'elle a raison de réclamer une belle tenue et qu'elle devrait en profiter, même si tout ceci n'est que dessin. Puis il pose sa petite serviette sur ses genoux et s'éclaircit la voix pour s'adresser à l'artiste : « Enchanté !, dit-il d'une voix policée en omettant de se présenter lui-même, Monsieur ?... »

– Regnart, dit Regnart. Je vous ai déjà croqué sur le quai de la gare de Mons un autre jour. Vous aviez l'air pensif.

– Croqué ! Voilà une bien mauvaise idée. Permettez ?... Ah ! Mais oui, vous avez raison. Vous m'avez dessiné bien pensif. Vous avez un joli coup de crayon, Monsieur ! Oui, ce visage reflète bien mon état d'esprit. Ou de cœur. C'est que mon fils ne rêve que de partir courir le monde. Sa mère en perdra le sens de...

– Ne l'avez-vous jamais fait ?

– Quoi donc ? Perdre le sens de ... ?

– Non, rêver.

– Rêver ? Mais, cher Monsieur Regnart... Il me semble avoir déjà entendu parler de vous. Mais en quelles... ?

– Je suis peintre. C'est peut-être à cause de cela... »

Puis, après une hésitation :

« Ou grâce à cela. »

L'homme à la serviette opine avec élégance.

« Mais bien-entendu ! Le peintre Regnart... Comment n'ai-je pas... »

Voilà, pense Regnart, quelqu'un qui ne finit jamais ses phrases. Mais déjà l'autre reprend le fil dénoué de la conversation.

« Mon cher Regnart, que disions-nous ?

– Je vous demandais s'il ne vous était jamais arrivé de rêver...

– Bien sûr, rêver. Mais, mon cher, un homme ne pourrait s'en contenter.

– Vous l’avez dit, Monsieur », approuve de loin une élégante en costume de voyage que Victor a dessinée, assise de face, un peu tassée sur elle-même, avec un livre ouvert entre ses mains gantées.

On voit bien l’ourlet festonné du gant qui tient le livre par en-dessous.

« C’est ainsi que mon mari a disparu. Il n’est jamais revenu de son rêve.

– Veuve de rêve, murmure une femme en tablier noir avec un bébé sur le bras. C’est quand même mieux que veuve de guerre. »

L’enfant se met à pleurer. On entend soupirer bruyamment : « Mais quelle misère tout ce bruit ! Et que cet enfant arrête de brailler ! Pas moyen de dormir dans cette voiture. »

Victor n’aime pas le ton que prend la conversation. Il suffirait d’un coup de gomme pour faire taire les défaitistes, les déçus, les grincheux. Effacer les yeux et les bouches. Il tourne hâtivement les pages.

« Hé, pas si vite !

– Qui dit cela ? demande Victor en feuilletant le carnet de dessin.

– Moi, répond mielleusement une jeune fille assise, à demi nue, les jambes repliées, sous une cascade de cheveux.

– Vous devriez avoir honte, Mademoiselle, de vous exhiber ainsi, marmonne une vieille qui tricote sans regarder ses aiguilles. Et vous, je vous tiens à l’œil, moi. Est-ce que ce n’est pas honteux de dessiner des jeunettes à votre âge ? Et sans rien sur elles !..., lance-t-elle à Victor du haut de la page où il l’avait dessinée il y a quelques jours déjà. Quant à toi !... Elle apostrophe le jeune garçon qui l’accompagne – son petit-fils sans doute – et qui dévore des yeux cette sirène sans queue de poisson, ferme donc la bouche ! Tu ressembles à une carpe qu’on vient de tirer de l’eau... »

Un éclat de rire suivi d’un juron : deux militaires entrent dans la voiture.

« Qu’est-ce qui se passe ici ? demande le plus petit des deux ? Que font tous ces gens massés autour de cet homme qui dessine ? Allons, dégagez le couloir ! Circulez ! Laissez passer l’armée... »

On s’écarte à peine. L’un d’eux ne porte pas de képi. Victor lui pose vite une casquette sur la tête. La voiture est pleine de monde à présent. Tous réclament un petit coup de crayon ici ou là. On discute sur l’état d’achèvement d’une attitude.

« Moi, dit un homme courbé sur sa faux, j’aimerais bien qu’il me redresse. J’ai le dos tout cassé d’attendre dans cette position-là.

– Taisez-vous donc un instant, tonne soudain Victor. Comment voulez-vous que je me concentre. Un à la fois, si vous voulez bien... »

Mais les visages affluent de tous côtés. Ici, un visage lourd aux traits

las, une bouche mangée par une épaisse moustache. Un visage sans regard sous de rondes lunettes noires. Des masques aux yeux clos, d'autres figés, que soutiennent les cols cassés d'invisibles chemises. Les visages replets de bourgeoises en chapeaux délirants, les visages creusés de jeunes gens sévères aux joues grêlées de stries. Celui d'une femme sans âge aux cheveux serrés sous un fichu. Elle a les yeux fermés. Dort-elle ? Une enfant la contemple de très près.

« Est-ce qu'elle est morte ? »

– Non, dit Regnart. Je crois qu'elle est triste. Elle est allée voir son homme à l'hôpital. Il ne va pas bien. C'est pour ça qu'elle garde les yeux fermés. Pour qu'on n'y voie pas la tristesse. Je vais lui glisser doucement un coussin sous la tête. »

La petite fille est rassurée.

« Et moi donc ? rappelle la jeune femme au chignon. Ne m'oubliez pas ! C'est moi que vous dessiniez tout à l'heure. Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? »

– Toi ?... »

Tout le monde s'arrête de parler. La main de l'artiste tourne les feuilles du carnet.

« Toi, tu seras la jeune fille de l'Annonciation.

– Quoi ? s'exclame-t-elle. La Vierge Marie ? »

Tout le monde éclate de rire. Celle-là, qui va traîner le soir avec le fils du brasseur Erculisse dans les ruelles du village, elle serait le modèle de la Vierge Marie dans le tableau de l'Annonciation ! Ne manquerait plus qu'il dessine un ange Gabriel en tablier de cuir !

« Et où est-ce qu'il va lui faire son annonce ? coasse la vieille.

– Dans la cuisine, répond Victor. C'est là que tout se dit chez nous, n'est-ce pas ? C'est là que tout arrive.

– Hâtez-vous, Monsieur !, insiste la jeune fille soudain très émue. C'est une bien belle chose, ça. C'est la plus belle chose qui pourrait m'arriver. Ils ne savent rien de moi, les autres. Effacez-les ! Qu'ils arrêtent de me juger. Moi, je suis prête. Qu'est-ce que je dois faire ?

– Rentre chez toi, dit une voix moqueuse échappée d'entre deux pages.

– Le peintre te l'a dit : va dans la cuisine et mets-toi à genoux. L'ange passera par la porte de la cour.

– Et ensuite ? demande la jeune-fille en regardant autour d'elle.

– Tu laisses faire l'ange, petite niaise ! »

On entend le rire nerveux du garçon assis près de la vieille au tricot.

« Je vous laisse, Monsieur Regnart, dit soudain, en se levant, l'homme à la serviette. Je descends au prochain arrêt. On m'attend à l'étude. Une succession à liquider. Mes civilités à Madame votre épouse. »

On perçoit des froissements de papier, une silencieuse agitation

dans le couloir central de la voiture tout le temps que dure la lente décélération du train et son arrêt grinçant le long d'un quai désert. Seule, la jeune fille est restée dans la voiture. Elle ne quitte pas des yeux la main qui dessine.

« Non ! s'écrie-t-elle à l'instant où elle pressent que Regnart va refermer son carnet de dessin. S'il vous plaît, Monsieur, ne rangez pas encore votre carnet. Achevez-moi ici, supplie-t-elle d'une voix enfantine. L'Annonciation, ça peut m'arriver ici, tout de suite, dans le train. Attendez... Je vais me mettre à genoux. S'il vous plaît, Monsieur, achevez votre dessin...

– Relève-toi, Marie, dit Victor.

– Vous connaissez mon prénom ?

– Toutes les femmes s'appellent Marie.

– La vôtre aussi ?

– Oui, elle aussi. Il faut me laisser à présent. »

Elle insiste.

« Quand ?...

– Ton heure viendra, Marie, dit-il. Je ne laisse jamais un tableau inachevé. »

Il efface une larme qui s'égare sur la joue de la jeune fille. Puis, très délicatement pour ne pas trop la bousculer, il referme son carnet.

« Tu parles seul à présent, Victor ? »

Un homme vient de s'asseoir devant lui.

Le visage de Victor s'éclaire d'un large sourire.

« Quelle bonne nouvelle de te voir, Arsène » dit-il en bourrant sa pipe d'une bonne rasade de Semois odorant.

CONFIDENCES DU PEINTRE REGNART

MA MÈRE CÉLÉNIE EST SUPERSTITIEUSE. Elle n'aime pas que je peigne

mon propre visage. Ça porte malheur, prétend-elle. Tous les portraits que j'ai faits de moi-même depuis mes premiers dessins malhabiles d'enfant-peintre, elle les a retournés, face vers le mur. Ils la dévisagent, assure-t-elle. Ils la fixent, la questionnent sur ce qu'elle pressent, ce qu'elle sait de l'inéluctable dégradation de l'image du modèle. Ils la pressent d'interrompre la série, d'entraver la main du peintre. Célénie dit qu'il ne faut pas tenter de duper le temps ; qu'il ne faut pas risquer d'immobiliser les traits du visage sous le glacis des vernis ou des couleurs, parce que le temps continuera de couler et de creuser, par-dessous, comme sous la banquise. Célénie dit que je parle de mes autoportraits à la troisième personne du singulier comme lorsque j'étais ce petit garçon qui découvrait, non sans trouble, dans le grand miroir de sa chambre, un autre soi-même qui lui ressemblait trait pour trait, un double parfait aux gestes parfaitement inversés. Alors, pour qu'elle ne s'alarme pas, pour désamorcer ses effrois, je peins des paysages ou des portraits à l'envers de la toile ou de la plaque en bois.

Maman est revenue vivre sous mon toit après le décès de mon père, le *sot Victor* dont personne n'avait oublié le curieux retour d'exode, dans une carriole tirée par un âne, bien après l'armistice à la fin de la première guerre. C'est une personne discrète, Célénie. Elle prend si peu de place que nous oublions parfois, Marie et moi, qu'elle est là, à tricoter des heures entières, assise dans le coin près de la cuisinière ou à écosser des pois dans la cour.

Maman est mon premier grand amour. Marie le sait. Célénie n'est pas une rivale pour Marie ; l'amour de Marie en est sublimé. Elle nous serre encore parfois dans une même étreinte, maman. « Mes petits, dit-elle de sa voix discrète, mes enfants. »

Ce soir, Marie est partie pour la Bretagne avec ses parents et la petite Andréa. C'est un très long voyage en automobile. Andréa se

réjouit de loger à l'hôtel pour la première fois de sa vie. Ils feront étape à Alençon, je crois, sur la route du Mans. Je les rejoindrai à Concarneau dans quelques jours. Quant à maman, je l'ai convaincue d'aller passer la semaine chez sa cousine à Coxyde en lui promettant de ne pas me laisser mourir de faim ici, tout seul, dans cette maison soudain dépouillée de ses bruissements féminins. Quand donc ma mère se résoudra-t-elle à se sevrer de ce grand fiston de quarante ans ?

J'aime cette solitude, ce silence qui m'enveloppe et m'apaise voluptueusement. Je pense au plaisir futur que je me suis accordé de voyager seul en train. Est-ce vraiment de l'égoïsme, comme me le laissait entrevoir mon oncle Alexis, le père de Marie, qui se trouvait bien encombré de tant de femmes à conduire à bon port. Je lui avais dressé la liste des engagements à honorer avant de les rejoindre là-bas, à Concarneau ; cette commande d'une grande nature morte, notamment, pour le pharmacien de la Grand-Rue. Il lui a déjà réservé une place de choix sur le mur blanc de son officine, derrière le comptoir. Ce sera du plus bel effet, m'a-t-il assuré, avec la lumière naturelle venant de côté par la large vitrine. Il n'a eu qu'une seule exigence à part le format : un grand faisan mort doit y figurer. Le pharmacien est un fin chasseur, avait rétorqué Alexis, mon oncle, le père de Marie, avec ce rien de malice qui laissait supposer que les trophées de chasse du pharmacien aboutissent plus souvent dans son lit que dans son assiette.

Quoi qu'il en soit, les esquisses sont prêtes et le fond de toile déjà bien avancé. Je m'y mettrai dès après souper, pour peu que maman ne m'ait pas préparé, avant de partir, un pot-au-feu au chou rouge que je devrais, par respect pour le souci qu'elle a de prendre soin de moi, me résoudre à dévorer jusqu'au dernier morceau de lard.

Je consacrerai aussi un peu de ce temps miraculeusement disponible pour travailler à l'autoportrait de mes quarante ans. Je ne désespère pas de faire comprendre à maman la nécessité d'un tel exercice, sans doute le plus difficile qui soit. Marie n'est pas si radicale. Ça l'amuse parfois, dit-elle, de confronter l'image avec la réalité, même si l'image de la réalité la laisse souvent songeuse. Le regard que ma femme porte sur mes œuvres est toujours la première épreuve à laquelle je les expose. Cependant, exécuter un autoportrait demande un minimum de mise en place des relais de l'image. J'ai fait beaucoup de photographies de mon visage, de trois-quarts et de profil. Mais j'en reviens toujours au dialogue avec le miroir.

DIALOGUE À L'AUTO PORTRAIT

« VOILÀ... »

Victor se penche vers le grand miroir posé à sa droite contre le dossier d'une chaise comme s'il voulait parler en aparté à son propre reflet.

« J'ai l'impression qu'il m'appelle..., l'entend-on mur - murer. Il m'appelle des yeux ; il m'attire à lui... »

Il approche son visage très près de la toile.

« Que veux-tu me dire, toi de la toile ? Te reconnais-tu en moi ? Nous reconnaissons-nous l'un en l'autre, l'autre en l'un ?

– *Est-ce moi que tu veux entendre, Regnart ? Moi, l'autre toi-même, celui que tu as peint à l'image de ton reflet dans le miroir ? N'est-ce pas plutôt à moi de t'écouter ? Et bien, parle donc... Que dis-tu, toi qui es moi ?*

– Je dis que j'ai enfin achevé mon autoportrait. Je le dis. Je dis que ce portrait est le mien, celui d'un homme en sa quarantième année. Un homme d'ici ; un homme de belle mine. Le portrait de Regnart. Moi...

– *Est-ce bien cela que tu crois avoir peint ? Regarde mieux, Regnart. Nous voici face à face. Sujet et objet tout à la fois. Te voici dévoilé, face à ton double inversé. Instant crucial ; n'as-tu pas peur ?*

– Peur ? Voilà une idée bien saugrenue ! Ceci n'est qu'un tableau. Tu es un tableau, une peinture. L'autoreprésentation d'un homme, d'un moment de cet homme. Aurait-on peur de ce qu'une image donne à voir ?

– *Ou ne donne pas...*

– Tu cherches trop loin de la simple évidence. Tu n'es pas moi, bien sûr. Ce n'est pas vraiment ce que je voulais dire. Je voulais témoigner d'une certaine ressemblance. Mais personne ne se ressemble dans les autoportraits. Ce sont les détails, les indices qui identifient le personnage, qui l'apparentent à son auteur. Ce n'est pas le premier portrait que je peins de moi-même. Ou d'autres personnes... Je suis même assez reconnu dans cette discipline. Quel que soit le modèle, la démarche varie peu. Ce visage sur la toile, le tien, je l'ai composé trait à trait, à petites touches de matière dosée, mélangée sur la palette,

puis posée, étalée, contrainte en l'exacte forme, la fidèle représentation du nez, de la bouche lestée d'une grosse moustache à la lisière d'un sourire – le voici qui naît presque, le sourire ! – du front haut d'où la chevelure se retire déjà comme marée inéluctablement descendante. Oui, l'art du portrait, on m'en reconnaît l'expertise.

– *Faut-il tant se connaître pour se reconnaître en l'autre, celui de la toile ? Suis-je l'allégorie de l'idée que tu te fais de toi ?*

– À vrai dire... Je me trouverais plutôt mieux sur la toile ! À mon avantage, comme disent les gens d'ici.

– *Ah, Victor ! Narcisse n'est pas sorti indemne de sa fatale contemplation de soi-même.*

– Je n'ai pas prétendu que je me trouvais beau. J'ai dit que je me trouvais mieux sur la toile que dans le miroir. Mieux que sur les photographies aussi. Cette raideur de la pose devant l'objectif, cette sombre sévérité, tout cela me dérange. Mais je te regarde ; je te détaille avec l'œil de l'artiste. Oui, tu dois me croire, je suis satisfait de ce tableau. Le cou pourrait être moins épais.

– *C'est juste. Et ça ne te ressemble pas ; tu es si effacé. Et puis, ces vêtements de ville... Cravate, veston, imper... J'aurais préféré un tablier maculé de peinture. Celui que tu portes en ce moment. »*

Victor repose le tableau sur le chevalet.

« *Hé ! Que fais-tu ? Tu me tournes le dos...*

– Je nettoie mes pinceaux. Je t'invite à souper ensuite ; entre hommes. Tu verras, maman a préparé de quoi nourrir un escadron complet de soldats en manœuvres. Ah ! Maman...

– *Tu souris, Regnart. Pourtant nul sourire n'éclaire mon visage.*

– Peu de peintres se représentent le sourire aux lèvres. Pourquoi le feraient-ils ? Certains peignent les métamorphoses de leur visage, le creusement des traits, les marques de la maladie, la toute proche certitude de la mort. Certains peignent le désir, la fierté, la vanité même. Les yeux vides, parfois. Mais le sourire...

– *Quel regard m'as-tu donné ? Mes yeux, tu les as dirigés vers la porte de ton atelier. Crains-tu que la porte s'ouvre et qu'elle entre ?*

– Elle ? Qui donc ? Marie ? Célénie ?

– *Marie. Marie, bien sûr.*

– Marie ne viendra pas. Elle est là-bas où je vais bientôt la rejoindre. Il me reste quelques jours encore à passer seul ici. Bienheureuse solitude... J'ai l'étrange impression que tu comprends ce que je dis. Ne crains rien. Marie ne voudra pas te voir. Ton regard la mettrait mal à l'aise, je crois. Comme si un autre moi-même la regardait ; un moi-même étranger, un voyeur.

– *Nous, tes autoportraits, avons tous le même regard. Un regard inversé qui ne charrie aucune trace de ta vie. Un regard qui naît d'ailleurs, de la couleur, d'un insaisissable mystère ; des yeux aveugles où viendront se*

perdre les regards des voyants qui croiront te reconnaître. Voilà, c'est moi ! dis-tu. D'ailleurs, en arrière-fond, tu as peint une toile aux motifs indistincts. Une toile en arrière-fond d'une toile... C'est bien le portrait d'un peintre.

– Le mien. Le portrait de Regnart.

– *Tu ne le signes pas.*

– Juste une date. Juillet 1926. N'est-ce pas suffisant ?

– *Être celui qui crée et est créé ? Quel vertigineux dél ! Y penses-tu quand tu te peins ?*

– Ce qui se passe dans ma tête ? Je ne me pense plus à la première personne. Je deviens il. Je m'envisage, comprends-tu ? Je me mets en visage. Le tien. C'est toi qu'on dévisagera. Dé-visagera... Tu seras mon visage désapproprié. C'est un rôle difficile que je t'impose.

– *Celui d'après, celui que tu peindras de toi plus tard... De quoi vas-tu le charger ? De ta vieillesse ?*

– Comment savoir ? Écoute, je veux te confier quelque chose. J'ai un projet en tête. Un lieu où planter mon chevalet. Nul besoin de miroir pour ce qui se dessine déjà dans ma tête. C'est une clairière de lumière tamisée par les feuillages des arbres qui la bordent. Une étreinte d'ombre et de soleil. Le peintre a planté le chevalet un peu à l'écart, les pieds dans l'herbe jaune. On le voit de dos. Tu pourrais le reconnaître facilement : il porte un béret noir sur la tête. Il se tient un peu voûté. L'homme est vieux déjà. Ses jambes plient sous l'effort de se tenir droit face à la toile, petite, qu'il caresse de son pinceau. Voistu la scène comme je la vois ?

– *Autoportrait dans la nature ? Le lieu existe-t-il ?*

– Quel besoin aurait-il d'exister s'il suffit de le peindre pour le faire naître à la toile ? Les tons verts rutilent dans les flaques de soleil. Tout est calme. Il peint. Surtout...

– *Oui, surtout qu'on ne l'appelle pas. Surtout qu'il ne se retourne pas. Qu'il se dessine un sentier imperceptible dans le décor du tableau et...*

– *Qu'il y entre. »*

PEINDRE BLANCHE LA NUIT

J'AI TRAVAILLÉ TARD CETTE NUIT. C'est assez rare que je m'attarde à l'atelier jusqu'au petit lever du jour, mais le cœur y était. L'envie aussi de prolonger l'état de grâce qui guide le pinceau jusqu'à l'ultime touche qui fait sortir l'œuvre du magma de couleurs appliquées sur la toile. J'ai reposé ma palette vers les trois heures du matin et je me suis mis à penser à toi, ma petite Marie, sans doute abandonnée en ce sommeil que je contemple si souvent à ton insu et qui inspire les plus sincères, les plus vrais des portraits que je ne cesse de faire de toi. Tu dors. La petite Andréa est couchée à tes côtés. Je vois vos deux visages réunis en un même souffle tranquille aux deux pôles de l'enfance. Je te rejoindrai bientôt là-bas, comme chante Trenet, près de *la mer qu'on voit danser le long des golfes clairs...* Je me suis attardé encore un peu après avoir nettoyé mes pinceaux. J'ai réveillé le gramophone et j'ai écouté notre disque jusqu'au bout, en tirant de ma pipe ces petites volutes bleutées que tu tentes parfois en vain d'enrouler autour de tes doigts. Dans la bienheureuse torpeur qui effaçait les repères du temps et de l'espace, j'entendais chuchoter les fantômes des toiles reléguées dans les coins sombres de l'atelier. Il est des instants hors du temps qui sont des parvis de la félicité.

Mon autoportrait à l'imperméable beige est achevé. J'en suis satisfait. Techniquement satisfait. Mais, comment dire ? J'ai éprouvé d'étranges sentiments ; oui, des sentiments assez contradictoires même, à m'observer, le corps de biais, dans ce miroir. C'est un exercice troublant que se regarder ainsi, s'épier du coin de l'œil en évitant la pose, le composé de la pose. Éviter de contraindre la bouche en un rictus idiot censé simuler un sourire, calculer l'angle le plus valorisant du profil. Comment dire cette singulière sensation d'être celui qui peint celui qui le regarde ? Dire l'inquiétude de me trahir, d'avoir enfreint le reflet de l'image et, d'autre part, la jubilation du risque...

C'est ce que je ressentais à l'atelier de dessin, au temps déjà si lointain de mes études à Bruxelles. Je m'exerçais le soir sur moi-même, à défaut de modèle, assis de trois-quarts devant un petit miroir

accroché au mur de ma chambre, avec mon carnet de croquis sur les genoux. « Qu'avez-vous besoin de miroir ? rétorquait mon maître, monsieur Delville, à qui je confiais ma déception de si peu me reconnaître en mes croquis et mes esquisses. La question n'est-elle pas de savoir ce que vous voulez montrer ou ne pas montrer ? » Arriverai-je un jour à résoudre cette énigme ?

J'ai travaillé tard pour achever ce portrait de moi-même, cet autre Robinson qui n'existe que dans le temps du tableau. Il le fallait ; j'ai d'autres travaux en chantier, des œuvres de commande pour lesquelles j'ai déjà touché une avance généreuse. Je n'ai pas de honte à révéler que je peins régulièrement à la demande. Comment vivre de son art, avec son art, en ces temps difficiles ? Je viens à peine de me voir confier une charge professorale à l'Académie des Beaux-Arts de la ville de Mons, ma chère première école à qui je dois tout. « Professeur », c'est un titre dont les femmes de ma famille ont le droit d'être fières : Célénie, Marie et sa maman Florence. Maman surtout qui évoquera longtemps les années de la guerre encore si proche dans les esprits où elle me vit partir travailler aux charbonnages pour échapper à la déportation en Allemagne. Et comment survivre au-dessus du sol malgré les coteries qui m'ignorent et la grande misère des artistes belges qui passent si mal la frontière vers le reste du monde, vers Paris où tout semble possible en ces années folles ?

Quant à cet autoportrait...

Sans doute finira-t-il comme les autres, face tournée vers le mur. Il fera peut-être un jour le bonheur de quelque lointain parent. J'ai dessiné la tête d'une jeune femme en chapeau sur l'envers de la toile : l'indice pour maman que le recto est une escale de plus sur le chemin illustré de mon temps. C'est une petite tête sans caractère particulier, un petit visage intuitif. Il restait de la couleur sur ma palette ; pas assez cependant pour couvrir entièrement le fond. Ce n'est pas mal ainsi. Je me demande si Marie aura la curiosité de retourner le tableau quand elle entrera dans mon atelier. Elle a toute liberté de le faire. Elle sait cela. C'est elle qui place et déplace mes toiles selon la lumière des saisons, selon les saisons de son âme. Elle dira peut-être que la petite tête de la femme au chapeau lui plaît bien, même si elle n'est qu'ébauche. Elle fera remarquer que ce petit visage de femme eût été mieux mis en valeur par un arrière-plan plus soigné, un fond peint uniformément : une façon pour elle de me dire qu'elle a vu mon autoportrait mais que nous n'en parlerons pas.

LE CRAPOUILLOT

L E FACTEUR A SONNÉ À MA PORTE CE MATIN. « M'sieur Regnart, c'est vot' *Crapouillot* de Paris. » On sent qu'il aime beaucoup ce mot-là, *Crapouillot*, Émile le facteur. Il le dit comme au Borinage, avec d'épaisses lies de salive dans la voix. *Crapouillot*, ça se construit une famille de *crapés*, *crasseux*, *crassiers*, *crapauds*, *crapettes* et autres *crachats*... Le *Crapouillot* de ce mois-ci est un numéro spécial, une édition un peu plus épaisse que d'habitude qu'il dépose sur la table de la cuisine avec le reste du courrier : une lettre du Ministère de l'Instruction Publique et quelques cartes postales.

« Une petite goutte ? »

– Pensez-vous ? » dit Émile en tendant la main vers le verre de mirabelle qu'il porte aussitôt aux lèvres et avale d'une traite.

La journée sera longue pour lui aussi. C'est un beau personnage, Émile le facteur, avec la lourde panse de sa besace qui se vide de maison en maison. À la fin de la tournée, le ventre d'Émile aura reconquis la place libérée sous sa grande cape par la distribution du courrier. C'est que les estaminets ne sont pas rares sur la longue route du facteur !

« Une petite goutte, Émile ? »

– Pensez-vous ? »

Le regard d'Émile s'attarde sur la reproduction d'une peinture de Manguin qui figure en grand sur la couverture de la revue. On y voit, de dos, une belle femme nue assise aux côtés d'une austère compagne vêtue de noir. Contraste des intentions. Les deux femmes n'ont cure des regards posés sur elles, tout occupées qu'elles sont à la consultation d'une lettre accompagnant un catalogue de peintures. Il a tout compris, Émile. Il montre le catalogue. Il dit que les deux femmes du tableau sur la couverture, on dirait qu'elles regardent la reproduction du tableau dans le catalogue. Enfin, il dit qu'il ne sait pas, que c'est juste une idée qu'il a comme ça. Et que celle qui est toute nue, elle est bien à son goût ! Une bien belle femme, point trop

maigre, comme il les aime. Mais...

« Est-ce qu'elles posent ainsi, toutes nues, pour les peintres ?

– Mais oui, Émile. Il y a des femmes qui font ça. Des hommes également, bien sûr. Ce sont des modèles. C'est un travail, vous savez. Un travail pénible parfois, quand on leur demande de prendre une attitude et de ne pas bouger pendant des heures. Ils ne font pas ce travail pour rien, d'ailleurs. Il ne manquerait plus que ça ! Vous imaginez bien... »

Non, Émile, visiblement, n'imagine pas.

« Ah !... Et elles posent combien de temps, alors, les femmes modèles ?

– Ça dépend, Émile. Plus il y a de peintres dans l'atelier, plus ça dure...

– Vous voulez dire qu'elles posent ainsi devant tout le monde ? Ah, ça ! Eh bien, c'est du propre, ça !

– Émile, ce sont des modèles !... On apprend comme ça dans les académies. Ça s'appelle peindre d'après modèle. C'est essentiel d'atteindre la maîtrise du dessin du corps pour pouvoir ensuite le peindre autrement. De façon moins académique, vous comprenez, Émile ? »

Émile dit qu'il comprend, même si le mot *académique* ne lui dit rien du tout. Mais comme il ne veut pas passer pour un idiot aux yeux d'un homme si savant et qui lui parle en français d'égal à égal, il opine en plissant les yeux comme quelqu'un qui réfléchit, puis :

« Et ces femmes-là, Monsieur Victor, qu'est-ce qu'elles font après ?

– Ben... Comme toutes les femmes, Émile. Elles font les courses, le ménage ; elles élèvent leurs enfants ou leurs poules, enfin je ne sais pas... Tout ce que les femmes font. Poser, c'est juste le temps du travail, vous savez.

– Mais, Monsieur Victor – si vous permettez –, les femmes qui posent, vous les choisissez comment ? Est-ce qu'il y a un âge limite ? Un poids ?...

– Ça arrive qu'on demande tel type de modèle, Émile. Mais en général, celles qui font ce travail n'ont pas de problème avec la nudité. Ce sont souvent les mêmes qui reviennent quand on a besoin de modèles. Je me souviens d'une jeune fille... Lisa, c'était son prénom. On se la disputait à l'époque de mes études à Bruxelles. Je crois que j'en étais un peu amoureux. Malheureusement, je n'étais pas le seul. Un certain Serge... J'ai oublié son nom. Mais Buisseret aussi. Et peut-être Anto Carte. Oh ! Elle avait le choix, cette fille parmi ceux qui avaient un logement en ville. Mais moi, je revenais chez moi chaque soir. »

Émile sourit.

« Ah, ça ! Monsieur Victor... C'est pas ici qu'on voit des choses

pareilles, dans nos villages. Tout ça, c'est des choses de la ville. C'est pas pareil, la ville. Pas pareil... »

Son visage reflète ses pensées, à ce brave homme. Les choses de la ville !... Il rajuste la sangle de sa besace.

« Bonne journée à vous donc, M'sieur Regnart. »

– À vous aussi, Émile. Mais dites, si vous vouliez bien déposer mon courrier chez monsieur Louis à partir de jeudi...

– Le gros Louis ?

– Voilà. Le gros Louis. Si ce n'est pas trop déranger votre tournée, bien sûr. Je serai à l'étranger pendant une bonne semaine à partir de vendredi. Et Célénie est à Coxyde. »

Il est ravi de la confiance et du service qu'il peut me rendre, Émile. Et du petit pourboire que je viens de lui glisser dans la main.

« Oh, mais il ne faut pas..., assure-t-il en faisant disparaître la piécette dans sa poche.

– Vous boirez une goutte à ma santé, Émile. »

Il en aura des choses à raconter tout à l'heure chez *Marie Fanchon*, chez *Colas* ou *À l'aqueduc*, à la fin de la tournée, quand les petites gouttes et la fatigue lui rendront les jambes molles et que le soir le poussera sans ménagement jusqu'au seuil de sa maison où Berthe l'attendra, comme chaque soir, imposante dans sa robe de nuit en flanelle rose pâle, avec des reproches tout chauds au bout de la langue.

NATURE MORTE AU FAISAN

TRENTE ANS D'ART INDÉPENDANT, annonce en pleine page de couverture

le numéro spécial du *Crapouillot* de ce mois-ci, avec une critique de Luc Benoist sur *La rétrospective des Indépendants 1884-1914 au Grand Palais*.

Je me doute que l'auteur, connu pour ses articles sans complaisance, aura affûté son jugement aux confrontations souvent cruelles qu'impose aux cimaises la proximité des œuvres exposées. Malgré tout, la notion même d'*art indépendant* me fait beaucoup réfléchir. Ou n'est-ce pas dû à la farouche conception que j'ai toujours eue de l'artiste, à la fois dépositaire et transmetteur des valeurs qui l'ont formé, qui ont nourri son talent sans aliéner sa liberté ? Suis-je, moi, Regnart, un artiste *indépendant* en ce sens que je ne me revendique d'aucune école, d'aucun courant ? L'œuvre d'art n'est-elle pas, par essence, individuelle en sa création comme en sa réception ? Pour ma part, je résiste et veux résister résolument – mais pour combien de temps encore ? – à tout embrigadement en des regroupements qui me semblent plus idéologiques que réellement artistiques. Mais n'est-ce pas de la pure vanité ?

Il faut que je réfléchisse bien à tout cela. La charge d'enseignement que l'on m'a confiée à l'Académie de Mons l'exige. Néanmoins... Il y a des choses que je regrette. Une sorte de mise à l'écart qui me navre. Due à moi-même, peut-être. Je suis un solitaire. Je l'ai toujours été. Il en faut qui se tiennent en marge des grands courants qui bousculent. Ni fauve ni avant-gardiste, ni cubiste, expressionniste, surréaliste ou quoi que ce soit qui interroge, défie ou démembre la réalité. L'ouverture des salons à toutes les esthétiques me semble nécessaire. Mais c'est aussi cela qui me fait fuir...

Est-ce à cause de ce que certains de mes anciens compagnons d'études appellent ma « frilosité » que je ne suis pas invité à me joindre à ce qui semble se mettre en place autour de Buisseret, Carte, Depooter et Andrée, sa jeune épouse ? Il est vrai qu'ils ont pris sur moi

de l'ascendant depuis nos années d'académie. Ils se sont envolés vers l'Italie et au-delà. Moi, je me suis retiré en mes terres d'ici... Oui, indépendamment au sens premier du terme, ne dépendant de rien ni de personne, et aussi par inertie sans doute ou par confort. Certains – je le sais – m'accusent de me replier par commodité dans un idéalisme jugé rétrograde. Allons... J'aurai bien le temps de réfléchir à tout ça dans le train qui m'emmènera en Bretagne dans quelques jours. C'est un si long voyage.

Je lirai la lettre du Ministère un peu plus tard. J'ai aussi reçu deux cartes postales dont l'une vient de Suisse. Cette carte est signée Nelly. Il y a un autre nom que je ne puis déchiffrer, mais qui me semble être celui d'un homme. Son époux peut-être ? Veut-elle ainsi me signifier qu'elle est une femme mariée à présent ? Le texte, cependant, est plein d'affection : *«Devant une nature aussi merveilleuse, écrit-elle, j'ai une pensée toute spéciale pour mon cher professeur à qui je dois de tant admirer.»* Je me souviens bien de Nelly, une jeune fille sensible et douée. Un peu trop jolie sans doute, un peu trop spontanée : des qualités qui n'affranchissent pas encore les jeunes femmes d'ici, mais que leurs sœurs moins richement dotées ont vite fait de qualifier de défauts, voire de vices. N'empêche... *Une pensée toute spéciale !*

Il est heureux que Marie n'ait pas réceptionné elle-même cette carte. Que n'aurais-je dû faire pour déminer son silence jaloux ?

L'autre carte a été postée à Élouges. La leçon particulière qui avait été prévue pour après-demain, jeudi, est à nouveau annulée *«pour cause d'empêchement»*. Paul, mon élève, me propose de la reporter à ce vendredi. Mais vendredi, mon cher enfant, je serai loin déjà à l'heure que tu me suggères. Je ferai porter un mot à sa mère. C'est au village voisin, mais la voisine d'en face, la maman de l'insupportable gamine qui vient sonner à ma porte, y consentira sans doute. Elle est aussi, je pense, cousine de la mère de ce jeune homme à qui l'on se plaît à reconnaître les indices d'un talent pro metteur. N'était-ce pas mon cas, à l'âge de douze ans, lorsque je fis mes premières esquisses d'un vase garni de fleurs au chevet de ma tante malade ? Paul a un bon trait de crayon, cela ne fait aucun doute. Mais je n'ai pas encore décelé chez lui les stigmates de la passion qui ronge l'âme de l'artiste de l'intérieur et l'incite à n'obéir qu'à l'exigence de faire, faire et encore faire jusqu'à ce que la lumière jaillissant de la couleur même révèle sur la toile le visage d'une vérité qu'un voile de vanité avait occulté jusqu'alors.

Malgré tout, la journée s'annonce plutôt bien. J'ai réuni sur la table les objets qui entreront dans la composition de ma *Nature morte au faisan*. La table est de planches en bois brut. On y a jeté un torchon blanc à grands carreaux rouges. Tout se joue ici sans artifice, sur cette table, sur un coin de la table. C'est sur cette scène que les rôles

doivent être distribués autour de l'acteur principal : l'oiseau mort, intact. Pour le reste, un vase en grès à motif bleu, un petit bassin en cuivre rouge bien astiqué, adossé à quelque invisible support ; quelques fruits d'automne : châtaignes, poires, raisin bleu et l'un ou l'autre accessoire servant au tout proche écorchage de l'oiseau abattu. Une lampe à huile diffusera une pauvre lumière blanchâtre à la lisière du tableau, révélant l'insolite présence d'un livre ouvert sur un texte illisible.

Le lecteur s'en est allé.

Reste la scène hors le temps. Figée.

Manque le faisan.

TÉMOIGNAGE D'UN BUVEUR DE BIÈRE

MOI AUSSI, MADAME, j'ai bien connu Regnart. On était du même temps, du même lieu, même si on n'était pas du même monde. Je suis du monde des cabarets, plus exactement du monde des personnages typiques de cabaret. Des estaminets, si vous voulez. Ce n'était pas ça qui manquait à Élouges à l'époque des mines. On dit qu'à ce temps-là, on en a compté près de deux cents, tous pratiquement installés dans les deux ou trois rues principales du village. Ça faisait près d'un cabaret pour vingt habitants. Les enseignes rivalisaient autant d'audace que de bon sens populaire. Sur la place, par exemple, Chez Amélia au gros cul faisait le plein en !n d'après-midi, quand les yeux et les mains avaient encore de l'éloquence. Puis, quand Amélia chassait de chez elle les clients trop échauffés d'alcool, c'est au Rpouzann-nous chi en' miette, de l'autre côté de la place, qu'ils allaient s'échouer. Vous ne comprenez pas le patois borain ? Oh ! Ça n'est si difficile : « Reposons-nous ici un instant ». On parlait peu le français ici, vous savez. Mais Regnart, lui, avait de la distinction. Aussi longtemps que je l'ai connu, je ne l'ai jamais entendu s'exprimer en patois. Certains l'appelaient le Bruxellois parce qu'il parlait comme les messieurs de la capitale !

Oh oui ! Je l'ai bien connu, le peintre Regnart. Il m'a souvent peint dans la même position, à la même table de bois brut, devant le même compagnon de saoulerie ; avec la même mine d'ennui profond inscrit dans les traits de mon vieux visage. Il m'a toujours peint de face dans ses tableaux de buveurs de bière. Moi, je n'ai pas de nom ; je suis le buveur de bière à la moustache et à la pipe. Ici, il nous a revêtus d'une veste en velours brun foncé. Ailleurs, nous sommes en bras de chemise, dans la tenue des tireurs à l'arc des dimanches de ducasse. L'expression de notre visage reste inchangée. Nous buvons de la Saison. C'est une bière collante et savoureuse qui mousse peu.

Nous ne nous sommes jamais vraiment parlé, Regnart et moi. Des mondes différents, je vous l'ai dit.

Vous demandez pourquoi Regnart a peint ces petites scènes si dérisoires,

ces instantanés de vie sans grandeur ?

Regnart peignait le monde où il vivait. Il aimait les gens, les petites gens comme on dit ici. Ceux qui n'arrivent pas à la hauteur des rebords de fenêtres des patrons, des nantis. Ceux qui ne se démarquent pas de leur ombre et qui se contentent d'un sobriquet comme identité. Ceux-là, Regnart les voyait. Il emplissait ses carnets d'esquisses de leur visage. Certains ont eu, comme moi, l'honneur de figurer dans plusieurs de ses tableaux. De ses gravures aussi, car, ne l'oubliez pas, Regnart était peintre-graveur.

Avez-vous déjà visité l'atelier d'un graveur ? Celui de Regnart était au fond de la cour de sa maison ; un lieu mystérieux où personne n'était admis à cause des produits qu'il utilisait, Regnart, pour graver la pierre ou le zinc ; des acides, des solvants... On dit qu'il s'y connaissait en chimie, Victor Regnart. C'était un homme qui savait beaucoup de choses, Madame. Un homme savant...

L'atelier de gravure, on l'aperçoit à l'arrière-plan sur la photo de noces qui réunit les deux familles Regnart, celle de Marie qu'il épouse et la sienne. Mariage de cousins germains ! Toute une affaire, croyez-moi, à l'époque. On ne parlait plus que de ça autour des tables. Mais la petite, la Marie, ça sautait aux yeux qu'elle cherchait après son cousin. Imaginez donc, Madame, un garçon de dix ans son aîné, un artiste peintre qui avait étudié à Bruxelles et à Anvers et qui avait été accueilli au village avec la fanfare quand il était revenu au pays avec le deuxième prix de Rome.

Oui, en 1911. Vous le savez déjà, bien entendu. Elle, la petite, elle ne voyait que lui. Elle le voyait dans l'eau qu'elle buvait (on dit ça ici, chez nous). Déjà qu'elle avait été si malade dans sa petite enfance, elle en perdait ce qui lui restait de couleurs, pauvre gamine. On a dit aussi que les familles, les mères surtout, la Florence et la Célénie, avaient poussé Victor au mariage. On aurait découvert – mais les photos ont disparu – que la petite Marie aurait posé toute nue pour son cousin. Oui, je sais que ce sont des pratiques courantes chez les peintres... Les modèles, on ne les trouve pas au coin de la rue. Mais c'est le village ici, Madame. Alors, dans le fond, ça tombait bien qu'elle soit amoureuse de son peintre. Et lui, à trente-cinq ans passés, recevoir une petite jeunesse toute mignonne sans qu'il ait besoin de chercher plus loin que le seuil de sa porte, ça l'a plutôt bien arrangé.

Un mariage d'amour ? Sans nul doute, Madame. Mais avec la permission du curé quand même ! Et quelques restrictions...

Mais oui, vous avez raison. Nous nous écartons du sujet. Nous parlions des gens d'ici, ceux que Regnart rendait visibles en trois coups de crayon. Et des cabarets qui abondaient dans le village.

Beaucoup de ces petits débits étaient aménagés dans la pièce à rue de la maison – la belle pièce, comme on l'a dit déjà dans ce récit. Il suffisait d'y installer trois ou quatre tables en bois, des chaises récupérées ici ou là, un comptoir, quelques étagères. Les brasseries étaient nombreuses dans le

village. Tout ce qui était nécessaire pour la produire, notre Saison, on le trouvait ici, chez nous : du houblon, de l'orge, de l'avoine et l'eau aussi. Les cabarets étaient les sous-traitants les plus actifs des brasseries. Un véritable réseau d'écoulement de la bière. Savez-vous qu' à l'époque on disait qu'il n'y avait pas au village un seul buveur capable de faire le tour de tous les cabarets de la rue de Là-Haut sur la même journée en buvant une pinte dans chacun d'eux. Ce n'était pas que du bon plaisir, les cabarets, Madame. Vous vous en doutez bien... C'était aussi un bien triste cache-misère, un système hypocrite qui affichait au mur les affiches colorées de la loi contre l'ivresse publique – la morale par l'exemple - et le tableau des consommations dues par des hommes réduits au numéro d'identification de leur fiche de paie hebdomadaire.

Je les voyais sortir au pli de la nuit, les hommes qui repassaient de la mine pour boire un coup avant de retourner chez eux, dans l'étouffoir des courettes où tout le monde épiait tout le monde. Beaucoup parlaient trop fort ; beaucoup avaient les yeux rougis, les yeux féroces. On savait qui rentrerait saoul en vomissant des glaires noires dans le caniveau ; qui battrait sa femme faute d'arguments à opposer au manque de sous pour acheter le pain et payer l'ardoise chez le boucher ou l'épicier ; qui promettait en pleurant, le lendemain à l'aube en partant à la mine, de ne plus jamais remettre les pieds chez Sans pareil ou Louisa Gégette, là où l'argent de la paie avait disparu dans la mousse amère des Saisons ou le trouble fond des « gouttes ».

Non, ne pensez pas que c'était le vice de l'alcoolisme qui poussait tous ces hommes vers les chimères des cabarets. Le cabaret, c'était le sas d'entre deux enfers : l'enfer suintant de la mine et celui, misérable, du foyer.

Ce sont les vieilles femmes qui savaient ces choses-là, Madame, la banale fatalité de la misère dans la cuisine assombrie où elles gardaient les petits dans les pans de leur noir tablier, le temps que s'affrontent dans la chambre glacée la colère de la femme et l'ivresse de l'homme et que la femme se couche et se donne sans plaisir pour que l'homme s'endorme enfin et que ses mains se dénouent.

Caroline savait tout cela.

CAROLINE

CAROLINE EST UNE ESTAMPE. Elle ne l'a jamais su. Si on le lui avait dit,

elle en aurait été gênée. C'est un trop beau mot pour elle, *estampe*. Un mot qui ne va pas avec la vieille tête d'une vieille femme comme elle. Gravure serait un mot plus juste. On y décèle les tons de la gravité. Il suffit de poser les yeux sur ce visage raviné par le temps pour s'en convaincre. On entend le mot « grave » dans gravure. Et grave, en effet, est le regard planté dans le vide, grave, la bouche serrée sur la parole absente. Grave, le front creusé, les joues maigres, le menton en saillie ridiculement soutenu par le gros nœud du fichu. Caroline est une gravure, même dans la vraie vie, la vie qu'elle passe assise dans la cuisine de sa petite maison de la cour du Trieu. De plus en plus, le visage de Caroline ressemble à l'épreuve que Regnart vient de tirer de sa première empreinte sur la plaque de cuivre rouge. C'est une épreuve de premier état, comme disent les graveurs. Le visage qui apparaît sur le papier évoque plus celui du Saint Suaire que les traits de Caroline. Il y a encore visage de Caroline ressemble à l'épreuve que Regnart vient de tirer de sa première empreinte sur la plaque de cuivre rouge. C'est une épreuve de premier état, comme disent les graveurs. Le visage qui apparaît sur le papier évoque plus celui du Saint Suaire que les traits de Caroline. Il y a encore beaucoup de travail à faire avant le tirage des épreuves défi-nitives.

Regnart lève les yeux vers le carré de ciel bleu collé à la fenêtre de son atelier. L'été s'attarde. L'été frappe trois coups discrètement à sa porte.

« Mais tu es là, toi ? »

Marie n'entre pas plus librement dans l'atelier du graveur que dans celui du peintre.

« Je peux ? »

Elle entre.

« Ça sent vraiment très fort, ces produits. Tu attraperas le mal des poumons à respirer l'acide. Il faut sortir, Vic. Viens donc dans la cour

tant que Célénie n'y est pas. Elle te soulerait de paroles à te dire ça et ça... Viens voir, Vic, les bégonias sont en beauté et les pivoines du petit parterre n'ont jamais été aussi splendides, aussi odorantes. Souviens-toi, tu m'avais promis ce bouquet éternel... »

Regnart se redresse en se massant le dos. Il sourit.

« J'irai tout à l'heure les cueillir du bout de mon pinceau », répond-il en la poussant doucement vers la porte.

Regnart travaille de mémoire. Pas besoin de photographie pour ce sujet. Caroline, il la connaît depuis l'enfance. Il l'a toujours connue vieille, pétrifiée sur sa chaise de paille, les cheveux gris cachés sous un fichu blanc noué sous le menton. Personne ne se souvient de son nom de famille ou de jamais l'avoir vue sourire. Tout le vécu d'avant s'est fossilisé en dessous de la peau tannée de son visage. Tout s'y est imprimé, comme les feuilles et les insectes écrasés entre les strates de charbon. C'est cela qu'il suit de la pointe de son burin, les empreintes décalquées du vécu sur le visage de Caroline. Le burin griffe la plaque de cuivre à petits gestes précis, souples, réguliers. L'outil est court, pointu. Il tient tout entier dans la main du graveur, cette main posée sur un support qui domine la plaque vernie, et que la crampe saisit parfois dans sa pince d'acier. Combien d'heures de travail avant de prétendre à l'expertise du métier, pense-t-il, quand il dépose le burin pour assouplir l'articulation de son poignet crispé ? C'est à ce prix qu'on conquiert la maîtrise d'un art aussi complexe que la gravure. Les grands maîtres graveurs, des anciens aux modernes, n'atteignirent pas autrement le niveau d'excellence, l'alpage de perfection du métier de peintre-graveur.

C'est cela qu'il veut dire, Regnart ; c'est cela qu'il répète inlassablement à ses étudiants : que le métier ne peut être un but en soi, mais un moyen. Il sait déjà, en lisant dans leurs yeux, sur leur visage, lesquels d'entre ces jeunes aspirants abandonneront l'outil avant même d'avoir tiré leur première épreuve.

Épreuve...

Celle qu'il tient en main et qu'il examine à la claire lumière du jour atteindra-t-elle jamais la qualité originale du modèle ? C'est à cela qu'il pense, Regnart, quand il reprend le burin pour parachever le nez bossu en son milieu ; un nez long qui prolonge en une excroissance osseuse les rides profondes entre les sourcils broussailleux de Caroline. Il faut aussi retravailler les mèches échappées du fichu et creuser encore un peu les commissures cavernueuses des lèvres avant le bain d'acide. Victor consulte l'horloge murale. Onze heures quinze. Il a bien le temps de préparer sa pâte d'encre noire. La plaque est prête. Il saisit le tampon – la poupée disent ses étudiants – et étale l'encre sur la plaque. La pâte se donne sans résistance, pénètre dans les griffures du cuivre. Regnart pense à la crasse de charbon qui pénètre dans les

moindres recoins des oreilles, les plus fins plis de la peau des ouvriers du fond des fosses. On a beau frotter, gratter avec un bâtonnet enrobé d'ouate, il en reste toujours une trace grise qui finit par disparaître, le samedi soir, dans l'eau savonneuse du baquet. Il faut frotter à présent, frotter l'excédent d'encre avec ce bout d'étoffe douce déchiré dans une chemise de Marie. Il hume le chiffon. L'odeur piquante de l'encre a évincé les traces des senteurs mêlées de la peau de Marie. Il frotte et frotte encore. Le visage apparaît. Le visage se recompose en les entrelacs de traits noircis.

L'impression peut commencer.

C'est un moment unique, quand il pose le papier humide sur la plaque et qu'il actionne le rouleau. Il fait ce geste avec lenteur, avec solennité. Il officie. Puis il soulève l'épreuve, délicatement, et contemple le visage d'une gisante saisie en son improbable respiration.

POLÉMIQUE

« UN AMATEUR DE VOTRE TRIPTYQUE TERRILS exposé à Tournai demande si vous ne consentiriez pas une réduction sur le prix marqué. À vous lire. Je vous présente l'assurance de mes sentiments distingués. D.A. »

Marie fulmine.

« Une réduction ! On demande une réduction à présent, comme s'il s'agissait d'une vulgaire marchandise avec un prix sur une étiquette. Ces gens n'ont-ils pas la moindre idée de tout ce qu'un artiste investit dans son œuvre ? Le temps, le talent, la maîtrise... Faudrait-il tarifer tout ça ? »

Elle jette la carte postale sur la table de la cuisine.

« Tu es trop modeste, Victor ! Trop vite prêt à brader tes tableaux. Tu es un artiste, n'oublie pas. Ta renommée... »

Victor hausse les épaules.

« C'est du vent, ça, Marie, la renommée. On peut mourir de faim en l'attendant. Je dois vendre, Marie. Qui viendrait me chercher ici, au village, si mes œuvres ne circulaient pas ? Ça sert à ça aussi, les expos.

– Tu en fais si peu.

– Justement. J'ai la chance de vendre mon triptyque. Tu n'imagines pas combien c'est rare d'écouler des œuvres en expo. Les gens viennent au vernissage pour se montrer et boire un coup. Puis, plus un rat... Alors, oui, je vais réfléchir.

– Et tout ça, alors ? »

Marie étale les bons de commande de produits, tubes de couleurs, solvants, noir d'ivoire, noir animal, toiles, cadres...

« Ça a bien un prix, tout ça. Ce n'est pas une valeur immatérielle ajoutée. Tu ne peins pas avec les doigts sur des feuilles de chou. Non vraiment, Vic, tu ne vas pas répondre à cette demande humiliante, quand même.

– Sois donc raisonnable, Marie. La concession que j'accepte de faire peut amener cet amateur à me recommander auprès d'autres clients. Tu sais bien, toi, que je ne suis pas un démarcheur. J'ai une autre idée

de l'art, Marie. Une plus haute opinion de la mission de l'artiste. »

Marie regarde son homme à travers la brume qui envahit ses beaux yeux sombres, Marie. Et tandis qu'il écrit dans son carnet où il tient tous les brouillons des courriers qu'il envoie : *«Cher Monsieur, Je consentirai volontiers à vous accorder une petite réduction de cent francs sur le prix de mon triptyque, mais guère plus. Je vous demande (confidentiellement) de faire remarquer à l'amateur que le prix n'est réellement pas exagéré»*, elle pénètre dans l'atelier du peintre et retourne, rageusement, l'un après l'autre, tous les autoportraits.

TÉMOIGNAGE D'UN MODÈLE

POUR DEUIL BORAIN

C'ÉTAIT IL Y A QUELQUES ANNÉES en 1920 ; au mois de mars exactement.

Oui, je suis sûr que c'était aux alentours du printemps. Ma tante et mon oncle avaient pris rendez-vous avec monsieur Regnart pour une séance de photographie. Ils fêtaient le trentième anniversaire de leur mariage et les cinquante ans de ma tante. Tant qu'on est à deux, disaient-ils. Après, tout peut arriver. Bref, je les avais accompagnés pour voir comment ça se passait. Moi, tout ça m'intéressait, les nouvelles techniques : le gramophone, la TSF, le cinématographe, l'automobile... Toutes ces choses-là, vous voyez.

J'étais dans ma petite vingtaine à l'époque. Un petit gars pas trop mal bâti, même si j'étais un peu maigre. Un gosse de la guerre, ça met du temps à se remettre un peu de chair entre les os et la peau...

C'était un peu émouvant de les voir tous les deux, les vieux tourtereaux habillés en dimanche. Ils ont mis du temps à se détendre devant l'objectif du photographe. Ma tante surtout. Ça la gênait de sourire et de montrer ses vilaines dents. Mais si vous saviez comme il les a mis à l'aise, Regnart. Il parlait de tout et de rien. Des petites anecdotes du temps de ses études à Bruxelles. De cette jeune fille – il l'appelait Lisa – qui était tombée de la sellette où on lui avait demandé de prendre une pose un peu difficile à tenir. Il en riait encore en racontant que les étudiants de l'atelier s'étaient tous précipités vers elle pour avoir une chance de la toucher pour une fois avec leurs mains...

C'est quand je suis allé chercher les photos qu'il m'a fait cette demande inattendue.

Regardez...

Mais oui, c'est bien moi, cet homme à demi nu. La pose était facile. Je figurais un homme mort, en position semi-couchée, la tête renversée vers

l'arrière. Regardez : mon bras droit pend lourdement vers le sol, légèrement écarté du corps, comme s'il était soutenu par une main invisible. Le gauche retombe entre mes jambes écartées. J'ai les pieds nus. De mon visage, on ne voit que l'os saillant de ma mâchoire inférieure. Je vous l'ai dit, j'étais plutôt maigrichon à cette époque-là.

Cette photo ne vous dit rien ? Cette pose ?

Allez donc rendre une petite visite à la salle Regnart du musée Mulpas à Élouges. Il y a là un fameux tableau dont on a beaucoup parlé à l'époque, vers 1921.

Mais lisez plutôt...

SAVOIR ET BEAUTÉ

éd. Province de Hainaut, novembre 1921,

n° 6

LA PALANCHE HORS TEXTE que nous donnons dans ce numéro est une reproduction d'un dessin inédit du peintre Victor Regnart d'Elouges, d'après son tableau *Deuil Borain*. Cette œuvre a obtenu récemment, au Salon des Beaux-Arts de Liège, un très légitime succès. Un critique caractérisait ainsi le tableau du jeune artiste : « *Là, le but de l'art est atteint, le thème de la douleur maternelle est traité avec une sobriété et une puissance dramatique remarquables. On pense à une descente de croix. Le corps abandonné du mineur est un morceau de peinture digne d'un maître.* » L'art de Victor Regnart est de ceux qui promettent, et on peut être assuré qu'avant peu le peintre aura pris place parmi les meilleurs artistes wallons.

*Le repas sur l'herbe, ô joie, ne finira jamais.
Devant moi, tu bois le printemps. Devant toi
Je savoure ton teint de blé, ton parfum
De savon frais.*

JACQUES STIENNON

LE DÉJEUNER DANS LA CLAIRIÈRE

LE TRAIN BRUXELLES-PARIS passe vers minuit à Mons. À Paris Nord, gare terminus, Victor n'aura qu'à traverser le boulevard Magenta pour rejoindre le petit hôtel où il a fait réserver une chambre. Ce n'est pas la première fois qu'il loge à l'*Hôtel des Voyageurs*. Il y avait déjà séjourné trois jours après l'effervescence quasi hystérique provoquée autour de lui au village par l'obtention de son deuxième prix de Rome. Il avait fui. Ce n'était pas faute de pouvoir répondre avec suffisamment de spontanéité – voire de reconnaissance – aux honneurs ou aux marques de déférence qu'on lui adressait en ces jours-là, mais Victor était un jeune homme simple, une nature réservée que tout cela mettait mal à l'aise. Quoi qu'il ne fût que le dauphin de Buisseret, lauréat incontestable de l'épreuve de gravure imposée – un nu masculin – ce prix de Rome auquel il avait tant travaillé était en son esprit et en son cœur un socle de valeurs personnelles indubitables sur lequel il pouvait dorénavant construire sa vie d'artiste. Qu'on y élevât une statue à son effigie ne pouvait que beaucoup le gêner. Donc, fuir. À Paris. Se faire oublier quelques jours.

À cette époque déjà, le peintre Delacroix le fascinait beaucoup. Victor s'enivrait des couleurs de sa palette ; corps, chairs, draperies, objets, tout jaillissant sur la toile dans des contrastes somptueux avec force et sensualité. Il réalisait, avec une lucidité qui lui donnait le vertige, la puissante valeur symbolique que porte en elle chaque nuance de la gamme chromatique. « *Les couleurs sont la musique des yeux*, note Delacroix dans son journal, *elles se combinent comme des*

notes... Certaines harmonies de couleurs produisent des sensations que la musique elle-même ne peut atteindre. »

Victor n'oubliera jamais cette leçon de son « maître des couleurs » chez qui il reviendra fidèlement plonger le pinceau de sa propre création et à il qui il se référera plus tard pour bâtir la charpente de son enseignement.

« Paris ? s'était alarmée sa mère. Mais qu'est-ce que tu vas chercher si loin, mon garçon ? Tu as tout ici. Tu n'as qu'à te mettre au travail. »

La voix de Victor tremblait d'émotion tandis qu'il expliquait à cette femme qui ne voyait encore en lui que l'enfant prodige rentré tout auréolé au pays, qu'il n'était qu'au tout début de son chemin. Qu'il fallait le creuser en avançant, ce chemin. Il disait qu'il fallait aller voir ailleurs, se frotter aux autres, ceux d'avant, ceux de maintenant aussi. Il disait qu'il rêvait d'aller en Italie, comme Louis, Louis Buisseret qui y était déjà. Il disait : Florence, Rome... Mais aussi Espagne, Grèce, Allemagne, États-Unis même... Le visage de Célénie se décomposait à l'énoncé de ces projets. Si loin. Si loin d'elle...

Alors, il lui avait doucement expliqué qu'il y avait une importante exposition des peintres majeurs du dix-neuvième siècle, les grands romantiques, au Grand Palais à Paris. Il décrivait cette merveille d'acier, de fer et de verre, relais du génie créateur de l'homme entre la Seine et le ciel. « Paris, maman !... »

Il citait des noms que sa mère regardait flotter sous la gigantesque coupole translucide de cette demeure des dieux : Friedrich, Goya, Ingres, Constable, Turner, Géricault, d'autres encore, et Delacroix. Que pouvait-il dire de plus que cela ? Eugène Delacroix... Comment avouer à Célénie qu'il ne faisait ce voyage que pour se brûler les yeux au corps nu de cette femme de Sardanapale qu'un eunuque tient, cambrée, offerte en sa pleine beauté, en pleine soumission d'amour fatal sous le couteau qui doit l'immoler ?

C'était la première fois qu'il passait la nuit à l'hôtel. Il se souvient que sa mère en était toute retournée. C'est tout juste si elle ne lui avait pas glissé un mouchoir trempé dans l'eau bénite pour le protéger contre les vicieuses tentations des « créatures » de cette ville de toutes les pertitions.

« Trois jours, maman. Trois jours... »

C'est un bon petit hôtel, *l'Hôtel des Voyageurs*, même si son nom n'est pas original. On y prend un petit-déjeuner très convenable et le confort élémentaire des chambres convient parfaitement à son budget. Le patron, un Bruxellois d'origine, est un grand amateur de peinture, de paysages surtout. Il apprécie le travail de Regnart. C'est d'ailleurs à Bruxelles, lors d'une exposition particulière au Cercle Artistique, qu'il avait acheté l'une de ses œuvres, un paysage bucolique, touches de

soleil et d'ombre composant une clairière arborée où un couple a installé un pique-nique intime sur une couverture colorée. L'homme est assis dans l'herbe. Devant lui, debout, la jeune femme à la robe rose et à l'ombrelle nacrée semble lui tenir un discours enchanteur. Ce charmant personnage, c'est évidemment Marie qui le lui a inspiré ; Marie qui ne se sépare de son ombrelle que pour la troquer contre une canne ou un parapluie. Marie qui a parfois, malgré son jeune âge, tant de mal à se tenir en parfait équilibre sur ses deux jolies jambes.

Regnart a été très flatté lorsque le patron lui a proposé d'occuper la chambre dotée de son *Déjeuner dans la clairière*. Le tableau, lui a-t-il assuré, donne son plein effet là où il l'a accroché au mur, face au lit. La lumière latérale du matin vient se fondre dans les nappes de verdure lumineuses du paysage. L'impression de vie est si forte qu'on croirait y entendre bourdonner les mouches et les abeilles. Certains clients prétendent même que c'est cela, ce paisible bourdonnement, ce murmure bruisant de la nature mêlé aux chuchotements rieurs de la jeune-fille en rose, qui les réveillent le matin. Mais peut-on vraiment croire cela ? Néanmoins, il arrivera à Paris à l'heure des balayeurs et du personnel de service. Ce ne sera pas un problème, a déclaré le patron. Il donnera des ordres pour qu'on le laisse dormir en paix sans le chasser de son lit à grands coups de serpillière. Il pourra même occuper sa chambre jusqu'à l'heure de rejoindre en taxi la gare Montparnasse d'où part, vers vingt heures, le rapide vers la Bretagne.

Marie l'attendra à Concarneau dimanche soir...

Sans doute les quatre longues heures de voyage jusqu'à Paris, la nuit à l'hôtel et le très long voyage en train de nuit avec changement au Mans pour prendre la ligne qui flirte avec la côte déchiquetée de la basse Bretagne ne sont pas pour lui déplaire. Il s'est même interdit de sortir son carnet de dessin pour laisser à sa mémoire toute liberté d'engranger les images mobiles que le paysage jette sur les vitres au passage du train. Plus tard, là-bas, auprès de Marie, le crayon glissera sur le papier aussi amoureusement que sa main sur la peau satinée d'été de sa femme.

CONCARNEAU, ÉTÉ 1926

LUNDI DIX-NEUF JUILLET 1926. Victor et Marie envoient une carte-vue

de Concarneau à Célénie qui est probablement déjà rentrée de la mer du Nord. Victor écrit que le temps est toujours beau et qu'ils partiront sans doute pour Saint-Guérolé Penmarc'h dans quelques jours. Il ajoute, en écrivant dans la partie supérieure de la carte qu'il a retournée : « *Il y a ici au moins vingt peintres. Avons rencontré Morel, un peintre bruxellois, avec sa femme.* »

« Qui est Morel ? demande Marie.

– Je l'ai un peu connu à l'Académie de Bruxelles. Nous nous sommes croisés, en fait. Il m'a succédé dans les ateliers. Morel est aussi un ancien étudiant de Richir. Il est un peu plus jeune que moi, je crois. Il vient souvent ici, à Concarneau ou à Pont-Aven, la Cité des peintres. Il me dit qu'il rencontre Gauguin chaque matin au port ou au moulin...

– Gauguin ! Il boit si tôt matin, ce Morel ?

– C'est un amoureux de la Bretagne, Marie. Il fait partie de la Société des peintres de la mer. Comme Gauguin. Mais n'aie crainte, il se prend aussi peu pour Gauguin que moi pour Delacroix. Ceci dit, l'amour aussi peut rendre fou... »

Elle se penche vers lui. L'aime-t-il vraiment ? demande-t-elle.

« Comme un fou..., répond-il sans se méfier de cette espièglerie.

– Et toi, tu en rencontres des peintres-fantômes dans les profonds chemins d'Élouges ?

– Mais bien-entendu, Mic. Ce sont les fantômes qui colorent les feuilles au printemps et les fleurs sauvages en été. Ce sont eux qui troublent les perspectives, qui trompent la vision au plein feu du soleil ; eux qui jouent avec les ombres tardives dans les profonds chemins. Oui, ils sont là, les peintres-fantômes...

– Et... Ça existe, des fantômes de sexe féminin ? »

Il rit de bon cœur. Marie, il l'adore quand elle trahit sa jalousie. Il n' imagine pas une femme amoureuse autrement que jalouse. C'est cela, pense-t-il, qui fait se côtoyer violence et douceur sur le front,

dans les yeux d'une femme ; cela que Delacroix traduit avec tant de splendeur. Y arrivera-t-il un jour ?

C'est à l'instant précis où Victor se penche sur les lèvres gourmandes de Marie qu'Andréa vient le tirer par la veste en invoquant son impérieuse envie d'une crêpe.

TÉMOIGNAGE D'ANDRÉA

JE ME NOMME ANDRÉA REGNART, le personnage que vous avez fait entrer dans votre roman, au tout début. C'est chez moi que Victor Regnart est mort en novembre 1964. Je suis l'une des deux nièces de Marie Regnart, épouse Regnart. L'une des deux filles de son frère Marcel.

Oui, je sais qu'avec tous ces Regnart, notre arbre généalogique vous a causé quelques soucis. C'est un hybride composé de Regnart de souche commune. Les branches se mêlent les unes aux autres à partir de la génération des parents respectifs de Victor, mon oncle par alliance, avec Marie, la sœur de mon papa.

Dit comme ça, est-ce que vous vous y retrouvez un peu ?

Je suis donc Andréa, la nièce de Victor et Marie, née en vingt. Marie, c'était un peu ma deuxième maman. J'avais six ans quand j'ai passé mes premières vacances en Bretagne avec eux et mes grands-parents paternels, les parents de Marie et de mon père. Un peu plus de six ans, à vrai dire. À cet âge, les mois comptabilisés entre deux anniversaires ont une grande importance.

Non, Madame, Victor et Marie n'étaient pas souvent seuls. Le souhaitaient-ils vraiment ?

Je suis venue vous parler de ces vacances à Concarneau parce qu'elles ont gravé des images indélébiles dans la pierre de ma mémoire. Des impressions aussi, des perceptions de bouleversements dans la vie de Victor et Marie qui se sont confirmés par la suite. J'en ai souvent parlé avec mon oncle. Il comprenait bien ce que je disais avec mes mots de petite fille de cette époque. C'est ainsi, disait-il, que l'on fait de la gravure. Il disait que les souvenirs s'imprimaient dans ma mémoire exactement comme les traits gravés au burin sur la plaque de cuivre. Il disait que l'œuvre ne s'en effacerait jamais.

Ce jour-là, nous avons pris le petit bac qui traverse l'entrée du port et assure la courte liaison entre Concarneau et la Ville Close ; la plus courte croisière au monde qui ne dure que cinq minutes. Le passeur – on l'appelait Mathelin, je m'en souviens encore – avait le visage cuit de sel et de vent des

gens d'ici. Je ne l'ai jamais vu autrement habillé qu'en blouse bleu foncé par-dessus un pantalon de toile. Il portait des sabots comme beaucoup d'hommes du lieu, des sabots creusés dans le bois du hêtre qui pousse au Finistère. Mathelin avait beaucoup ri quand je lui avais demandé pourquoi il ne mettait pas de chaussettes dans ses sabots. Pieds nus, mais tête couverte, avait-il répondu dans un jargon que seuls ses gestes m'avaient rendu compréhensible. Je ne manquais jamais de vérifier cette bizarrerie vestimentaire chaque fois que nous embarquions dans son petit ferry vert pour rejoindre l'îlot de la Ville Close. Et je l'affirme, après toutes ces années, jamais je ne l'ai vu sans son béret noir, jamais je ne lui ai vu les pieds emmaillotés d'autre chose que d'un peu de paille dans ses sabots, quand la pluie risquait de les transformer en baignoires. Mais ce jour-là, il faisait un temps superbe. Oncle Victor avait proposé de faire le tour des remparts après l'escale gourmande qu'il projetait dans une des nombreuses crêperies de la rue Saint-Guérolé. Saviez-vous que Regnart pouvait être gourmand à l'excès ? Nous avions choisi une petite table ronde sur une terrasse abritée sous de larges parasols. C'était gai, ce va-et-vient des badauds dans la rue, cette chaude rumeur qui papillonnait autour des cascades exubérantes des géraniums en pots alignés sur les rebords des fenêtres. Victor avait commandé des crêpes au sirop pour nous trois et du café pour Mie et lui-même. Pour moi, un double chocolat chaud. J'ai vu nettement, à l'instant où j'avais relevé la tête en arborant une épaisse moustache brune, comment le regard de Victor s'était lentement détourné de mon visage pour se fixer sur une affiche superbement colorée, collée sur un panneau de bois de l'autre côté de la rue. Un nom s'y étalait en immenses lettres rouges : ALFRED GUILLOU. En dessous du nom, il y avait la reproduction d'un tableau du peintre qui, même vu à cette distance, ne pouvait provoquer chez mon oncle qu'une seule réaction immédiate : se lever, oublier la crêpe à peine entamée et le café déjà attiédi, et se précipiter vers ce qui lui était offert sans préliminaire : L'arrivée de la Procession de sainte Anne de Fouesnant à Concarneau.

Quand il est revenu s'asseoir à notre table, son regard avait changé. Il ne remarqua pas que j'avais mangé sa crêpe et que Marie avait bu son café. Il n'avait plus ni faim ni soif. Il avait réglé l'addition comme dans un rêve éveillé, nous avait adressé un sourire étrangement ému.

« Allons, les enfants ! nous avait-il dit en nous poussant doucement vers la rue. J'ai trouvé ici un frère d'inspiration, un Regnart des vents et des marées. Et la vie vient déjà de me l'enlever. »

J'appris plus tard que ce peintre venait juste de mourir et qu'on lui consacrait une exposition posthume qu'il aurait peut-être préférée voir de son vivant. Mais ceci n'est qu'une interprétation très personnelle et sans doute approximative.

Vous voulez savoir ce qui s'est passé après ça ?

Oh ! Rien de bien spectaculaire. La vie de famille là-bas comme ici à

Élouges. Vous savez, nous vivions en tribu chez les Regnart. Oncle Victor aimait beaucoup se laisser dorloter par « ses femmes ». N'oubliez pas qu'il vivait avec sa mère et sa femme, à Élouges. Et que Florence, ma grand-mère paternelle vivait tout près de chez eux. On vous a peut-être déjà dit que mon père, le frère de Tante Mie, me gratifia d'une petite sœur que l'on appela Marie. Marie Regnart... Et que ces deux nièces auront elles-mêmes chacune une fille... Bref, Victor vivait en gynécée. Nous parlerons plus tard des portraits de nus – de nues%– qu'il a faits. Je crois pouvoir dire qu'il aimait les femmes, cet homme-là. Oui, il les aimait, belles comme l'était la sienne ou ravagée de vie comme l'était Caroline. Un homme qui aimait les femmes mais qui n'en aima jamais qu'une ; une seule, dont le prénom réunissait toutes les autres au creux de son ventre infécond : Marie.

Mais revenons à cette rencontre avec le peintre Morel dont Victor parlait dans sa carte postale...

C'était quelques jours plus tard. La nuit était très sombre, très silencieuse. Était-ce à cause du grand vent qui avait soufflé toute la journée pour ne s'apaiser qu'à la fin de l'après-midi, mais j'avais beaucoup de mal à m'endormir. Des rumeurs de voix me parvenaient de la cuisine qui servait aussi de salle à manger. C'étaient les voix de Victor et Marie. Je crois vous l'avoir fait comprendre : la maison que nous louions n'était pas très grande. Mes grands-parents connaissaient la propriétaire depuis longtemps, une vieille dame dont le mari avait disparu en mer avec sa barque de pêcheur de sardines. Elle louait sa maison trois ou quatre mois par an, selon les années, selon les périodes où elle allait rejoindre sa fille et ses petits-enfants de l'autre côté de la France, dans le Parc de la Vanoise. C'était une petite maison aux volets bleu ciel. Je me souviens aussi des bégonias rouge vif qui débordaient des jardinières accrochées de part et d'autre de la porte. Et que dire de cette porte !... Une œuvre d'art, rien de moins. Peinte en bleu, elle aussi, mais la vitre, Madame, la vitre était un tableau ; un vrai tableau peint sur le verre. L'artiste avait représenté l'intérieur de la pièce à laquelle la porte donnait directement accès. On y voyait la dresse surmontée de son vaisselier garni d'assiettes en faïence blanche à motifs colorés de Quimper, la table massive en bois brut, les chaises paillées, même les tableaux accrochés aux murs : des marines... Le rideau blanc suspendu à l'intérieur derrière cette vitre accentuait encore l'impression d'un tableau. Quand on ouvrait la porte, on entrait dans le tableau qui devenait instantanément un lieu de vie. De la magie, Madame. De la magie... De la petite chambre à l'étage où je dormais avec mes grands-parents, j'avais vue sur les remparts de la Ville Close et le manège bariolé des barques et des bateaux qui entraient et sortaient du port. Cette chambre était bizarrement située au-dessus de la pièce où se tenaient Victor et Marie. Leur chambre à eux se trouvait au rez-de-chaussée. Ils ne pouvaient y accéder qu'en passant par une porte qui donnait sur la cour arrière. J'ai eu bien du mal à m'y retrouver dans ce décrochage des espaces de la maison et – vous allez rire

de ma naïveté d'enfant – j'ai cru longtemps qu'ils allaient dormir dans la maison voisine.

Marie pleurait.

J'entendais très nettement ce souffle caractéristique des sanglots étouffés dans un mouchoir pour que nul ne se doutât que quelque chose menaçait de venir gripper le merveilleux engrenage des vacances. Des mots fusaient... « Mais Paris, Victor ?... Le train à nouveau... Et quand ? N'as-tu pas assez à voir ici, à peindre ? N'as-tu pas commencé une marine là-haut, sur les remparts de la Ville Close ? J'ai bien vu les esquisses... Et moi, alors ? Moi ?... »

Je m'étais endormie, rassurée par la voix de mon oncle qui disait des choses que je ne pouvais plus entendre distinctement, mais qui m'avaient tout naturellement conduite vers le sommeil.

Le lendemain matin...

CEUX QUI SAVENT PARTIR

L'OCÉAN FAIT LE GROS DOS, CE MATIN. Les deux hommes marchent à pas mesurés sur le chemin côtier qui domine les récifs. Les lames qui s'y brisent s'écrasent sur le sable granuleux de la plage avec le bruit mat que font les draps gorgés d'eau que les lavandières claquent sur les égouttoirs des baquets de lavage, avant de les tordre à pleines mains. Il est sept heures à peine. Les derniers petits chalutiers rentrent au port suivis d'une armada de mouettes criardes et affamées. La longue nuit blanchie de lune achève son agonie quotidienne dans les lourds filets relevés le long des coques des bateaux. On trie les poissons là-bas, sur les quais, dans des caisses remplies de cristaux de glace. C'est l'heure pâle où les laboureurs de la mer vont dormir, le ventre plein du silence fouaillé des grands fonds, tandis que leurs femmes s'activent derrière les grandes tables, les mains poisseuses de la chair nacrée qu'elles découpent, toute frétilante encore de vie, toute collante d'humeurs marines ; les mains tachetées d'écailles opalines. On les entend de loin, les harangues des femmes de marin qui rivalisent d'arguments et interpellent le chaland familial tout en extrayant de deux doigts agiles les viscères glaireux ou en coupant la tête des poissons aux gros yeux ahuris. La mort, ici, à l'odeur puissante de l'océan et la bonhomie gourmande des enseignes des auberges du port, *Au poisson volant, Les crustacés de la mère Gaël, La sardine à l'huile, Au calamar frit ...*

« J'aime ce lieu, dit Regnart. Il m'inspire beaucoup en ce moment...

– Vous venez ici souvent ? demande son compagnon.

– Pas assez, répond Regnart. Mais le voyage n'est pas facile, venant de chez moi. Et vous, mon cher Morel, vous vivez ici ?

– En partie seulement. Je fréquente beaucoup les peintres de la mer. Gauguin, surtout. Croyez-moi, ajoute-t-il en posant sa main sur l'épaule de Regnart, tant qu'une toile atteste de son œuvre, un peintre ne meurt jamais... Êtes-vous venu vous ressourcer ici ? Peindre peut-être ?... »

Regnart s'arrête un instant pour bourrer sa pipe. Son regard se perd dans le paysage mouvant, cette masse qui se creuse et se cambre et

malmène les barques amarrées aux pontons.

« Quelle formidable impression de force, dit-il à mi-voix. Il y a là du terrible et de la pure beauté. Comment saisir cela du pinceau ?... Non, je ne peins pas ici. Je ne suis pas un peintre spontané, mon cher Morel. Je laisse la vision produire ses effets en moi. Entre-temps, je crayonne... »

Ils se remettent à marcher. En silence. Ils marchent en ce silence tendu entre eux comme une toile vers laquelle, parfois, la main de l'un d'eux s'avance, exécute une ébauche de geste, puis revient se fourrer dans une poche. Aucun des deux n'a vraiment conscience de ces pulsions de leurs mains. Mais en chacun, secrètement, le tableau se compose.

« Regnart, connaissez-vous le peintre Arsène Detry ?

– Arsène Detry ... Le connaître, ma foi, oui ; un peu quand même... Mais pas personnellement. Il est plus jeune que moi. Neuf ou dix ans, je crois. Ce n'est pas rien. Je sais qu'il a fréquenté l'atelier de Montald à l'Académie de Bruxelles, avec le jeune Magritte. Et Delvaux aussi. Des noms déjà...

Il se retourne vers Morel.

« Mais pourquoi me parlez-vous de Detry ? Je ne pense pas que nous aurons l'occasion de le croiser ici. Sa vie est parisienne, m'a-t-on dit.

– Je le vois à Bruxelles parfois en compagnie de Magritte et d'autres, des gens des milieux avant-gardistes, surréalistes... Que pensez-vous de tout ça, vous, Regnart ? Vous sentez-vous en reste par rapport à tout ce qui fait exploser les repères classiques de la peinture de nos maîtres ? Quel rebelle dort en vos profonds chemins ? »

Regnart sourit à l'évocation fortuite de ces lieux de sa vie que Morel ne saurait connaître sans s'y être perdu. Ce sont les chemins de l'esprit, de l'âme, ces profondes et mystérieuses galeries qui débouchent parfois sur la révélation d'une vérité éblouissante qu'évoquent bien sûr Morel. Quel rebelle dort en ses profonds chemins ? Le saura-t-il un jour ? Aurait-il envie de le réveiller, celui-là, lui qui résiste à tout ce qui fait et défait les modes ? La pensée surgit en lui de cette lointaine conversation qu'il avait eue avec un gamin de onze ou douze ans dans les profonds chemins de son village. L'enfant s'appelait Jean. C'était, pour lui, une toute première leçon de dessin en pleine nature. Il faut, lui avait-il dit, regarder pour voir. A-t-il, lui, Regnart, jamais dépassé ce préalable à toute expression de la réalité ? Regarder, voir... Deux choses qui mobilisent des facultés différentes. Comment dire cela ? Ce que l'on voit alors au-delà de la réalité ou en deçà. N'est-ce pas l'essence même du surréalisme ?

« Je ne sais que dire, Morel, dit-il enfin, comme s'extirpant d'une

infinie pensée. J'y ai déjà beaucoup réfléchi. L'avance de temps que j'ai sur vous et sur Detry aura au moins servi à cela.

– À quoi donc, cher ami ? demande Morel en souriant à ce “vieux” qu'il a peine à suivre.

– À réfléchir, précisément. À tenter – tenter, dis-je ! – de comprendre et peut-être d'exprimer ce qu'est l'œuvre pour moi. »

Morel incline la tête vers Regnart.

« Je vous écoute, dit-il.

– Comment vous dire ça simplement ? Voyez-vous, une œuvre d'art ne me satisfait pas entièrement si elle ne comporte pas une part de spiritualité. Vous savez ce que je veux dire, n'est-ce pas, en tant que peintre ? Je cherche à exprimer des sentiments ; ce que l'homme ressent en son milieu, son labeur, sa vie. Mais en restant fortement plastique. La couleur et la forme restent l'essentiel à maîtriser pour moi. Pour faire ressentir l'âme dans une œuvre, je crois qu'il faut posséder un métier aussi fort que possible.

– Métier ? Vous voulez dire...

– Maîtrise. La maîtrise parfaite des outils, cher ami. L'expertise indéniable. Ceci dit, ma réflexion évoluera peut être vers des expressions plus... modernes. Modernistes, diriez-vous peut-être. Mais... Oh ! Regardez, Morel... Voyez-vous cette femme qui scrute la mer ? Elle porte la coiffe des jours de célébration. Cette attitude... Mais que fait-elle ?

– Elle prie, je pense. Voyez ses mains jointes contre sa poitrine, ce chapelet qu'elle égrène. Son pèlerinage, sans nul doute. Ce sont des scènes courantes ici. Beaucoup de veuves de pêcheurs commémorent ainsi leur deuil, en vêtements de cérémonie. Certaines jettent des bouquets de fleurs dans cet océan qui n'épargne pas les hommes qui le défient dans leur coque de noix. Mon cher Regnart... »

Morel se retourne : Regnart s'est arrêté de marcher. Il le voit debout, tourné vers la femme en prière. Son crayon danse sur une feuille d'un carnet qu'il tient ouvert dans sa main gauche. Morel s'approche discrètement.

« Vous êtes bien tel qu'on vous décrit en nos petits cénacles, Regnart. Votre crayon saisit l'essentiel en quelques traits. Que faites-vous de toutes ces esquisses ?

– Une foule en devenir, cher Morel. En devenir... Mais que vouliez-vous me dire à propos d'Arsène Detry ?

– Saviez-vous qu'il est reparti s'installer à Paris ?

– J'en ai vaguement entendu parler. Sans plus. Des bribes de conversation informelles entre collègues de l'Académie de Mons où j'ai charge d'enseigner depuis peu. Le Borinage est un petit monde où tout se propage vite. Les rumeurs courent dans les galeries souterraines pour émerger ici et là où quelqu'un les recueille. Oh ! Ça ne m'a pas

autrement étonné. D'après ce que je sais de lui, Detry y a passé sa longue enfance. La Belle Époque, mon cher Morel, l'Exposition Universelle, Toulouse-Lautrec, Picasso, Monet... Tant d'autres... Des noms qui traverseront les époques où nous resterons, nous, Morel, coincés entre la date de notre naissance et celle de notre mort. Detry sera peut-être de ceux qui vivront en dehors de leurs dates. Ceux qui savent partir... Moi, je suis de ceux qui rentrent toujours au nid, même sans partir.

– Rentrer n'est jamais un aveu d'impuissance, Regnart ; une faiblesse, une défaite encore moins.

– Reviendra-t-il un jour, Arsène ? Est-il retourné au Montmartre de sa jeunesse ?

– Oh ! Tout comme. Il est à Montparnasse. C'est là que tout se passe de nos jours, Regnart. Montparnasse... Il paraît que la vie n'y connaît ni jour ni nuit. Un tourbillon de folie, une véritable pépinière de création. On y déferle de partout, de l'Est, des États-Unis, d'Allemagne même... Tout s'y fait et s'y défait... Cela vous tenterait-il de m'y accompagner quelques jours ?

– C'est que... Morel, je suis marié. Et j'ai, comme je vous l'ai dit, une charge professorale. L'année académique recommence mi-août. Me tenter, dites-vous ? Allons, allons... Je suis déjà un vieux mécréant, vous savez !

– Succomber à ce genre de tentation est une qualité pour le peintre, vous n'êtes pas de mon avis ?

– Certes. Pour dire vrai, oui. Oui, vous avez raison, bien sûr. Et maintenant que vous m'y provoquez... Je serais assez curieux d'y aller tâter l'atmosphère, d'en goûter les excès. Me secouer les neurones, voir... Oui, sans nul doute. Mais comment dire cela à Marie ? Elle n'est pas ignorante des choses qui se passent "dans le monde" comme elle dit en lisant les revues de la mode parisienne. Tout ça la séduit et l'effraie à la fois. Comment, chez nous, emboîter le pas à ces créatures délurées que l'on voit sur les photographies, ces femmes court-vêtues au visage grimaçant qui fument sur les bancs publics ? Elle n'est pas loin de penser, ma Marie, qu'elles sont toutes des mangeuses d'hommes, ces créatures que certaine presse appelle "libérées". Libérées de quoi, je vous le demande, mon cher Morel ? Quant à ma femme, elle fait de la mode et les arts une seule et même soupe à la débâche. Il faudrait que j'use de prudence et de sage conviction.

– Oh ! Mais elle n'a pas tout à fait tort, je pense. À Montparnasse, tout est un peu mêlé. Et les femmes, effectivement, affichent haut et fort une libération qui ne laisse pas les hommes indifférents. Une véritable révolution des mœurs, mon cher Regnart. Et du physique aussi. Votre femme a peut-être raison d'en être effrayée. Montparnasse est peuplé des femmes les plus belles et les plus affranchies de Paris.

Risquerait-elle de vous laisser m'y accompagner ? Allons, je plaisante. Nous avons tous deux largement passé le cap des grosses houles, pour rester dans le cadre de notre promenade. Non, plus sérieusement, mon cher, je descends quelques jours à Paris, la semaine prochaine. Je serais heureux que vous m'y accompagniez. Je serais votre guide et votre passeur. Et il se fait que je dois appeler Detry pour une toute autre raison : un marchand de tableaux qu'il connaît et qui me cause quelques problèmes. Arsène pourrait peut-être nous retenir des chambres à l'hôtel où j'ai logé récemment, l'*Hôtel Istria*.

– La semaine prochaine, dites-vous. Il faudrait voir. Je vais en parler avec Marie. Mais je ne vous promets rien, Morel. Vous êtes un semeur de trouble, mon cher, un tentateur. Il faudrait vous soumettre à l'exorcisme.

– Soumettez-moi plutôt à l'épreuve d'un calvados très matinal. Nous parlerons de Gauguin... »

Ils s'éloignent en riant en direction du pont-levis qui mène à la Ville Close.

ALLER SIMPLE

POUR PARIS-MONTPARNASSE

L FAISAIT ENCORE TRÈS CHAUD HIER SOIR, à dix-neuf heures trente, sur le quai de la gare de Concarneau. La chaleur avait déferlé avec la haute marée vers le milieu de la matinée, comme si le ciel d'un bleu fulgurant avait ouvert les grandes vannes qui la retenaient prisonnière derrière des digues de brume nacrée. La boulangère m'avait prévenu : brouillard du matin est promesse de ciel serein.

Nous avons passé les lentes heures de ce mercredi après-midi, Marie et moi, à boire du cidre frais à la terrasse ombrée de la *Crêperie des Remparts* dans la Ville Close, échappant par ruse à l'étroite vigilance d'Andréa. Avait-elle intercepté, cette sensible petite fille qui ne quittait Marie qu'à l'heure d'aller dormir, l'un ou l'autre mot susceptible d'avoir éveillé l'inquiétude en son cœur ? De quoi avons-nous parlé ? De peu de choses, je crois. Nous étions en ce silence étale qui offre à l'ineffable l'espace de liberté le plus vaste, le plus lumineux. Je me souviens que Marie s'était penchée vers moi, comme si elle craignait d'être entendue. « Tu prendras bien soin de toi, Victor », avait-elle murmuré sans attendre de réponse. Cette recommandation, elle l'avait répétée sur le quai curieusement désert de la gare de Concarneau, avant de nous laisser, Morel et moi, attendre le tortillard à destination de Rosporden, la gare de jonction où nous devons prendre le rapide Quimper-Le Mans de vingt-deux heures trente-deux. Puis le train direct jusqu'à Paris-Montparnasse, la gare des Bretons au départ ou au terminus de leurs voyages. « Tu prendras bien soin de toi, n'est-ce pas, Vic... Et fais bien attention à ta valise. Les gares ne sont pas des lieux sûrs. »

Ému sans doute par la tendre inquiétude de Marie, Morel s'était engagé – sur son honneur, avait-il dit – à bien veiller sur moi !

« Nous serons à Paris demain vers les dix-sept heures trente, avait-il précisé à Marie, juste à l'heure de l'apéro... Ne vous faites donc pas de souci, chère Madame, les longs voyages sont propices aux plus passionnantes conversations. Surtout la nuit, quand le train traverse les paysages d'ombre où l'on voit briller ça et là une lampe lointaine ou un feu. Nous ne verrons pas le temps passer, n'est-ce pas mon cher Victor ? »

Il n'aurait pas pu mieux dire en ce qui le concerne ! À peine étions-nous installés l'un en face de l'autre au creux des banquettes confortables du rapide Quimper-Le Mans que Morel, délaissant dans le bercement du train toute velléité de bavardage, s'était laissé aussitôt emporter par une vague irrésistible de somnolence extatique, dont il n'avait émergé à regret que deux heures plus tard, vers une heure du matin, lorsque quelques militaires de la Marine étaient montés à bord du train à Lorient et nous avaient salués fort élégamment, deux doigts gantés posés sur la visière de leur képi. J'avoue que ce long arrêt à Lorient avait quelque peu contrarié la tiède léthargie dans laquelle, moi-même, je me laissais glisser. Morel, lui semblait tout requinqué.

« Que diriez-vous d'un peu de lecture, Regnart ? m'avait-il proposé en s'affairant à ouvrir sa valisette de voyage. J'ai là un petit roman qui pourrait vous intéresser, je crois. Moi, je lis beaucoup dans les trains. Pas vous ?

– Oh ! avais-je répondu, non sans sourire, moi, dans les trains, j'ai tendance à m'assoupir. Pas vous ? Mais de quel livre voulez-vous me parler ?

– Eh bien... »

Morel s'était mis à fouiller dans la valisette, soliloquant d'une voix altérée par l'impatience, désespérément acharné à retrouver en ce fouillis le livre auquel, semblait-il, mon destin était noué. Extraordinaire Morel.

« Où donc l'ai-je fourré, ce bouquin ?... Publié en 24 chez Grasset à titre posthume. L'auteur est mort, déjà. Juste avant la publication. La fièvre typhoïde, je crois. Si jeune, mon Dieu, si jeune ! Vingt-trois ou vingt-quatre ans. Un immense talent. Immense. Coupé net. Radiguet, vous connaissez ? Cocteau a illustré l'édition originale de ce texte. C'était son ami, Cocteau... Un texte fort, superbement écrit, dérangeant... Un roman d'amour impossible. Non, un roman d'amour tout simplement... Oh non ! Pas si simple, finalement... »

Il avait levé les yeux vers moi comme pour s'assurer de l'intérêt que je portais à son discours. Puis il avait repris sa fouille.

« Tout en retenue... Mahaut d'Orgel, Radiguet en fait une femme mariée et très exposée, si vous voyez ce que je veux dire. Mais d'une retenue qui frise le sensuel, l'ambigu même. Ambiguë aussi, la relation

entre le comte d'Orgel et François de Séryeuse, l'improbable amoureux de Mahaut. Vous me donnerez votre avis là-dessus. Vous lirez aussi ce que Cocteau écrit dans la préface à propos de l'auteur du *Bal du Comte d'Orgel* – c'est le titre de ce livre. "*Le roman sans date d'un homme sans âge*", écrit-il. Ah ! Mais le voici. Prenez le donc... Prenez. Vous en aurez fait une première lecture quand nous arriverons à Paris-Montparnasse. C'est là qu'il vivait, Radiguet. Comme tant et tant. Aurons-nous le temps de vous faire bien percevoir ce qui se passe là-bas ? C'est bien court, trois jours. Nous irons manger à la Closerie des Lilas ou au Dôme dès ce soir. Le Dôme, sans doute. L'un des hauts lieux de l'École de Paris. On l'y rencontrait souvent avec son ami Cocteau il y a peu encore, le jeune Radiguet. Je possède d'ailleurs une photographie des deux. On les voit de face assis à une table en compagnie d'autres personnes que l'on aperçoit de dos. Le photographe n'était pas un professionnel ! Certes pas un Man Ray... On peut cependant s'imaginer qu'il y a là des gens de belle compagnie, Picasso ou Pascin, celui qu'on appelle "le prince de Montparnasse" ; des écrivains aussi, et pas des moindres. Hemingway est un familier du Dôme. Ah ! Mon cher Regnart, ce voyage n'est qu'un début. Un sésame... Mais prenez, prenez... »

Si j'avais pu deviner les bouleversements que ce petit livre allait provoquer dans l'ordonnancement si rassurant, si anesthésiant de ma vie ! Le bon visage de mon ami rayonnait du grand bonheur de ce qu'il m'offrait à partager. Je voulais lui prouver mon intérêt et ma gratitude en feuilletant l'ouvrage avec hâte, quand une phrase me sauta au visage. Page 185, presque à la fin du roman. « *Ce qui est trop simple à dire, on n'arrive pas à l'énoncer clairement.* » Mahaut d'Orgel, que Morel venait d'évoquer, disait cette phrase, et j'en étais troublé. M'était revenue à l'esprit la triste soirée à Concarneau où Marie, apprenant mon imminent départ pour Paris, n'avait pu que pleurer, à défaut de trouver les mots justes, disait-elle, pour exprimer le sentiment si simple qui habitait son cœur, le sentiment d'abandon.

« Morel..., avais-je bredouillé, j'aimerais vous dire... »

Morel s'était rendormi, les mains lovées à l'intérieur de la valisette posée sur ses genoux, le visage affaissé sur un double repli de chair. Un long voyage pour bavarder, disait-il...

Le train file ; file le temps ...

Le train roule vite, trop vite pour que je puisse reconnaître le nom des localités qui se recroquevillent derrière les barrières baissées. La vitre est un tableau changeant où rien ne s'attarde. L'océan se laisse deviner au loin, parfois. Quand le train fait halte, le dormeur change

de position sans se réveiller. D'autres voyageurs entrent ou sortent dans des froissements de papier, des chuintements de tissus. Morel murmure dans son sommeil. Nous restons seuls dans le compartiment. Je ne dors pas. Je me sens vaguement indiscret à le contempler sans vergogne. Pas coupable, non. Juste un peu voyeur, comme les peintres le sont de la vie ou des gens. J'ai discrètement sorti mon carnet de dessin de la poche de mon veston. Morel s'offusquerait-il, s'il se réveillait à cet instant précis où mon crayon se saisit de ces expressions étonnantes qui exposent au regard un visage livré au sommeil ? Dans le léger déhanchement du train, ma main perd parfois le contrôle du crayon. L'esquisse devient alors caricature, silhouette grotesque que je ne corrige pas. Le dessin révèle les attitudes les plus spontanées, les plus cocasses de cet invraisemblable dormeur. Le visage de Morel est à lui seul la scène unique d'un fabuleux spectacle de mimiques, accompagnées de stridulations furtives, d'éruclations, de paroles décousues qui s'effilochent entre les lames des dents. Nous ferons bientôt une très longue halte à Nantes. Ce sera, m'avait dit mon ami avant de s'immerger dans le sommeil, l'occasion de descendre du train pour s'offrir un petit-déjeuner digne de ce nom au buffet de la gare.

Je pense à Marie...

Je revois le petit visage chiffonné de Marie sur le quai de la gare. Son visage des jours maigres. Marie, ma chère petite Marie, je pense à toi qui ne pouvais énoncer clairement ce que tu ressentais simplement. Je repense au souper d'hier soir, ce mémorable souper.

DU KOUIGN AMANN AU DESSERT

C'EST MARIE QUI AVAIT ANNOUNCÉ ELLE-MÊME, au dessert, que j'envisageais de quitter Concarneau un peu avant la fin des vacances. Tante Florence avait aussitôt levé les yeux par-dessus ses lunettes.

« Tu vas déjà repartir ? Tu es donc si pressé de rentrer ! Tu repartiras en train, alors, Victor. Marie pourrait t'accompagner... Ça te ferait une compagnie pour un si long voyage. »

Marie avait fusillé sa mère des yeux. La réaction, cependant, ne pouvait venir que de moi. Elle le savait, ma femme. Je n'avais donc pas d'autre choix que de m'expliquer. Mon départ anticipé chagrinait la mère de Marie. Je ne décelais pas de suspicion dans ses propos, mais on attendait de moi une explication plausible. Et cela m'était parfaitement déplaisant.

« Les longs voyages en train, Tante, avais-je dit d'une voix que je voulais la plus neutre possible, sont des moments bénéfiques de réflexion en dehors du contexte habituel. » J'avais choisi de ne pas jeter de l'huile sur le feu en évitant d'évoquer le contexte « familial ». Quant à l'accompagnement, avais-je précisé, je ne voyagerais pas seul, de toute façon. Le peintre Morel m'accompagnerait. Nous avions décidé de partir à la fin de la semaine, ce qui nous laissait trois jours entiers pour régler les modalités du voyage et profiter encore des générosités de l'été breton.

« C'est quand même dommage ! avait soupiré Tante Florence, avant d'ajouter une vacherie qui avait fait littéralement bondir Marie, au grand étonnement de tous : J'espère que ce n'est pas ta mère qui pleurniche après toi...

– Mais enfin, maman ! »

Marie avait tapé vivement du poing sur la table, ce qui avait fait sursauter sur son assiette en faïence l'imprononçable *kouign amann* qui trônait au milieu de la table et provoqué le rire aigret de la petite Andréa qui suivait la scène avec la plus grande incrédulité.

« Arrête donc avec tes insinuations ! avait-elle poursuivi, les joues en feu. C'est désagréable à la fin. Pour qui prends-tu Victor ? Eh bien oui, il part à Paris quelques jours. Il a des choses à faire là-bas. À

quarante ans, il me semble qu'on a droit de décider pour soi-même ce qui est bien ou pas sans demander à sa maman.

– Holà, Marie !... »

Oncle Alexis avait levé une main apaisante.

« Maman n'a certainement pas voulu te froisser, Victor. Mais Paris, en plein été!... Quand les Parisiens sont ici, en Bretagne. Suffit d'écouter l'accent des gens aux terrasses des cafés.

– Ce ne sont pas ces Parisiens-là qui m'intéressent, mon oncle, avais-je répondu le plus calmement possible. Ce sont justement ceux qui restent quand les bourgeois quittent les grands boulevards à bord de leur automobile toute neuve pour venir parader sur les plages et dans les coins à la mode où il faut être et être vu pour en parler ensuite pendant le reste de l'année. »

Alexis m'avait regardé d'un air dubitatif.

« Mais qu'est-ce qui te fait donc courir à Paris, mon cher garçon ? Qu'est-ce que tu veux y trouver que tu ne trouves pas ailleurs ? Ici, par exemple ?

– Mon oncle, Paris est la ville la plus lumineuse, la plus bruyante, la plus improbable qui soit en ce moment. Ce que je veux y trouver ? Comment vous dire ça ? »

Je m'étais levé, en proie à la plus vive agitation. Je marchais de long en large entre la table et le buffet, les mains agitées de tremblements nerveux. La tension dans ma voix rendait mon souffle court. Je me souviens avoir dit des choses rapides. Comme pressé de l'intérieur par ces raisons qui semblaient avoir toujours été là. J'ai dû dire que je voulais voir, sans doute. Oui, voir autre chose. Autrement. Respirer l'air des quartiers qui ne sortent pas de terre comme chez nous. Voir de mes yeux ce qui retient les artistes qui vivent là, à Montparnasse. Ce qui les inspire. Côtayer les peintres, ceux dont j'écris les noms en lettres majuscules. Les peintres qui voient l'envers d'un monde qui me reste fermé. Qui explorent des chemins où jamais je n'oserais m'aventurer. J'ai dû dire tout ça...

« Victor, calme-toi ; viens t'asseoir, avait murmuré Marie en berçant Andréa entre ses bras. Viens, Victor. Ne parle pas si fort. Viens... »

J'étais revenu m'asseoir. Je lui faisais face, ainsi qu'à Tante Florence, qui gardait les yeux baissés sur un ouvrage au crochet auquel elle ne travaillait pas. Elle se tenait un peu voûtée, comme en l'attente de quelque chose, un trait du ciel qui bousculerait le ciel de nuit au-dessus de notre maison. Et soudain, je m'étais vraiment mis à parler. La parole venait, déliée comme le fil de laine d'une pelote. Je parlais sans hésitation, sans chercher les mots ou les idées. Je m'écoutais parler. J'entendais ma voix avec un saisissement semblable à celui d'un muet à qui la parole a été subitement donnée – ou rendue. J'étais assis à la table commune, calme, inspiré. Je parlais de Morel,

de ce qu'il m'avait dit pendant nos longues promenades. De Montparnasse... Un monde parallèle, selon lui. Une sorte d'enclave où le temps tourne autrement. Il me rappelait comment Montmartre drainait les artistes avant la guerre, à la *Belle Époque*. La *Belle Époque*, c'était celle de mes études à l'Académie de Bruxelles !... On parlait beaucoup entre nous de ce qui se passait là-bas, à Paris. Beaucoup de nos professeurs nous engageaient à aller y jeter un coup d'œil. Certains s'y sont perdus. D'autres en sont revenus. Quelques-uns sont restés. Leurs noms surgissent parfois dans *Le Crapouillot* ou quelque autre revue à l'occasion d'une expo, d'un événement mondain. Parfois je me dis...

« Moi aussi, j'aurais pu... Paris a toujours attiré les artistes. Ils se cherchent. Ils se connaissent. Ils vivent entre eux comme dans des ruches. Morel m'a parlé d'une communauté d'artistes à Montparnasse. La Ruche, c'est ainsi qu'on l'appelle. Le nom est bien choisi, je trouve. Il y règne un esprit libertaire et créatif. La Ruche...

– Libertaire, mon garçon, avait murmuré mon beau-père, je trouve cela bien dangereux.

– Peut-être, mon Oncle, avais-je répondu. Mais tout ce qui est dangereux est fascinant, n'est-ce pas ?

– Mais toi, mon garçon, qu'est-ce que tu vas faire là-dedans ? Tu n'es déjà plus si jeune. Et puis...

– Vous voulez me dire : est-ce que c'est bien ma place, à moi, petit peintre de petits lieux ? Petit graveur de l'humble réalité de son village ? Mais, mon Oncle, est-ce que c'est prétendre à trop que vouloir être de ceux qui ramassent un peu de ce qui retombe, un peu de cette folie-là, avant de rentrer chez moi ? De vouloir côtoyer le neuf, l'extravagance, le bizarre... Éprouver... Eh bien oui, je le reconnais, j'ai envie de me laisser déboussoler. Bousculer. Renverser par ce que je n'imagine pas. De me laisser dérouter, agresser par tout ce qui me sautera au visage. Je veux me battre contre moi-même. Contre la certitude, la confortable conviction de pratiquer un art techniquement irréprochable. Je veux confronter mes préjugés, mes obsessions avec l'audace et la provocation des courants d'avant-garde. Me battre contre mes réactions de fuite. Ou de repli. Fuite et repli, c'est pareil... Me débattre... »

C'est ce mot-là, ce verbe-là, *me débattre*, qui avait mis fin à cette logorrhée. Je réalisais que ma voix était restée étrangement calme. Presque inaudible. N'avais-je parlé que pour moi-même, comme je le fais si souvent en crayonnant une attitude ? Je le suppose, car tandis que je parlais, ma main droite ébauchait machinalement sur le dos d'une enveloppe abandonnée sur la table, l'étude de ma main gauche dont les doigts repliés faisaient penser à un crabe immobile sur l'égal du poissonnier.

« Victor ? »

Alexis avait posé sa main sur mon bras.

« Victor... »

Le silence dans la pièce se fissurait lentement. Les petits bruits de la vie suintaient par les lézardes. Déjà je percevais le souffle régulier de la petite Andréa endormie dans les bras de Marie. Le couteau de Tante Florence découpait les parts de gâteau avec d'heureux crissements sur la faïence de l'assiette. Oncle Alexis crachotait son tabac en fumant sa pipe. Je cherchais la mienne du regard...

« Je vous écoute, mon oncle. »

Il s'était mis à me parler de ma peinture. Il disait qu'elle était de notre monde. Ce monde-là d'où j'étais. « Ce monde-là, tu le rends meilleur par ton art, disait-il. Plus beau. Plus... » Il cherchait le bon mot, comme Mahaut d'Orgel. « Tu le mets dans la lumière. Tout à coup, parce que tu le peins comme tu le sens, il devient magnifique. Qui a jamais peint nos pauvres courettes avec autant de beauté ? De bonté... »

Il demandait de l'excuser. Parler de ces choses-là n'était pas si évident. Mais lui, assurait-il avec chaleur, il comprenait bien ce que je disais, comme tous ici, autour de la table. Il posait un regard paternel sur les deux femmes qui nous faisaient face. « Mais, avait-il ajouté, toi, tu es Regnart. Le peintre Regnart. Il ne faut pas oublier tout ce qui est dans ce nom-là. Tu as raison, évidemment. Tu dis que tu veux te battre, te débattre. Oui, c'est justifié. C'est trop facile de ne jamais aller se frotter aux autres. Et maintenant... »

Il avait montré le gâteau en attente au milieu de la table :

« On se le mange quand, ce *kou*... Ce *kwing*... ? »

– *Kouign amann*, papa, avait soupiré Marie. Tu devrais le savoir depuis le temps qu'on vient ici et qu'on le mange ! »

Nous avions encore longtemps parlé, jusqu'à tard dans la nuit exceptionnellement chaude. Andréa balbutiait dans son sommeil, rêves d'enfant que Marie caressait sur son front moite d'une main apaisante. Je savais à quoi elle pensait, ma femme. Alexis aussi, sans doute, qui avait alors évoqué avec humour son unique voyage en train à Paris lors de l'Exposition Universelle de 1900.

« Je crois que je suis resté bouche ouverte pendant toute cette journée. Ce que je voyais était tellement impressionnant que les mots s'accumulaient dans ma bouche sans pouvoir sortir tous à la fois. Tu vois, Victor, c'est un peu ce qui risque de t'arriver. »

– Pourquoi n'es-tu jamais retourné à Paris, papa ? avait demandé Marie à voix basse de crainte d'éveiller Andréa.

– La vie... La guerre... Tout a changé après la guerre. Ou c'est la guerre qui a tout changé. Qu'est-ce que j'irais encore y faire à Paris, moi ?

– Tout a changé partout, mon oncle, dans tous les domaines, avais-je répondu. C'est le seul côté positif de la guerre. On recommence à vivre, mais autrement. On reconstruit autrement. On découvre, on ose... Oui, tout change. Nous aussi.

– Pas partout, Victor, avait-il dit d'une voix un peu fatiguée. Il est des lieux où rien ne change, où le temps se calcifie. C'est aussi ça que tu peins. »

Il nous avait alors souhaité une bonne nuit et il était monté se coucher, aussitôt suivi par sa femme qui portait l'enfant endormie. Nous étions restés longtemps, Marie et moi, assis l'un contre l'autre sans parler. Elle avait souri quand j'avais plongé mon doigt dans la crème fouettée pour tracer sur la nappe en toile cirée le profil de son beau visage.

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CAFÉ

« QUE DISIONS-NOUS ? Vous rêviez, mon cher Regnart ! Ah ! le train est bien commode pour toutes ces choses que la vie nous permet de faire si rarement. Lire, rêver... Bavarder à l'aise... Savez-vous où nous sommes ?

– Nous approchons de Nantes, je pense.

– Quelle heure est-il ?

– Qu'importe, Morel... L'heure n'a pas de repère dans la nuit du chemin de fer. À Nantes, l'arrêt est long. Près d'une heure trente, je crois.

– Quelle bonne nouvelle ! Le *Grand Buffet* de la gare est une merveille. Nous y prendrons un petit-déjeuner digne de ce nom. Que disions-nous ?

– Nous parlions du Comte d'Orgel.

– Ce soir, mon cher, nous irons l'attendre au Dôme. Son fantôme dandy n'y manque aucune soirée, à ce qu'on dit. Nous y croiserons peut-être la muse des peintres de Montparnasse, Kiki, une beauté brune au regard de braise. Le grand photographe Man Ray est son amant attitré. Mais ce n'est pas ça qui l'embarrasse. Elle vous trouvera peut-être à son goût avec vos façons un peu... D'ailleurs, elle n'est pas non plus de Paris.

– Ne vous gênez donc pas, Morel. Dites carrément que j'ai des façons provinciales. C'est le juste mot. Mais vous savez, on est tous le provincial de quelqu'un, non ? Quant à une muse, j'en ai une déjà.

– Me ferez-vous le plaisir de me montrer les portraits de Marie ?

– Je vous invite à venir les voir chez nous, Morel. Parole d'homme à moitié endormi. Mais, cher ami, savez-vous ce qui me tire en cet instant précis ?

– Je n'oserais...

– Une irrésistible envie de café. De bon café, bien chaud, bien fort. Du café à réveiller un mort, comme on le fait chez nous. »

TÉMOIGNAGE DU MARCHAND DE JOUETS DE LA GARE MONTPARNASSE

L NE RESSEMBLAIT EN RIEN aux gens qui passent chaque jour par ici, devant mon échoppe, sans même jeter un coup d'œil à l'étalage. Oui, il était différent.

Je ne pourrais vraiment dire en quoi il était différent, mais c'est lui que j'avais remarqué dans la cohue des voyageurs qui remontaient du quai de Bretagne. On le dit ainsi : le quai de Bretagne ; ou aussi : le quai des Bretons. Quand vous franchissez le portail d'entrée de la gare Montparnasse, ce sont les grandes voies vers l'ouest qui s'ouvrent devant vous. La Bretagne...

C'était un jour de grande affluence, ce jour-là. Je me souviens encore de l'impression formidable que j'avais ressentie à être frôlé par ces foules en mouvement. Il faut dire... Les foules me font peur, Madame. Le comptoir m'en protège. Mais je me souviens de l'apparition soudaine d'un sourire sur ce visage hâlé aux joues rebondies. Le visage d'un homme heureux...

Vous dites que le bonheur est contagieux ? Puissiez-vous avoir raison ! Effectivement, je crois avoir ressenti quelque chose qui ressemblait à de la sympathie pour cet homme qui avançait vers mon échoppe de jouets. Il était seul. Mais dans la cohue des arrivées, il était bien difficile d'aller au-delà de ce qu'on suppose.

Ah ! si vous aviez connu cette époque, Madame. Vous évoquez les fameuses années folles... « Folles » est un terme bien choisi pour cette époque-là. La gare Montparnasse était un de ces lieux à mi-chemin entre la terre ferme et les rêves marins ou les visions célestes. Prendre le train n'était pas la seule raison d'y venir. Vous auriez peut-être dansé, vous aussi, sur la piste du Grand Café de la gare, l'un des bistrotts les plus cotés de Paris dans un décor de théâtre. Un petit orchestre y jouait les nouvelles musiques qui secouent les danseurs de façon si... désordonnée. Le

charleston, Madame, ou la musique nègre. Il faut avoir de la santé pour s'y risquer, sans souffler ni donner l'impression de balancer son poids d'une jambe sur l'autre.

Imagineriez-vous encore cela à votre époque ? Danser en attendant le train ?

Je disais donc que je l'avais regardé s'avancer vers ma boutique. Il était vêtu comme... Oui, c'est bien cela ; comme un homme venu de sa province. Ça se voyait au premier regard, cette sobriété du costume sombre ; et ce chapeau noir qui faisait se retourner les panamas de paille claire des Parisiens de l'été. Mais il y avait ce sourire sur son visage, un sourire qui répondait au mien. Comme ça, spontanément. Tout de suite, je l'avais ressenti comme un homme bon. Un homme de bonté, si vous voulez.

Il ne semblait pas pressé. Il détaillait chaque jouet avec un plaisir ravi. Ce n'est pas exagéré de dire qu'il avait l'air émerveillé, comme un enfant devant les cadeaux sous l'arbre de Noël. Oui, il se peut que j'exagère. Mais à peine, croyez-moi. À peine... C'étaient les petits animaux mécaniques qu'il regardait avec attention ; la souris, surtout, que je laissais trotter en temps en temps sur le comptoir. Les automates aussi. N'est-ce pas étrangement fascinant, un automate ?

Qu'allait-il choisir ? Au bout d'un moment, je lui avais demandé :

« Parlez-vous le français ? »

– Oui , avait-il aussitôt répondu, ravi qu'on lui adresse la parole. Mais je suis belge » avait-il ajouté.

Nous avons ri ensemble de cette précision inutile. Parler la même langue suffisait déjà bien.

Vous voulez savoir ce qu'il acheta, ce jour-là ? Oh ! Juste une petite figurine à remonter avec une clé. Un personnage plutôt équivoque, ni franchement masculin ni féminin qui avançait par saccades. Un petit monstre, dans le fond...

Était-ce pour lui-même ? avais-je voulu savoir. Il avait hoché la tête en souriant : non, c'était pour sa nièce Andréa. En fait, la nièce de sa femme. Et il avait ajouté, je ne sais pourquoi :

« Ma femme s'appelle Marie. »

C'est en déposant l'argent sur le comptoir qu'il avait remarqué mes esquisses. Il avait aussitôt demandé si je dessinais mes jouets. Si je les concevais moi-même. J'étais, vous vous en doutez, à la fois surpris par cette question et un peu gêné aussi. Je lui avais répondu que je dessinais beaucoup, effectivement. Depuis longtemps. Plus encore depuis que je tenais cette boutique dans les coulisses de la gare. Au regard étonné qu'il avait posé sur moi, j'avais compris que je lui devais une explication. Sans doute, ma demi-confiance m'y entraînait-elle tout naturellement. Mais je devinais que quelque chose nous était commun. Je lui avais alors confié que je m'ennuyais à mourir ici, derrière ce comptoir. Et que je dessinais pour tromper tout ce temps qui me pesait sur les épaules à regarder passer les

gens dans un sens et dans l'autre.

« Je vends peu, Monsieur. Rares sont les visiteurs de la gare qui s'arrêtent pour acheter chez moi un souvenir ou un jouet.

– Me feriez-vous le plaisir de me montrer vos esquisses ? »

Il avait pris le temps de parcourir mon carnet de dessin et mes feuillets épars avec tant d'intérêt que je m'interrogeais sur ses véritables intentions. Qui était cet homme ?

Soudain, il avait relevé la tête :

« Moi aussi, avait-il dit en sortant un petit carnet de la poche de sa veste, moi aussi, je fais de nombreux croquis à main levée. Voyez... Des esquisses de mains, ma propre main gauche, par exemple. Et ici... Des visages de voyageurs. Celui de mon compagnon de voyage pendant son sommeil... » Il avait ajouté, en souriant avec malice, que ce monsieur – un peintre, avait-il précisé – se remettait de leur long voyage depuis Concarneau devant un porto blanc au Grand Café. Ils s'étaient rencontrés là-bas, à Concarneau, où il passait quelques jours de vacances avec sa femme et la famille de celle-ci. Sa femme, m'avait-il confié, rentrerait un peu plus tard au pays avec ses parents et la petite Andréa.

Imagineriez-vous, Madame, comme ce qu'il me disait avec tant de simplicité me bouleversait ?

« Monsieur, avais-je répondu, la gorge serrée, est-ce le hasard qui a fait se croiser nos chemins ? Moi aussi, voyez-vous, je passe l'été à Concarneau. Le mois d'août, quand le trafic de la gare se relâche. Nous avons décidément pas mal de points en commun, vous et moi. Mais permettez que je me présente : Georges Méliès... Je suis enchanté de faire votre connaissance, Monsieur... ? »

Il avait eu un très court moment d'hésitation avant de me tendre la main.

« Victor Regnart. Artiste peintre. »

Je ne connaissais pas le peintre Regnart. Il ne reconnaissait pas le cinéaste Méliès. Peut-être n'allait-il pas au cinéma dans le village belge où il vivait ? Peut-être n'y avait-il pas de cinéma ? Ou peut-être n'avait-il tout simplement jamais entendu parler de moi ?

Ensuite ?

J'ai emballé le petit automate. Il a payé. Nous nous sommes serré la main à nouveau et je l'ai regardé s'éloigner dans le long couloir qui débouche dans le hall central où son ami l'attendait à une table du Grand Café.

Juste une rencontre, Madame.

Juste cela.

Mais cela, précisément.

Cela.

RENDEZ-VOUS AU *DÔME*, BOULEVARD MONTPARNASSE

EFFAÇONS LES REPÈRES TEMPORELS, les balises du possible et du probable ; arasons les rives qui canalisent les grand flux de la vie, oublions les dates gravées sur les pierres qui condamnent l'homme à sa durée certifiée conforme par les entreprises de la vie et de la mort. Revenons à l'essentiel de la présence ici même de l'auteur de cette histoire, précisément à cet endroit et à cette heure virtuellement convenus entre mon personnage et moi, cette raison ou déraison qui tient en ces trois mots : j'attends Victor.

Oui, j'attends Victor. Sa venue ne peut être qu'imminente. J'ai choisi le décor de notre improbable rencontre : la superbe terrasse couverte du *Dôme*, l'un des plus célèbres bistrots de la grande époque au coin du boulevard du Montparnasse et de la rue Delambre.

Peu de monde à l'intérieur à cette heure en friche entre le thé et le dîner. Le garçon stylé *black and white* distribue ses prévenances entre les tables solitaires où quelques vieilles dames aux cheveux blancs bleutés achèvent leur « chocolat maison » à petites gorgées gourmandes qui laissent augurer un pourboire à la mesure de leur délectation.

J'ai commandé un café « allongé » que l'on me sert sur un plateau argenté chargé de petites douceurs et du ticket de caisse discrètement retourné sur une soucoupe, argentée elle aussi. Tasse et sous-tasse sont en faïence blanche où s'inscrit, élégamment tracé en lettres dorées, le nom de l'établissement : *Le Dôme*. Je ne m'en défends pas : je ne suis pas insensible au surplus d'égards qui flattent l'ego. Lorsque je quitterai le *Dôme*, tout à l'heure, je détournerai lâchement les yeux de la mendicante en guenilles qui a élu domicile à même le trottoir, juste en face à la porte d'entrée ornementale du bistrot. Vers vingt heures,

on la priera – elle y gagnera quelques sous – d’aller s’installer un peu plus loin afin de ne pas entraver les allées et sorties des *Monsieurs-Madames* venus déguster un plateau de fruits de mer, spécialité de la Maison.

J’attends Victor...

J’ai déposé mon téléphone portable sur la table à côté du plateau pour le cas où... C’est idiot ! Victor ne pourrait en aucune façon imaginer qu’on puisse téléphoner à quelqu’un au moyen de ce qu’il prendrait peut-être pour une boîte à pilules ! Il est près de dix-sept heures trente. Les pointeuses du travail tarifié engrangent les heures prestées dans les bureaux, les ateliers, les administrations. Outrevitres, s’accomplit sans surprise la transhumance quotidienne des humains. Flux croisés de voitures. Cortège de poussettes chargées d’enfants endormis et des courses du soir. Parmi les visages anonymes, les graves, les las, les rieurs, il y a celui de l’homme que j’attends ; celui de Victor, mon intime inconnu...

Me reconnaîtra-t-il quand il franchira la double porte d’entrée encadrée de ses deux buis en pot ?

L’une des vieilles dames s’est levée de table en tirant sur la jupe de son impeccable deux-pièces. Une élégante petite dame, menue, jolie encore. Elle renoue avec grâce un souple carré de soie chamarrée autour de son cou et enfile ses gants. Se sait-elle observée ? Elle figole la scène de son départ, jette de petits regards furtifs autour d’elle, salue discrètement le monsieur de la table du fond près du grand ficus – quand donc oseront-ils pousser leurs tables l’une vers l’autre ? – puis s’éloigne sans hâte, tête haute, comme une reine-mère. Le garçon la précède jusqu’à la porte qu’il retient, largement ouverte devant elle, d’une ferme main gantée de blanc.

« À demain, chère Madame. »

J’aurais aimé lui dire que j’attends Victor, juste pour entendre le son de sa voix ; une voix discrètement bleutée comme le reflet dans ses cheveux. Elle aurait sans doute feint de le connaître. Il devait forcément exister un Victor dans le fichier touffu de ses connaissances mondaines. « Ah vraiment ! Victor... » J’aurais décelé une légère surprise dans l’expression de son visage, peut-être même de l’envie. Son regard pervenche se serait détourné vers la table du monsieur solitaire là-bas, sous le ficus, qui tournait sa cuiller dans sa tasse vide. Solitaire... Mais ce serait un autre scénario ; le début d’une autre histoire à écrire... Et le temps n’est pas venu d’y songer, car la porte s’ouvre à nouveau. Un peu du bruit de la rue pénètre dans la bulle de silence et se dissipe aussitôt. Un homme est entré, hésite, le chapeau à la main. Le garçon ne l’a pas remarqué. L’a-t-il vu, d’ailleurs ? Le voit-il, cet homme en costume démodé qui s’avance vers moi un peu gauchement, un peu...

C'est lui. C'est bien lui, Victor.

« Vous ai-je fait attendre ? » murmure-t-il en me saluant d'une discrète inclinaison du buste.

Il demande la permission de s'installer à ma table. Le décor lui plaît, dit-il. C'est ici qu'il est venu dîner hier soir avec Morel. Dans la grande salle, précise-t-il, juste là derrière. Il dit que c'était magnifique : l'ambiance, les huîtres, les lustres, le bar... Et tous ces gens qu'on n'imaginerait jamais rencontrer un jour ; des noms qui prennent soudain un visage... Morel riait, dit-il, de le voir pâlir d'émotion quand il avait reconnu le petit homme nerveux aux cheveux noirs qui était entré avec une jolie femme qu'il tenait par le coude...

Il se penche vers moi.

« Picasso !... Mais vous rendez-vous compte ? Picasso !... C'est à peine si j'osais respirer. On le hélait de partout. Pablo ! Pablo ! Allez viens, m'avait dit Morel, je vais te présenter ! C'était une blague, bien sûr, mais mon cœur s'était arrêté de battre quelques secondes. Ma vue s'était troublée, le décor se déstructurait, la jolie femme qui l'accompagnait se métamorphosait en volumes décalés, en aplats de couleurs crues. Cet adorable visage se dissolvait comme un masque de cire sous l'effet de la chaleur. Je la regardais s'avancer vers le bar, mais ce n'était pas elle qui marchait ; c'était l'une des demoiselles d'Avignon qui se serait échappée du tableau. J'entendais rire autour de moi. C'était violent. C'était provocant, indécent même. Il y avait tout ce monde autour d'eux, autour de lui, Picasso. Je me souviens avoir prié Morel de nous en aller. Ou de lui avoir dit que je partais parce que tout ce bruit me troublait les sens. Mais, en même temps, je restais assis là, au bar du *Dôme*, tétanisé. Picasso est passé à côté de nous sans nous voir. Nous étions transparents. C'est à cet instant, je crois, que j'ai dû dire à Morel – m'écoutait-il encore celui-là ? – que j'irais le lendemain au Louvre me rassurer chez Delacroix. Quelle drôle d'histoire me faites-vous vivre là !... »

– Une histoire qui pourrait être la vôtre, cher Victor. Qui l'est peut-être. Dites-moi ce que je peux vous offrir ? »

Le garçon s'envole avec sa commande dans une raide volte-face de tablier blanc. Et un café-crème pour Madame !

« Et donc ainsi, reprend-il avec ce bon sourire qu'il a sur toutes les photos que je possède de lui, vous m'attendiez ? »

– Comme la terre attend l'eau ; la toile, la couleur ; la feuille, l'encre ou le crayon... Oui, je vous attendais, mais sans attendre vraiment. Je vous ai convoqué, Victor. A-t-on jamais vu un personnage se dérober aux injonctions de son auteur ? Il arrive qu'il se fasse un peu désirer ; qu'il ne se laisse pas conduire aussi facilement que le voudrait l'auteur. Les personnages sont parfois rebelles, cher Victor. Ils

désobéissent. J'ai déjà connu ça dans de précédents romans. Mais vous n'êtes pas de ceux qui désobéissent, vous. D'ailleurs, n'êtes-vous pas là ? »

Il hoche la tête. Ce que je viens de dire le contrarie visiblement. Ai-je été bien inspirée de le faire venir ici, à Montparnasse ? Suis-je moi-même bien consciente de la réalité singulière, la réalité précaire qui nous détache du temps de nos vies sans en altérer le décor ? Ce qu'il éprouve, ce que je lui suggère d'éprouver, tout cela se passe dans l'illusion de l'écriture. Nous le savons, lui et moi. Je le provoque, je le bouscule. Nous jouons nos rôles respectifs. Il le faut. Il n'y a pas de roman qui ne soit fondé sur ce principe. Alors oui, il cherche ses mots, hésite... Nous nous connaissons, bien sûr, depuis le temps que je m'intéresse à lui. Il me dit qu'il ne m'imaginait pas comme ça. Comment alors ? Une Gertrude Stein du XXI^e siècle ? Il ne sait pas trop, à vrai dire. Comment comparer ? Il n'a jamais vu Gertrude Stein. Et il ne restera pas ici, à Paris, assez longtemps pour accompagner Morel samedi soir rue de Fleurus. C'est là qu'elle vit avec Alice, son amie, 27, rue de Fleurus, au fond de la cour. Morel connaît les usages de la maison. En tout cas, il le dit. Il en a beaucoup entendu parler aussi. Gertrude reçoit le samedi soir. C'est connu. Il y a toujours un monde fou chez elle, toujours quelqu'un qui en amène un autre, une autre. La seule condition pour passer le seuil est d'être passionné de peinture. Ou d'écrire ; surtout quand on est américain ou qu'on s'appelle Jean Cocteau. Morel dit que les murs de l'appartement de Gertrude Stein sont couverts de tableaux. Et tout au milieu, il y a le portrait que Picasso a fait d'elle dans les années 1906-1907. C'est une œuvre singulière, hybride, dit Morel. Le visage de cette femme, il l'a peint a posteriori. Un masque dur, inhabité ; androgyne, dit-il. Réaliste dessous, surréaliste dessus. Certains disent, d'après Morel, qu'elle finira par ressembler à son portrait, la Stein... Il n'a jamais rencontré Picasso rue de Fleurus, mais par contre, affirme Morel, il a plus d'une fois croisé Hemingway dans l'antichambre de son salon.

« Mais pourquoi rater une telle opportunité, mon cher Victor ? Allez-y, vous aussi... »

– Vous vous moquez ? Qu'est-ce qu'une Gertrude Stein aurait à faire de moi ? De mes courettes, de mes gravures à l'eau forte, de la misère de mon patelin ? De ces qualités de *bon peintre* qu'on me reconnaît, chez moi et dont on se moquerait ici, dans les excès du modernisme ? Et puis, il y a tant de peintres ici. Il en sort de partout !

– Victor, avez-vous visité les ateliers de Montparnasse ? Avez-vous rencontré les peintres qui affluent ici, ces affamés qui grelottent l'hiver dans leur piaule misérable et qui étouffent l'été sans eau courante pour s'y laver les mains ? Que peignent-ils, ces forçats de l'art qui vendent leurs toiles dans les cafés pour se payer le pain, l'alcool, les

couleurs et la toile ? Pour pouvoir peindre, tout simplement. Peindre ou manger : ils en sont tous là, ou presque. Savez-vous que Modigliani payait son ardoise chez la *Mère Rosalie* avec des dessins composés à la va-vite et qu'elle s'en servait pour rallumer son feu sous la soupe ? Croyez-moi, Victor, la misère a le même goût partout, mais ici, elle se double d'une promiscuité rendue plus perverse par la rivalité entre les peintres à quatre sous. Certains s'en tireront, se hisseront peut-être jusqu'aux cimaises des galeries d'art, même sans Gertrude Stein. Il suffit parfois d'un amateur éclairé. Vous savez ça mieux que quiconque, Victor. Mais elle a de l'influence, cette dame-là. Demandez à Morel de vous accompagner...

– Je ne sais pas... Je pourrais visiter les marchands de tableaux, ça ne manque pas ici. Laisser ma carte. Jouer l'exotisme ! Mais sans être introduit... »

Je l'aime, en ce moment, mon Victor. J'aime la brume qui descend en ses yeux. Lui avouerais-je que je n'ai jamais aimé que des hommes aux yeux bleus ?

« Écoutez... Les Stein, ils ont le flair et l'argent. S'ils misent, c'est sur ce qu'une œuvre vaudra dans dix ou vingt ans. Ils misent sur l'audace, le geste qui détrousse les attendus de l'académisme. Et aussi sur le temps qui s'ouvre devant un jeune peintre, pas le temps qu'il a déjà consommé. Le temps qui fait monter les cotes. Et puis... Pardonnez-moi, Victor, mais regardez-vous... Je veux dire, mettez-vous face à votre miroir. Habillez-vous autrement, nom d'un chien ! Prenez un air... abstrait. Oui, abstrait ! Laissez-vous surprendre par la folie de l'époque, Victor. Oui, c'est ça qui vous manque le plus : un peu de folie, de l'audace...

– Mais à qui vous adressez-vous, Madame ?

– Au personnage que j'ébauche trait à trait comme le faisait le peintre Regnart dans ses innombrables carnets d'esquisses. Oui, je m'adresse à vous, Victor Regnart, et je vous somme de juger de la liberté que je prends de vous pousser dans les inattendus de votre propre vie. »

Il lève lentement les yeux vers moi, une lame de fond bleu pervenche. Reflux d'une marée de reproches. Il ne demandait rien, insiste-t-il. Il n'a jamais rien demandé ; jamais couru derrière les honneurs ni intrigué pour forcer les portes fermées...

« On m'a laissé derrière la mienne, dit-il. J'ai été, je suis un homme qui peint ; un peintre sincère et intègre, je crois. Un homme heureux, n'en doutez pas. Puis vous êtes venue. Vous êtes entrée sans frapper dans mon atelier. Même Marie n'a pu vous barrer la route, ma jalouse Marie. Vous m'avez investi. Vous avez choisi de faire de moi le

personnage de votre livre...

– Est-ce un reproche, Monsieur ?

– C'est évidemment flatteur. Mais où m'emmenez-vous ? Et que me faites-vous faire ? Vous me conseillez de m'habiller autrement ! N'est-ce pas un peu offensant pour moi ? Je ne suis plus un gamin ! À cause de vous, j'ai quitté Marie à Concarneau pour suivre un homme que je connaissais à peine. Et je vous laisse fouiller dans les replis des draps, dans les fonds de tiroirs, les albums de photos, les vases des mémoires... Mes petites-nièces sont ravies de votre indiscretion ! Tout ce tintouin autour d'un artiste oublié en ses propres murs, par les gens mêmes qu'il a dessinés, peints, gravés... Même Andréa qui glisse doucement vers le terme de sa vie, même ma vieille petite Andréa n'échappe pas à votre curiosité. Les toiles ne suffisent-elles pas ? »

Holà ! Il est temps que je reprenne la barre. A-t-on jamais vu un personnage faire la morale à son auteur ?

« Hé ! Attendez... Vous n'êtes pas ici sans raison, Maître Regnart. Peut-être même que le Victor de la réalité jouait un double jeu à force de peindre sur l'envers de ses toiles. Mais vos cartons à dessins n'ont pas livré tous leurs secrets. Votre simplicité, cher Victor, n'est peut-être qu'un leurre. Les artistes sont des êtres troubles, à défaut d'être doubles...

– Et un café-crème ! »

Le plateau argenté. Les biscuits. Le ticket sur sa sou - coupe. Victor se détend. La longue promenade qu'il a faite en compagnie de son ami Morel dans le cimetière de Montparnasse tout proche l'avait quand même un peu fatigué. Il me dit qu'il n'a jamais vu de cimetière comme celui-là. Une ville muette traversée de larges avenues. Une cité du silence hérissée d'édifices qui élèvent au ciel les vaines plaintes des gisants. Le pathétique atteint ici, dit-il, la démesure des chagrins d'opéra. Lui, il prendra la place qui lui est réservée dans le grand caveau familial où reposent déjà quelques-uns de leurs parents communs, à Marie et à lui. Il me rappelle qu'ils sont cousins germains et que leurs noces de mort leur causeront sans doute moins de tracasseries que leurs noces de chair. Une concession à perpétuité, précise-t-il devant ma mine étonnée.

« Vous voyez, ce sera un ultime regroupement familial ; et pour l'éternité cette fois. Dans le fond, ajoute-t-il avec un demi-sourire, je n'aurai jamais vraiment quitté le giron familial. Ma mère habite avec nous depuis la mort de mon père. Et même là-bas, en Bretagne, on y vit en famille. Famille ou belle-famille, pour Marie et moi, c'est forcément la même chose...

– Comment s'est passée votre première soirée ici ? »

Il reprend une gorgée de café. Un peu de mousse de lait s'est collée à sa moustache grisonnante déjà. Il dit en s'essuyant les lèvres à un

mouchoir immaculé soigneusement plié en carré :
« J'ai peu dormi... »

TÉMOIGNAGE DE MOREL

LA PLACE DE RENNES FOURMILLAIT de voitures automobiles et de tramways

à cette heure de grande affluence. Il était dix-neuf heures environ lorsque Victor et moi avons quitté la gare. Nous n'étions que légèrement chargés l'un et l'autre, chacun portant une petite valise avec juste ce qu'il convenait d'avoir sous la main pour un séjour qui n'excéderait pas deux ou trois jours de plein été.

Victor m'avait montré le petit automate qu'il avait acheté à la boutique du marchand de jouets de la gare, un certain Méliès, avait-il précisé. Ce jouet était destiné à la fillette que j'avais entrevue là-bas, à Concarneau, la nièce de Marie. L'attachement que cette petite leur manifeste m'avait porté à croire qu'elle était leur enfant.

Évidemment, vous le saviez.

Mais nous évoquions notre voyage retour vers Paris... Oui, vous l'avez deviné, chère Madame, un tel voyage à cette époque-là prenait beaucoup de temps. Il n'y avait pas que la distance à franchir, l'espace géographique qui allait de l'océan à Paris. Il y avait la nuit... Une courte nuit d'été, par bonheur, que le train bousculait et qui lui maculait les vitres de postillons d'étoiles.

Que les cieux des nuits d'été sont donc beaux, Madame !... Prenez-vous parfois le temps de lever la tête avant d'aller dormir ? Vous attardez-vous parfois à contempler la profonde beauté des espaces, cette lumineuse révélation de la beauté qui se laisse approcher sans jamais se livrer ? Vous me trouvez d'un romantisme délicieusement désuet, n'est-ce pas ? Mais peindre le ciel nocturne ; peindre un ciel étoilé, Madame, y avez-vous songé, vous qui errez dans les profonds chemins de l'âme du peintre Regnard ?

C'est de tout cela que nous parlions dans le train, cette nuit-là. De la représentation du réel, de ce que nos sens, notre intelligence perçoivent de la beauté. De l'harmonie universelle dont l'art est et doit être garant. Et aussi de la lumière en laquelle les couleurs se distinguent, la lumière qui fait surgir la forme de l'informe... Là était la maîtrise du peintre, me disait-

il. Le mystère infiniment répété de la Genèse. Prenez donc le temps de vous arrêter au seuil d'une courette peinte par Regnart. Il en existe des dizaines, peut-être même des centaines. En chacune d'elles, vous ne verrez peut-être que la pauvreté. Regnart, cependant, n'était point maniaque ni obsédé et moins encore borné. Ce n'est pas la pauvreté des courettes boraines des années charbonneuses qu'il a peinte, comme s'il voulait la figer à jamais, lui coller une image indélébile sur le front pour les générations à venir, pour qu'elles n'oublient jamais... Non, Madame, Regnart en a peint la « beauté pauvre » dans une lumière transparente qui en est l'universel décor. Il en a peint la beauté.

Mais revenons à ce long voyage, si vous le voulez-bien...

Nous dormions par saccades, entre les haltes bruyantes aux gares intermédiaires, chacun à des moments différents. Dix-neuf heures de voyage ! Pouvez-vous imaginer cela, vous qui traversez l'Europe d'une traite, en deux heures, entre le petit-déjeuner et le déjeuner de midi ?

Oui, je vous l'assure : plus de dix-neuf heures à partir de Rosporden. Mais le croiriez-vous si je vous disais que le temps ne nous a pas vraiment paru long à passer ? D'ailleurs, le temps, on ne le passe pas. On est dedans, emporté comme pierres dans le puissant courant d'un torrent. Le train est un lieu de vie fabuleux. Économe aussi. On n'y fait que ce qui épargne au corps et à l'esprit de disperser en vain leur précieuse énergie : lire... parler... dormir... manger... griffonner, dessiner... S'ennuyer un peu aussi. Quand l'aube repousse la nuit, on suit du doigt la silhouette furtive d'un village au loin avec son clocher planté comme un berger au milieu du troupeau engourdi. Mais rien ne s'efface plus vite qu'une esquisse tracée à la hâte sur la vitre embuée d'un train. Le temps stagne parfois aux longues haltes des gares intermédiaires, aux buffets de gare. Ce sont des ports sans attache. On s'y assied en consultant sa montre. On en repart en la rangeant dans son gousset.

Oui, Victor était fatigué. Je vous le disais, nous avons quitté la gare Montparnasse vers vingt heures environ. Il faisait chaud encore. Et clair. Les journées de juillet semblent ne jamais devoir se terminer.

J'aime l'été. Et vous ?

Victor voulait marcher un peu, se dérouiller les jambes. Nous nous sommes rendus à pied directement à l'hôtel où j'avais retenu deux chambres, l' Hôtel Istria, rue Campagne Première, à deux pas du Jardin du Luxembourg. Imaginez que c'était encore un endroit champêtre il n'y a pas si longtemps. Rue Campagne Première, rue de la Grande Chaumière... Il y avait des fermes, des guinguettes, des vergers... On venait y passer des dimanches comme celui que Seurat a peint à la Grande Jatte ; et on venait y boire et danser pour quelques sous dans les auberges. C'était tout un petit monde qui vivait aux barrières... Mais tout cela a changé avec les grands boulevards tracés à travers les quartiers. La campagne a reculé. Les petites maisons ont gagné des étages... On a construit des hôtels et des demeures à

façades festonnées avec des coupoles et des portes cochères. Notre hôtel, était assez sobre. Nos chambres, au troisième étage, prenaient vue sur une cour enclavée où l'on avait construit quelques ateliers loués à des artistes, un repaire de chats et de peintres aussi affamés et dépenaillés les uns que les autres. Un bon petit hôtel, finalement, avec d'appréciables commodités.

Lesquelles ? Mais l'eau dans les chambres, Madame ; et l'électricité... Une salle de bains sur le palier avec des toilettes propres. C'est Arsène Detry qui me l'avait recommandé lui-même lors d'un précédent petit séjour que j'avais fait à Montparnasse. Il connaît bien le quartier, Detry. Il y a ses habitudes. J'aurais espéré que nous le rencontrions au lendemain de notre arrivée. Il nous aurait ouvert les portes de certains ateliers où l'on n'entre qu'accompagné. Mais revenons à l'Hôtel Istria.

À peine avions-nous franchi le seuil de la réception qu'une fille brune était littéralement tombée d'on ne sait où dans les bras de Victor. Une cascade de fraîcheur, de parfum, de cheveux... Elle s'était aussitôt brutalement dégagee, littéralement arrachée de ces bras qui – je peux vous l'assurer – n'avaient esquissé aucune tentative pour la retenir. Vous connaissez Victor... La brave dame au comptoir de la réception avait haussé les épaules : « Ne faites donc pas attention, mon bon Monsieur. C'est Kiki. À cette heure-là, elle commence à confondre le clair et le sombre... »

Kiki, chère Madame, Alice Prin dans sa vie d'avant Montparnasse. On a beaucoup écrit sur ce personnage depuis... La muse des muses des plus grands peintres : Modigliani, Soutine, Fujita, Picasso... Oui, Picasso... Une fille rieuse, bien dans sa chair et sa beauté. À l'époque de notre séjour à l'Istria, elle vivait avec Man Ray, un photographe de génie, des amours bruyantes et volcaniques. Il paraît que ce n'est pas de la légende, vous savez. C'était une fille qui avait du tempérament. Une Bourguignonne comme Colette, mais élevée toute jeune sur le pavé de Paris. Non, ce n'était pas une fille de joie, Kiki de Montparnasse, même si la joie était dans sa nature. En tout cas pas dans le sens où vous l'imaginerez. Elle avait de la santé, certes ; mais aussi la morale de cette santé. Oui, c'est ça qui lui est tombé dessus, Victor. Vous imaginez !... Mais ce n'est pas tout. Le soir, au Dôme...

Mais n'êtes-vous pas allée au Dôme cet après-midi ? N'y avez-vous pas rencontré Victor ? Ne vous étonnez pas. Tout se sait, Madame, les rumeurs sont choses intangibles ; elles traversent sans entrave les couches du temps. De vous à moi, vous l'avez quand même un peu vexé en critiquant sa tenue vestimentaire. Dire à un homme si peu futile qu'il devrait prendre un air abstrait ! Je crois que vous y êtes allée un peu fort...

Mais laissez-moi vous parler de ce qui s'est passé au Dôme, cette nuit-là ; la nuit de notre arrivée à Montparnasse durant laquelle, effectivement, nous avons peu dormi...

LES ANNÉES FOLLES

VINGT-DEUX HEURES. Sans doute plus.

Il fait chaud dans la salle. Le brouhaha colle à la peau, aux tables, aux verres sur les tables, aux miroirs accrochés sur les murs ; partout où il se pose, se dépose, retombe en éclats de rire et de voix. On fume beaucoup. Les femmes aussi. Les femmes fument et boivent beaucoup, et se trémoussent. Leurs longs colliers serpentent entre leurs seins, que le fin tissu de leur robe galbe impudiquement et offre aux mains qui s'égarent. Il a beau s'y forcer, Victor, il ne peut se résoudre en son âme – d'ailleurs, en a-t-il une encore en ces lieux de toutes les tentations ? – et en son jugement esthétique de les trouver outrancières, provocantes, voire vulgaires. Non, non ! Mon Dieu, qu'elles sont belles, ces femmes des années vingt avec leurs cheveux courts qui dégagent un cou de cygne ! Qu'elles sont belles avec leur bandeau empierré ou leur bibi à pendeloques qui soulignent des yeux charbon prolongés jusqu'aux tempes. Les robes courtes dévoilent de longues jambes nerveuses, des jambes qui s'impatientent d'aller danser ; qui dansent déjà sous les tables et se croisent haut sans pudeur, sans rien qui les entrave. Des jambes libres et lisses gainées de résille noire ou satinées de poudre.

Il fait chaud !...

Victor, légèrement, délicieusement ivre, dodeline dans le flou d'indicibles pensées. Le miel tendre de troublantes visions lui coule sous la peau ; ses sens en sont amollis. Il rêve... Et c'est en cette langueur qu'il la contemple, la jeune femme de l'hôtel. Elle est assise à deux souffles de lui. L'homme qui l'accompagne a posé un bras possessif autour de ses épaules nues. Elle se tient très droite, comme une reine. Ou un violoncelle. Il préfère le violoncelle ; il sourit béatement à l'évocation de l'archer qui en joue. Il la voit de trois quarts. Elle fume, elle aussi, mais avec tant de grâce que la fumée sortant de sa bouche ne peut être que souffle d'ange... Il ne peut détacher ses yeux de ce beau visage mobile encadré de cheveux

sombres, coupés sous le menton. Une garçonne aux lèvres peintes ; des lèvres qui parlent de baisers, qui en distribuent les promesses. Autour d'elle, l'essaim des jeunes bourdons affamés.

« Qui sont ces gens ?

– Oh ! Il y a un peu de tout, dit Morel en sirotant son muscadet. Je ne connais pas tout le Tout-Paris. Les gens refluent ici ou en face, à la *Rotonde* quand ils descendent des ateliers avec le ventre creux. Nous irons les voir demain, les peintres des impasses. Ton atelier, cher ami... – mais est-ce qu'on se tutoyait avant d'arriver ici ? – ton atelier, dis-je, est un palais comparé à la misère des cages où ils vivent, ces gens. Qui ils sont ?... Oh ! Des peintres comme toi et moi. Des écrivains. Il y en a beaucoup ici. Là-bas, tu vois, c'est Hemingway. Je t'ai parlé de lui, déjà. Il a ses entrées chez Gertrude Stein, lui aussi. On dit qu'elle l'adore. Mais méfiance, la Stein brûle facilement ce qu'elle a aimé... Moi, je ne lis pas l'anglais. Je ne fais que très mal le parler. Dommage, car ils sont de plus en plus nombreux, les Américains à Paris. C'est la guerre qui les y a laissés. Ou bien ils y sont revenus avec leurs dollars et leur addiction contrariée à l'alcool. Il n'y a pas de prohibition, ici, en France. Ils vivent bien, souvent entre eux. Le *Select*, un peu plus haut sur le boulevard, c'est leur nouveau QG. Mais on les voit partout, les Américains de Paris. Ils sont comme tout le monde, tu sais. Paris, quand tu y es venu, même en guerre, tu y reviens. Tu verras... Mais tu ne m'écoutes que d'une oreille. Ah ! Je vois ce qui te distrait de mon discours...

– Tu ne vois rien du tout ! Mais, dis-moi, cette fille...

– Tu ne la reconnais pas ? C'est elle qui t'est tombée dans les bras à l'hôtel, tout à l'heure.

– Évidemment que je la reconnais. Et cet homme-là, tu le connais ?

– Victor, cet homme-là, c'est le plus grand photographe qui soit à Paris. Vrai, tu n'as jamais entendu parler du célèbre Man Ray ? Mais il faut sortir, mon vieux ! Il faut voir le monde, glaner ailleurs, plus loin... Te frotter le cuir aux barbelés des prairies interdites. Peindre nu l'homme que tu seras, lorsque la mort elle-même ne te trouvera plus à son goût. Mais qu'est-ce que tu fais là sous la table ?

– Je la croque.

– Tu fais quoi ?

– Ne parle pas si fort. Je la croque. Je la dessine, quoi !

– Fais attention, mon vieux. Une fille comme ça, on la paie pour avoir la chance de la coucher sur le papier.

– Juste quelques traits. Je la dessinerai de mémoire, avec sa cigarette aux lèvres. Morel, c'est pas Dieu possible de rencontrer autant de créatures pareilles dans le même carré !

– Cher ami, tu t'égares ! Il faut te reprendre, mon vieux. N'oublie pas que j'ai promis à ton épouse de bien veiller sur toi. C'est donc au

titre d'ange gardien que j'ordonne que tu me montres cette ébauche de chef-d'œuvre... »

Victor referme son carnet.

« Plus tard. Je terminerai l'esquisse ce soir, dans ma chambre.

– Ce soir ? Mais Victor, ce soir, nous sortons. Il y a bal chez... Voilà que j'ai oublié déjà. Mais ça n'a aucune importance où nous allons. Je me suis arrangé avec quelqu'un que je connais un peu, Eugène Rechkowitch. Un Russe, antiquaire, marchand de tableaux ; d'un peu tout, en fait. Un homme affable qui collectionne les femmes et les automobiles grâce à la fortune de ses parents restés dans leur datcha. Il vient d'acheter une toute nouvelle Peugeot. Une rouge avec une capote noire qu'on peut ôter quand le temps le permet. Une 172 S. C'est ce qu'il m'a dit, mais j'ignore ce que ça signifie. Moi, je n'y connais rien en automobile. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est garée juste en face du *Dôme* et qu'on a rendez-vous dans moins d'une demi-heure.

– Un bal ? Mais je ne danse pas, moi, Morel !

– Qui te le demande, Victor ? Un bal, c'est... Oh ! tu verras. Oui, il faut que tu voies. Ça te fera mieux comprendre le roman que je t'ai passé dans le train, tu te souviens ? Celui de Radiguet.

– Évidemment. Je l'ai feuilleté avant la grande halte à Nantes. J'ai d'ailleurs déjà noté une phrase... Attends, je l'ai recopiée dans mon carnet de dessin... Ah ! La voici : *Ce qui est trop simple à dire, on n'arrive pas à le dire simplement*. C'est très vrai à mon sens. Marie me dit souvent quelque chose de semblable, autrement.

– Il avait bien raison d'écrire ça, Radiguet. Je te dis donc simplement que nous allons au bal de je-ne-sais-plus-qui dans la voiture rouge et noire de monsieur Rechkowitch. Et ceci est exactement la situation que François de Séryeuse a vécue en accompagnant les Orgel à un bal au dancing de Robinson. Il n'en sort pas indemne d'ailleurs, ce François. Il faudra donc être sur tes gardes, mon cher. À bien y réfléchir, il me semble que tu lui ressembles un peu, à ce Séryeuse. Sérieux, tu l'es, hélas, sans le moindre doute.

– Oui, sérieux... Bon fils, bon gendre, bon époux. On dit ça chez nous, et ça résume tout ce qu'on perd.

– Ou gagne !

– On le dit plus souvent à titre posthume. On l'écrit parfois sur les pierres tombales. Façon de tenter d'influencer le jugement dernier.

– Un petit tour au bal ne changera rien à ta future épi - taphe, cher ami. Foi d'ange gardien !

– Morel, écoute. Je ne peux quand même pas aller au bal comme ça, dans ma tenue de notaire en goguette. C'est l'auteur de ce livre qui m'en a fait le reproche elle-même.

– Oh ! Ce n'est que ça ! Mais tout ça n'a aucune importance dans ce

genre de circonstance, Victor. Personne ne regarde personne – excepté les femmes, bien entendu. Moi, je n'ai d'autre scrupule que de m'inquiéter s'il y aura assez de champagne pour tout le monde, toute la nuit. »

Morel se lève.

« Il est temps de rejoindre notre carrosse, je pense. Rechkowitch vient de quitter la salle. Et la superbe Kiki est déjà probablement en train de se trémousser sur la piste au milieu d'un cercle de beaux Noirs. Tu ne vas pas te débiter, quand même ? »

Victor hoche la tête : « Juste le temps d'allumer ma pipe et on y va. »

LE BAL DE L'ODALISQUE

LA VOITURE S'ARRÊTE devant le portail grand ouvert d'une demeure surgie de la nuit comme un gâteau d'anniversaire géant garni de bougies allumées.

« Holà ! On se réveille !... »

Pétrifié sur la banquette arrière qu'il occupe de tout son long, diagonalement, Victor émerge difficilement du sommeil qui l'avait saisi au vif dès les premiers tours de roues. Il tentera d'expliquer plus tard à Morel – mais dans la plus grande confusion d'esprit – que les bribes d'une conversation aux sonorités étrangement « exotiques » – c'était le mot qui lui était venu à l'esprit, avait-il dit, mais il cherchait un autre mot, slave peut-être – mêlées au ronronnement du moteur l'avaient littéralement anesthésié.

Il se réveille donc et se redresse, un peu courbaturé, un peu gêné aussi. « Tout va bien à l'arrière ? » demande Morel en se retournant vers lui, un large sourire aux lèvres.

Victor se confond en excuses. S'endormir de la sorte, la pipe éteinte pendouillant au coin de la bouche, c'est de la dernière incorrection. Que monsieur Rechki... Rechko...

« ...witch, précise en riant l'intéressé au volant de sa voiture. Mon nom n'est pas facile à retenir, je le concède, Monsieur... ?

– Regnart, répond piteusement Victor, bien conscient que chacun aura dès demain – ou déjà dans une heure, plus vraisemblablement – oublié le nom de l'autre.

– Enchanté, Monsieur Renard.

– Regnart. Victor Regnart. Tout le plaisir est pour m..., marmonne distraitement Regnart en suivant des yeux les visions floues qui se collent et se décollent de la vitre de la portière, tandis que l'autre, là devant, les deux mains gantées de mitaines en agneau posées sur le volant, poursuit le badinage.

– Tout le monde mélange les voyelles de mon nom. Ça donne parfois d'amusantes combinaisons. Et donc, vous êtes peintre, vous

aussi, m'a dit votre ami. Votre nom ne me dit rien, veuillez m'excuser... »

Regnart pense qu'il n'est pas le seul à qui son nom ne « dit rien ». Dans ce genre de situation, seul l'humour ou l'effronterie peuvent vous tirer de l'enlissement larmoyant.

« Pêché de jeunesse, sans doute ! » dit-il en rallumant sa pipe. Ce qui met Morel très mal à l'aise.

Un petit silence piqueté de *peuf peuf* s'installe tout naturellement entre les trois hommes contraints d'attendre dans la voiture que le groom de la maison vienne prendre le volant pour la garer un peu plus loin dans la rue.

Des portières claquent.

Des ombres bavardes, efflanquées, solitaires ou serrées deux à deux, frôlent la voiture rangée le long du trottoir, hésitent, puis s'engouffrent sous le porche de la belle demeure.

« Si Monsieur veut bien... »

Un groom en livrée ouvre et referme les portières avec une déférence grotesque.

« Si Monsieur...

– Après toi ! » dit Morel.

Victor se retourne : Rechkowitch a disparu.

« Les Russes..., murmure Morel à l'oreille de Victor, tous des incurables séducteurs ! N'avais-tu pas remarqué la jolie blonde qui faisait les cent pas près du réverbère, juste là, à droite du portail ? Une Natacha, sans doute. Elles s'appellent toutes Natacha, les filles là-bas. Leur façon de parler le français, c'est du dada pur jus !

– Ah, mais !... »

Tout s'éclaire soudain dans l'esprit de Victor.

« Morel, tu parles le russe, toi aussi ? C'est bien ce qu'il me semblait entendre dans la voiture. Tu parlais le russe avec Richko...

– Rechkowitch. Mais oui, cher ami. Et c'est bien utile en certaines affaires, tu peux me croire. Comment as-tu deviné ?

– Eh bien, je... »

Regnart ne finira pas sa phrase, porté plus qu'escorté vers la grande salle de réception au premier étage par une impressionnante domestique noire dont il ne voit que le sourire carnassier.

« Champagne... »

Ce n'est pas une question. Un verre atterrit dans sa main. Les plateaux virevoltent. Les serveurs aussi, en frac et nœud papillon noir sur une chemise blanche. Un ballet de blattes géantes qui évoluent avec grâce entre les gesticulations des couples sur une piste follement étriquée. On se cogne, on se bouscule, on s'esclaffe... L'orchestre de jazz américain arrache des sons diaboliques aux cuivres déchaînés sous le souffle des quatre musiciens noirs juchés sur une estrade.

Morel l'a abandonné au seuil du salon.

« Champagne, Monsieur ? »

Regnart reprend un verre et slalome, tête rentrée dans le col entrouvert de sa chemise – Si Marie le voyait ! Et Alexis ! Et... – entre des inconnus qui boivent debout et contemplent d'autres inconnus qui dansent et rient et lancent vers eux bras et jambes comme des appels à l'aide ou à les rejoindre là, sur la piste, où la fête bat son plein. Entre ces corps en mouvement que rien ne semble pouvoir apaiser, Regnart se faufile, son verre de champagne à la main. À force de brusques embardées, il sera vide avant même qu'il ait pu y tremper les lèvres. Il a soif. Très soif. Oserait-il s'avouer qu'il donnerait tout le champagne du monde pour une jatte de *Bovril* ? C'est à cela qu'il pense, curieusement, alors qu'il s'affale dans le fauteuil le plus éloigné du cercle lumineux des danseurs, et à ce champagne gaspillé, répandu sur le parquet lustré, ce précieux breuvage des dieux que chez lui on offre aux malades en fin de vie ou aux mariés en fin de célibat.

La paix. Enfin.

La musique s'éloigne de lui en sautillant, se détache en lambeaux qui s'éteignent d'eux-mêmes. Regnart se détend, étend les jambes et lape la dernière goutte de champagne qui s'était réfugiée dans la pointe de la flûte, là d'où aucune bousculade n'aurait pu la déloger.

Où est-il ?

Dans un salon bourgeois, sans nul doute. Dans la partie intime de ce salon où l'on se retire pour lire, méditer ou faire la conversation. Peu à peu, les contrastes lumineux s'estompent ; les objets, les meubles sortent de l'épaisse obscurité où il s'est échoué. Au mur, des formes se distinguent. Les contours de cadres d'abord, massifs, certains ouvragés. Périmètres de mondes inconnus encore ; encore irrévélés. Ne pas se lever tout de suite, pense-t-il, follement ému. Rester là où il est, à distance. Attendre. Laisser venir à lui. Laisser le tableau se recomposer lentement dans l'espace de son regard. Deviner la forme dans les jeux de clair et d'obscur, et n'être plus au monde que celui pour qui se dévoile à présent, demi-nue, d'une nudité nonchalante et lascive, assise dans un fauteuil qui l'offre et la retient, l'Odalisque aux seins lourds qui le contemple avec placidité, le bas du corps noyé dans le tissu rayé qui l'enfourme.

Comment dormir ? écrira-t-il dans son carnet, cette nuit-là, dans sa chambre à l' Hôtel Istria ? Dès que je ferme les yeux, elle m'apparaît. Elle n'a pas le regard provocant d'une séductrice. Elle me regarde sans équivoque, indifférente à mes réactions d'homme. Elle est la sœur de l' Odalisque de Delacroix, toutes deux dénudées, comme offrandes promises, mais point encore accordées.

RETOUR AUX SOURCES

QUE RESTERA-T-IL de ces quatre jours à Montparnasse après que j'aurai séparé l'ivraie du bon grain ? Je ne me le cache pas : j'ai peut-être envie de ne garder que l'ivraie. Mais pour l'instant, c'est plutôt l'envie de dormir qui me taraude. Mes pensées se disloquent en images fulgurantes : rien ne dure, rien ne s'attache. Ma montre égoutte les secondes sur le parquet de la chambre.

Visions surréalistes...

Quelle heure est-il ? Quelle heure est-il là-bas, de l'autre côté du méridien de la folie, où l'on vit sans autres repères que le plaisir ? Qu'en ai-je connu, moi ? Qu'ai-je vu, oui, humé, goûté que je ne puisse évoquer qu'en filigrane dans mes souvenirs ? Comment retrouver ma place au chevalet sans que ma main ne trahisse le désarroi dans lequel m'ont plongé les outrances de l'art moderne ? Oui, comment, face à ce délire sans autres limites que celles de la totale négation de l'objet, me remettre à peindre les courettes de mon village, les gens de la mine, les terrils et les champs ? Et comment peindre le corps de Marie sans que mon pinceau ne dessine les courbes du corps de Kiki ?

L'urgence de peindre reprend lentement possession de moi. Elle a la douceur du retour à la maison. Et je suis de retour. Je suis dans le long, le tendre moment du retour qui embaume le thym et la sauge qui mijotent dans le ragoût de lapin de Célénie.

Je suis rentré de Montparnasse il y a quelques heures à peine. La table était dressée comme pour le retour du fils prodigue. Les assiettes blanches de notre service de mariage. Le bougeoir garni de neuf. Les couverts en argent... Le tendre « Je vous laisse, les enfants » de Célénie qui dormira cette nuit chez Florence, la maman de Marie. Et nous deux, Marie et moi. Enfin. Et comme elle babillait, Marie, en servant le ragoût ! Comme elle riait lorsque les grosses gouttes de sauce brune tombaient sur la nappe blanche et que je les agençais, comme sur une toile, avec mon couteau. Marie avait bu un peu trop de bière. « C'est donc ça, la peinture moderne ? », bredouillait-elle.

J'avais fait mon intelligent. « Il ne faut pas caricaturer les remuements de la peinture moderniste, ma chérie... Je voudrais... Je vais... » Ma phrase est restée inachevée, faute de savoir ce que j'allais faire. Ou dire. Une seule chose me tourmentait : je n'avais pas encore osé franchir la porte de mon atelier.

Mais l'urgence est là, à présent. Est-ce cela, l'urgence, qui fait barrage au sommeil ? Pourtant je ne cèderai pas. Demain est à portée de souffle et Marie dort à mes côtés, sa petite main froide dans la mienne. Quelle joie de revoir ce mince visage sans fard, ce beau regard légèrement brumeux comme le ciel breton à l'orée d'un jour de grande chaleur. Marie dansante au châle bleu azur ; Marie à la robe fleurie et au lacet de cou noir où brille une fausse perle blanche ; Marie à la toilette s'arrangeant les cheveux ; nue, pudiquement, Marie qui détourne la tête quand le pinceau la frôle...

Hier soir, c'est elle-même qui était venue m'attendre sur le quai de la gare de Mons. Cette façon qu'elle a eue de me regarder pour voir si quelque chose était différent en moi, dans mes yeux, sur mon visage... Quelque chose qui trahirait un regret, un chagrin.

Quelque chose...

Nous avons pris le petit train de la ligne 98 pour revenir à la maison. Marie ne me quittait pas des yeux. Que lui dire qui ne la déçoive pas ? Alors, je lui ai montré l'automate que j'avais acheté à la gare de Montparnasse pour Andréa. Les larmes, soudain, dans les yeux de Marie. Fine pluie passagère... « Tu as donc pensé à la petite ! » J'ai patienté quelques longues minutes – le temps de brèves haltes aux petites gares de transit – avant de sortir de ma valisette la boîte de *Fins chocolats* achetés hier après-midi au grand magasin Félix Potin, rue de Rennes.

« Et à toi aussi, Marie gourmande.

– C'est vraiment très très beau, Vic. Je l'ouvrirai dimanche qui vient » avait-elle dit en glissant deux doigts agiles entre les souples boucles du ruban irisé qui entourait la boîte.

La vendeuse du rayon des chocolats Félix Potin avait aussi les mains fines et blanches, des mains habiles à plier, nouer, ciseler, coudre, ajuster brins de raphia, bouts de ruban, morceaux de papier, de tissu, de feutrine... Des mains de modiste comme celles de Marie. « C'est pour offrir ? » avait-elle demandé avant de choisir la couleur du ruban. J'avais reçu un éclatant sourire en prime.

Marie dort, la tête tournée du côté du mur. D'elle, je ne perçois plus que son souffle régulier rythmé par le sommeil. Une plainte le traverse parfois, comme celle d'un animal apeuré. Que vois-je d'elle encore en

cette totale obscurité de la chambre occultée par d'épaisses tentures de velours sombre ? Le corps de Marie, la forme du corps de Marie, la mousse claire de ses cheveux sur l'oreiller, le rose nacré de sa peau, le noir a tout avalé. Seule, ma main qui s'aventure sous le drap qui la recouvre se rassure de la présence chaude de la femme qui dort à mes côtés. Hier n'a pas encore complètement franchi le portail vers demain. Il reste à en recenser les chapitres avant de le refermer pour de bon.

Morel était venu frapper à ma chambre. « Hâte-toi ! Le petit-déjeuner sera servi chez moi, chambre 33. Le café t'attend » avait-il annoncé à travers la porte.

J'avais avalé mon café-croissant, l'œil rivé à ma montre.

« Ton train, à quelle heure ? avait-il demandé la bouche pleine.

– Midi trente-deux. Je vais appeler un taxi.

– Un taxi ? Hors de question ! Nous irons en métro. Ce sera une expérience de plus pour toi. »

Station Montparnasse-Bienvenue. Et toute la Bretagne à l'entour.

« Nous aurons encore un peu de temps pour une galette au beurre à la *Crêperie de Pont-Aven*, avait dit Morel en sacrifiant son troisième croissant. Tu ne peux quand même pas quitter le quartier des Bretons d'ici sans manger une crêpe ! Ce sera comme si tu quittais Concarneau une deuxième fois en une semaine ! »

Ça sentait l'urine et le mazout dans le couloir d'accès au quai. Direction Porte de Clignancourt. Morel m'avait expliqué en attendant le train qu'il aimait beaucoup l'atmosphère nauséuse des galeries du métropolitain parisien. Surtout aux heures d'affluence en fin de journée, quand les corps fatigués exhalent des odeurs fortes, des odeurs âcres, écœurantes parfois. Ou sensuelles dans les glissements de robes autour des jambes pressées ou les bâillements des foulards entre les seins. Des odeurs d'hommes et de femmes qui marquent leur présence en ces lieux de passage qui ne les retiennent pas.

Il n'avait fallu que dix minutes pour rallier la gare du Nord. C'est là que Morel m'avait laissé, sur le coup de onze heures.

« Ton ange gardien a rempli son contrat, m'avait-il dit en me faisant l'accolade. Nous nous reverrons chez toi, mon ami. Comme promis » avait-il ajouté gravement comme s'il voulait s'assurer de mon intention de le revoir.

Puis, il était parti, sa haute silhouette happée par le courant d'air du va-et-vient des portes vitrées de la gare. Il ne s'était pas retourné. Tout était dit entre nous. Mon escapade était terminée.

Je rentrais à la maison.

J'étais rentré.

J'y suis.

Mais tout est là encore, tout s'agite dans l'obscurité de ma chambre. Marie dort. Marie n'entendra pas si je me glisse lentement hors de notre lit. Si je descends l'escalier du côté droit en passant la troisième marche en descendant, celle qui grince et qui dénonce. Elle ne se doutera pas que je regagne le lieu clos de mes plus libres échappées. Je refermerai la porte de mon atelier sans la faire gémir.

Et là...

TÉMOIGNAGE DE MARIE

JE L'AI TROUVÉ ENDORMI, la tête posée sur son carnet de dessin. Quel enfant encore que ce grand bonhomme déjà grisonnant ! Me croyait-il si profondément endormie que je ne percevrais pas les soubresauts du matelas ; que je n'entendrais pas le chuintement de ses pieds nus sur le linoléum du couloir et le craquement lugubre de la troisième marche de l'escalier qu'il ne se risque plus à esquiver ? Il manque de souplesse, mon Victor. Il ne devrait plus entreprendre de telles équipées nocturnes... Bien sûr, je me doutais qu'il ne résisterait pas à l'envie de revoir son atelier. D'y entrer en refermant la porte derrière soi. C'est sa retenue qui m'avait le plus inquiétée. Qu'il ne s'autorise pas immédiatement ces gestes spontanés : revêtir son tablier maculé de taches de couleurs, poser son béret noir sur l'arrière de sa tête et s'asseoir, la pipe éteinte à la main, devant le chevalet, pour contempler la toile vierge qu'il y avait posée, deux semaines auparavant, et renifler les odeurs encore vivaces de sa palette.

Tout ceci me rassurait, finalement, et je m'étais aussitôt rendormie du côté chaud du lit qu'il venait de quitter, confortée par l'idée qu'il était vraiment rentré à la maison.

KIKI

« QUI EST-CE ? »

Il jette un regard distrait vers le carnet que Marie feuillette avec la plus grande attention.

« Montre... Oh ! C'est juste Kiki.

– Kiki qui ? »

Victor ôte ses petites lunettes rondes de myope. Il la regarde sans comprendre : « Kiki qui ? » Mais Marie insiste. Elle repousse le carnet vers lui.

« Qui est-elle, cette femme, Vic ? demande-t-elle sans attendre de réponse. Cette femme qui pose cigarette aux lèvres... »

Le ton faussement désinvolte de sa voix signifie tout autre chose. Que c'est forcément là-bas qu'il a déniché une pareille effrontée. Et regardez-moi ça... Marie tapote le dessin d'un doigt furieux. Ça vous toise de haut ; ça vous regarde comme une-qui-n'a-peur-de-rien, une-qui-se-prend-pour... Pour... Tempête de mots furieux dans la tête de Marie. Mais pour qui se prend-elle ? Marie repousse rageusement le carnet.

« Mais, Mic, voyons...

– Oh ! Ce n'est même pas la peine d'expliquer, Victor. »

La voilà au bord des larmes qu'elle essuie à son tablier.

« C'est la vie sans les normes, là-bas. Je lis tout ça dans *Paris-Couture*. Les femmes libérées... Libérées de quoi, tu peux me le dire maintenant que tu es allé traîner par là ? De leur tablier de ménagère ?... Elles ne sont plus comme celles d'ici, les femmes de Montparnasse ? Elles n'ont plus le même corps, le même cœur ? Elles ne respirent plus comme les autres, ne marchent plus comme nous, ici, dans les villages loin de Paris ? Elles dorment le jour et chassent la nuit comme les chouettes effraies au blanc visage ? Et elle, qui c'est, elle à la cigarette ? »

Il la pousse sans violence dans le grand fauteuil où elle pose si

souvent pour lui, sa Marie fureur. Il lui arrange les cheveux. Tant de colère pour si peu. Tant de peur, de révolte qu'il faudra apaiser, avec les mots justes, les mots qui disent ce qui est et ce qui n'est pas. Il repense à cette phrase du livre de Radiguet. Et curieusement, alors qu'il saisit entre ses mains les mains glacées de sa femme et qu'il cherche les premiers mots qui tenteront d'énoncer ce qui est si simple – trop simple – à dire, l'idée d'un tableau se précise dans sa tête. Il la voit, Mahaut d'Orgel, assise à une table. Elle a le visage légèrement détourné vers l'épaule gauche, le menton appuyé sur sa main refermée. Elle n'écrit pas. Vierge est la feuille posée devant elle sur la table. Elle cherche les mots qui diront sans dire, ces mots placebo que lui chuchotent alternativement l'ange et le démon qui cohabitent dans son cœur. La main droite de Mahaut tient une plume effilée qu'elle vient de tremper dans un encrier. Un peu d'encre a coulé sur la table. Dessiner cette main repliée sur la hampe de la plume. La position des doigts... Il resserre son étreinte sur les mains de Marie. Comment tiendrait-elle cette même plume s'il lui était demandé d'écrire une lettre d'aveu d'un amour interdit, toujours irrévélé, à jamais irrévélé ?

« Écoute, Marie, dit-il enfin sans esquiver le regard enténébré de sa femme, cette fille-là, c'est une jeune femme qui est le modèle de pas mal de peintres à Montparnasse. On l'appelle Kiki. Je ne lui connais pas d'autre nom. Elle a été la compagne du peintre Modigliani, paraît-il ; mais de Braque aussi, et Picasso. D'autres sans doute encore, tu sais, dans ce monde-là... C'est pas comme chez nous, Marie. Elle vit avec un grand photographe, à présent : Man Ray. C'est Morel qui me l'a dit. Moi, qu'est-ce que tu veux que je connaisse de toutes ces choses-là ? Que veux-tu savoir d'autre ?

– Elle est belle, vraiment...

– Oui. Plastiquement, c'est un beau modèle, une belle femme. Mais tu devrais plutôt la plaindre, tu sais. Quand elle aura trois rides entre les yeux et un peu de graisse sur les fesses, elle devra changer de métier ou se trouver un brave type qui lui évitera de finir sur le trottoir. »

Marie renifle.

« Tu vas... Tu vas y retourner, à Montparnasse ?

– J'ai un projet », se contente-t-il de répondre à Marie, sachant que cette dérobade la déçoit ; qu'elle attendait un non rassurant, mais pas un oui escamoté sous l'enrobage d'un « projet ».

« Un projet ? Quel projet, Vic ?

– Écoute... J'ai rencontré des gens là-bas, Marie. Un Russe, notamment. Un Rich... Rechko... Oh ! Je n'arriverai donc jamais à retenir ce nom compliqué. Morel le connaît.

– Encore lui ! Tu ne peux donc plus te passer de lui...

– Je l’apprécie beaucoup, Marie. C’est un peintre qui a une vision juste du monde. Un peintre de son temps qui n’en esquivait pas les excès. Oui, de son temps. Du nôtre...

– Comme toi, Vic. Comme toi, n’est-ce pas ?... »

Victor ne répond pas. Mais déjà Marie revient à l’abordage.

« Et ce Russe ?

– Collectionneur de tableaux et de livres rares. Il a ses entrées chez certains éditeurs. Chez Bernard Grasset, notamment, l’éditeur d’un livre qui va peut-être compter pour moi. Morel m’en a parlé dans le train qui nous ramenait à Paris. C’est un grand lecteur, Morel. Il me l’a mis littéralement dans les mains pour que je le lise ; mais où l’ai-je posé ?...

– Si c’est du *Bal du Comte d’Orgel* que tu parles, il est sur ta table de nuit en dessous du *Journal* de Delacroix ! Je l’ai feuilleté distraitemment en rangeant tes affaires.

– Feuilleté ? Et qu’en penses-tu, Marie ?

– Oh ! Ce n’est pas *Paris-Couture*, évidemment, Vic ! J’ai dû relire trois ou quatre fois le premier paragraphe pour comprendre ce que l’auteur dit des sentiments de la comtesse Mahaut. Tout ça est si loin de ma vie, ce monde-là, je veux dire. »

Sage petite Marie qui avait pourtant bravé les tabous familiaux en posant nue pour lui avant même qu’il fut entre eux question de mariage. Elle n’avait pas vingt ans. Elle avait l’âge de l’amour, l’âge de la mort de Radiguet...

« Marie, ce Rich... Rechkowitch ! Ça y est, je l’ai retenu !

– Eh bien ?

– Je suis allé le voir dans sa boutique, là-bas, rue Notre-Dame-des-Champs... »

CHEZ RECHKOWITCH,

RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

LE LENDEMAIN DE LA SOIRÉE MÉMORABLE chez l’Odalisque (c’est ainsi que

Victor évoquera dorénavant cette singulière invitation chez des gens restés pour lui inconnus), Morel lui avait fait porter un billet dans sa chambre. L’écriture instable de son ami attestait d’une extrême fatigue ou d’une ivresse lente à se dissiper. Il ne paraîtrait pas avant le milieu de l’après-midi, écrivait-il en assurant Victor de sa plus *indéfectible* amitié. La formule avait fait malicieusement sourire Victor qui traduisit aussitôt que son ami Morel mettait sa gueule de bois en quarantaine pendant quelques heures.

Victor n’avait ni faim ni soif, mais une immense envie de liberté, une envie toute neuve, juvénile presque, de marcher sans autre raison que celle-là, marcher, sans chercher qui ou quoi que ce soit, sinon peut-être la troublante Odalisque au pantalon rayé entrevue hier soir dans un coin de pénombre d’une salle de bal où personne n’avait remarqué sa présence. Il avait remonté la rue Campagne Première vers le boulevard Edgar Quinet, longé le cimetière du Montparnasse sans y entrer ; s’était laissé entraîner rue de la Gaîté, une rue frivole avec tous ses théâtres, ses cafés-chantants qui sortaient leurs poubelles à l’heure où les puttes fermaient boutique. C’est là, dans un bistrot quelconque tout près de *Bobino*, qu’il avait bu son premier crème de la journée, les yeux égarés sous le pagne minimaliste de Joséphine Baker qui posait quasi nue sur une affiche, un pot de *bakerfix* à la main, la fameuse pommade *plaquante* qui collait les cheveux des femmes à la garçonne autour du visage outrageusement maquillé. Puis la gare à nouveau avec ses porteurs de bagages, ses taxis noirs, ses attroupements autour d’haltérophiles de foire en slip léopard et large ceinture de cuir... Rue du Départ, puis tout droit, rue de Rennes...

« De beaux quartiers animés, tu peux me croire, Marie, avec des marchandes des quatre-saisons, des crèmeries, des marchands de vin... Un peu plus loin, rue Notre-Dame des Champs, j'ai été attiré par un étalage de livres anciens à la vitrine d'un antiquaire. De splendides reliures en cuir repoussé. L'un d'eux était ouvert à la page où une gravure était insérée dans le texte... »

Il était entré, accompagné d'un grelot de pacotille chargé de signaler à l'antiquaire la présence d'un visiteur.

Est-ce l'odeur rance de grasse poussière et de papier moisi ou le tonitruant « Bien le bonjour, Monsieur Renard !... » qui avait figé Regnart sur le paillason, le chapeau à la main, dans une attitude de stupeur ridicule dont il avait bien conscience, tandis que, remontant du fond obscur du magasin, l'inévitable Rechkowitch s'avavançait vers lui, main tendue, un éclatant sourire aux lèvres ?

« Re-gnart, avait-il machinalement corrigé en serrant cette main qui se voulait chaleureuse. Je ne m'attendais pas...

– Morel vous a donc lâché dans la jungle mont parnassienne !

– Il récupère, je pense, avait dit Victor sans trop insister.

– Heureux de vous accueillir chez moi, cher Monsieur Regnart. Vous voyez, j'ai bien retenu ma leçon ! Dites-moi... Vous avez vu quelque chose qui vous intéresse ?

– Ce grand livre-là, à la vitrine. Les gravures sont remarquables.

– Un livre assez récent publié par la Librairie Hachette en 1895. L'auteur est Gabriel Ferry, pseudo de Louis de Bellemare. *Les aventuriers du Val d'Or*. Le livre est très richement illustré : vingt-neuf xylogravures et douze en couleur. Toutes les gravures sont d'artistes différents, signées au bas des œuvres mêmes. Je vais vous le chercher. Regardez à votre aise... »

Rechkowitch avait discrètement fait un pas de côté, tandis que Regnart, fasciné, tournait les immenses pages avec une précaution infinie, comme s'il eût craint que s'effritent au frottement de l'air les œuvres délicates dont il tentait de reconnaître le nom de l'un ou l'autre auteur. Il avait sursauté lorsque, s'étant rapproché de lui sans qu'il s'en fût aperçu, Rechkowitch lui avait adressé la parole-

« Vous êtes peintre également, Monsieur Regnart...

– Peintre-graveur, oui. J'enseigne dans une académie en Belgique.

– Et... Quels types de sujets abordez-vous en général ?

– Je peins d'après la vie, Monsieur. D'après nature. Mes sujets, ce sont les gens, les gens dans leur vie, le cadre de leur vie. Je peins ce que le temps risque de dénaturer, de déformer, de vider de sens... En peignant un coron de mon village, je le préserve, comme je préserve de l'oubli un visage gravé au stylet sur une pierre ou sur une plaque de zinc. Je peins le temps...

– Le temps ? Est-ce bien cela que vous dites ? Vous peignez le temps... »

Rechkowitch fixait intensément le visage de cet homme tombé d'une autre galaxie.

« Mais dites-moi, Monsieur Regnart, nous sommes ici au cœur même du séisme artistique. Toutes les expressions de l'art passent par Montparnasse. Tout s'y côtoie, s'y mêle, s'y confronte. Les rivalités de personnes sont aussi violentes– impitoyables même – que les oppositions d'écoles, de courants artistiques. L'éternelle querelle des anciens contre les modernes... Vous ne pouvez pas ne pas avoir vu comment tout cela éclate, irradie, détruit et s'autodétruit aussi parfois. Nous vivons une époque d'intense création, une époque de remise en cause de tout ce que la guerre a laissé derrière elle. La guerre, Regnart, elle a accouché d'une fille sans corset. Et vous, vous me dites que vous peignez le temps...

– Le temps. Oui, le temps..., avait repris Regnart après un bref silence. Je veux dire que c'est l'âme que j'essaie de saisir, de peindre... Le caractère des choses et des gens. Voyez-vous, la courette que je peins, la guerre ne l'a pas changée. L'eau sale s'écoule de la même manière dans le caniveau. La pauvreté y est de la même couleur sombre. Simplement, derrière les portes fermées des petites maisons, on sait qu'il manque un père ou un fils. Que les enfants ont grandi. Qu'une grand-mère est morte... Là où je vis, je ne cherche pas à épater ni à déranger. Je suis, je veux être un passeur de mémoire. Je traverse les chemins profonds qui ignorent les débauches du temps. Ce sont les chemins où l'herbe repousse malgré tout, où l'arbre reconnaît ses oiseaux saisonniers. Les profonds chemins où les pas de celui qui va croisent ceux de celui qui revient. Peu importe qui. Ceux qui vont et reviennent, ce sont les enfants de la vie. C'est pour ça que je vous dis que je peins le temps. »

Puis il avait souri, malicieusement :

« Je peins des nus aussi, Monsieur, des corps de chair qui disent la vie de cette chair, qui tentent d'en révéler les intimes abandons, les troubles, les saisons... Ma femme... Ma femme, reprend-il après courte hésitation, est mon unique modèle.

– Voilà qui rend l'exercice plus difficile encore ! Vous êtes décidément un homme inattendu, Monsieur Regnart. Insoupçonné, plutôt... Parlez-moi de vos nus.

– C'est difficile. Voyez-vous, la femme que je peins est nue sur la toile, nue vraiment, pleinement, et par bonheur. La couleur ne l'a pas plaquée sur la toile comme une figure découpée collée sur une feuille. Au contraire, l'air circule autour du corps. La hanche saille. Le sein alourdit le buste menu. Le visage exprime un sentiment ambigu, pudeur et indécence... Je peins l'abandon, la lascivité même ; mais la

main qui cache le pubis fixe les règles de l'interdit. Rien, à mon sens, n'est plus troublant que de peindre une femme nue qui remonte son bas ou qui s'allonge sur un divan, un chat noir pelotonné contre ses jambes...

– Vous m'intriguez décidément beaucoup, Monsieur Regnart. Un inclassable... Vous m'intéressez beaucoup aussi. Qui êtes-vous donc ?

– Je suis le peintre Regnart. »

Rechkowitch, à ces mots, lui avait serré la main à nouveau.

TÉMOIGNAGE DE RECHKOWITCH

NON MADAME, je n'ai pas « bien connu Victor » dans le sens où vous l'entendez. Mais il est vrai que j'ai rencontré un certain Regnart, un peintre belge qui vivait dans un patelin minier, pas très loin de la frontière française. Ce village s'appelle Élouges ; je m'en souviens encore depuis tout ce temps... Regnart m'avait laissé son adresse pour le cas où j'aurais à le contacter. Il n'avait pas le téléphone, ce qui m'avait surpris. À l'époque – nous étions en vingt-six, donc déjà bien au cœur de ce que l'Histoire a appelé « les années folles » – tout le monde se goinfrait des moindres innovations de la technique. Et ne me dites pas que le téléphone n'avait pas encore atteint les villes et les villages les plus reculés ! Élouges n'était pas un lieu de réclusion hors des sentiers de la civilisation, que je sache !

Donc, si nous parlons du même homme, alors bien sûr, je peux vous confier l'une ou l'autre chose à propos de cette singulière rencontre à Montparnasse avec Victor Regnart.

« Singulier » n'est sans doute pas le terme le plus approprié, mais les mots m'échappent encore, voyez-vous, malgré ma longue pratique du français. Les mots de ma langue-patrie refluent parfois de façon spontanée. Une brève marée sauvage qui inonde ma tête et recouvre tout ce qui y a pris racine. Puis la marée se retire, tout aussi brusquement.

Cette rencontre ? J'y viens, Madame...

Je le reconnus dès qu'il eut poussé la porte de mon magasin, rue Notre-Dame des Champs. Cette silhouette un peu pataude, ce costume de notaire en déplacement à Paris... C'était bien l'homme que j'avais emmené la veille au bal chez les Richard- Morin, des gens de l'industrie – des industriels, si vous voulez –, grands collectionneurs d'art. Notre homme s'était assoupi sur la banquette à l'arrière de ma voiture tandis que je conversais avec Morel de choses et d'autres. Morel... Ce nom vous est devenu familier d'après ce que j'en sais. Les fantômes sont gens très bavards, méfiez-vous-en !... Quant à Morel, il se flattait, à l'époque, de posséder quelques notions de russe qu'il aimait mettre en pratique lorsque nous nous rencontrions – fort peu souvent d'ailleurs. Cela donnait une conversation assez futile dans un

jargon franco-russe qui confortait à la fois l'ego de l'un et la courtoisie de l'autre.

Parlez-vous aussi le russe ?

Oh ! Il n'est jamais trop tard pour apprendre...

Mais où en étions-nous restés ? Oui, voilà : j'avais emmené Morel et son ami chez les Richard-Morin... Je conduisais ma voiture moi-même. Je vous l'ai dit, les progrès de la technique m'ont toujours passionné. Mais il en est des voitures comme du téléphone : c'est l'homme, Madame, qui doit tenir la technique à la bride. Bref, j'étais au volant. Avec Monsieur Regnart – que j'avais fort sottement appelé Renard – l'échange s'était limité à quelques mots d'amabilité forcée, l'un comme l'autre mettant beaucoup de mauvaise grâce à vouloir retenir nos patronymes respectifs. Étais-je vexé qu'il se fût endormi ? L'était-il de m'entendre malmener son nom ? Vous reconnaîtrez que, pour un Russe, la différence audible entre Renard et Regnart est de l'ordre d'un phonème. Et qu'il suffit d'un rhume pour la voir disparaître ! Quant à lui – je vous le garantis – il ne fit aucun effort pour prononcer le mien.

J'avoue avoir tout oublié de ce monsieur sitôt arrivé au bal, d'autant qu'une jolie blonde, une Natacha comme toutes les jolies Russes blondes, m'y attendait en faisant les cent pas sous le porche d'entrée. J'avoue également ne pas m'être soucié des circonstances de son retour à son hôtel, rue Campagne Première ; mais j'ai quelques raisons de penser qu'il y est revenu seul et par ses propres moyens. En taxi probablement. Morel est bon convive et bon danseur ; il se sera attardé... En outre, Morel est plus jeune, citadin par-dessus tout. Cela compte aussi, croyez-moi.

Quoi qu'il en soit, la visite inattendue de monsieur Regnart à ma boutique d'antiquaire produisit sur moi une tout autre impression. Car, ce jour-là, c'est un peintre que je rencontrai. Un peintre authentique, totalement... Comment dire à nouveau ? Totalement... insolite, voilà, insolite, saugrenu, égaré même dans ce milieu où il se déplaçait comme dans une jungle.

Pourtant, tout a été très simple entre nous.

Il m'a dit qu'il venait de lire le roman de Raymond Radiguet, Le bal du comte d'Orgel, que Morel lui avait prêté dans le train qui les ramenait de Bretagne à Paris. Il en avait noté les phrases qui lui semblaient les plus significatives. Il m'a même proposé de les lire telles qu'il les avait recopiées dans un carnet qui, m'avait-il assuré, ne le quittait jamais. Il y avait en effet des citations dans ce carnet, des ébauches de lettres et des esquisses, des dizaines d'esquisses... Je me souviens tout particulièrement de l'une de ces phrases qu'il avait soulignée de deux ou trois gros traits noirs : « Ce qui est trop simple à dire, on ne peut l'énoncer simplement ». Il y avait une ébauche de dessin sous cet extrait. Quelques traits au crayon, guère plus, mais en y regardant bien, on distinguait déjà une main tenant un objet !

qui pouvait passer pour une plume.

Vous me dites que ce n'est pas exactement ce que Radiguet a écrit... Nous devrions vérifier, je pense.

Vous avez absolument raison. Entre « on "ne peut" et on "n'arrive pas à" l'énoncer simplement », le sens est sensiblement différent.

Mais revenons-en à monsieur Regnart. Il n'a pas longtemps tourné autour du pot, comme on le dit si justement. Avais-je dans mes relations d'affaires des contacts avec des éditeurs susceptibles d'être intéressés par une édition du Bal enrichie des gravures d'un artiste d'outre-frontière, un artiste inconnu ici ?

Jean Cocteau, vous ne l'ignorez pas, avait lui-même illustré d'un ou deux dessins l'édition originale du Bal de celui qui fut son ami proche et dont il apprécia et valorisa très tôt le talent littéraire.

Mais c'était Jean Cocteau !...

Et Delacroix... Saviez-vous l'admiration de Regnart pour Delacroix ? J'avais été troublé par la dévotion quasi mystique avec laquelle il avait évoqué les admirables lithographies qu'il avait faites pour illustrer le Faust de Goethe.

Mais c'était Delacroix !...

Alors, voyez-vous, je lui ai suggéré de faire le travail. De le faire avec cette probité dont il se recommandait et l'honnêteté intellectuelle et artistique qui était la sienne. Mais je me rendais bien compte que je me devais de le mettre en garde contre le risque de préjugés – infondés comme ils le sont bien souvent – des éditeurs parisiens à l'égard d'un artiste sans références. Il avait d'autant moins de chance de convaincre, à mon sens, qu'elle serait nourrie de sincérité.

Je l'avais prié de me faire parvenir en priorité ou de m'apporter lui-même les épreuves de ses dessins. À ma grande surprise, monsieur Regnart avait accepté. Il viendrait personnellement me les apporter, m'avait-il assuré, en main propre, avec une lettre écrite par lui-même explicitant sa démarche. À sa demande, je lui avais remis une photographie de Raymond Radiguet que Man Ray avait prise dans les dernières semaines de sa pauvre jeune vie. La photographie le montrait à la iRotondei en compagnie de Jean Cocteau et d'une autre personne dont j'ai oublié le nom. Le visage de Radiguet était émacié, comme mangé de l'intérieur. C'est donc cet homme-là, m'avait-il dit, qui a écrit une histoire d'amour si troublante, si complexe et sincère à la fois ? Ne s'était-il pas incarné corps et âme dans le personnage du jeune François de Sérèuse comme pour déjouer la mort qu'il sentait venir à lui ?

Je ne pus lui répondre. Mais je lui assurai de tout faire afin que son projet ait une chance d'être présenté à qui aurait la belle intuition de lui accorder ne fût-ce que de l'attention.

Je ne sais plus si je croyais à ce que je lui disais, Madame. Mais l'essentiel n'était pas là, sans doute ; non, l'essentiel n'était pas là.

Il allait quitter Montparnasse le lendemain, reprendre le train, rentrer au pays. Allions-nous nous revoir ?...

Il était un peu plus de midi. « Prolongeons cette conversation autour d'une table », lui avais-je proposé. Il y avait une petite brasserie très abordable un peu plus bas dans la rue. Mais il avait décliné mon offre. Morel devait le rejoindre vers quatorze heures devant la Rotonde. De là, ils feraient le tour des ateliers, comme chez lui on fait le tour des estaminets.

S'il est venu m'apporter ses dessins ?

Jamais, Madame. Jamais.

LE BAL DU COMTE D'ORGEL

IL A CHANGÉ DEPUIS MONTPARNASSE. Il s'en rend bien compte lui-même ; il le lit à travers l'assombrissement des yeux de Marie ; il le devine sous le sourire pensif qui s'égaré sur le visage de Célénie tandis qu'elle écosse ses pois. Il a changé. Il le sait. Quelque chose en lui a changé. Presque rien, un défaut d'attention qui le rend plus distrait ; un manque d'appétit qui le retarde à table et – de plus en plus souvent – au lit. Non, il n'est plus tout à fait le même, Regnart, depuis qu'il est revenu de là-bas. C'est ainsi.

Mais il fait chaud encore sur les seuils des maisons où les voisins rapprochent leurs chaises pour causer. Les courettes résonnent de rires et de cris d'enfants autour des lampes à huile posées sur les murets ou à même le sol. Il fait chaud dans les estaminets où les lourdes guêpes s'enivrent dans les flaques de bière que l'on n'éponge plus. Et sous la terre encore, dans les sombres galeries où rampent les hommes-taupes à demi nus, il fait chaud. Et dans son atelier, où il vient d'allumer la lampe électrique au-dessus de la table où on le voit penché ; dans son atelier aussi, il fait chaud.

L'août est passé devant sa porte avec les charriots bringuebalants chargés de gerbes de blé doré, de seigle, d'orge ou d'avoine que les gamins du coin escortent jusqu'aux greniers des fermes avec des cris joyeux. Dans les cours, on trinque jusqu'aux petites heures autour des longues tables où les brasseurs s'attardent avec les fermiers. L'été a été généreux cette année ; la *Saison* sera sucrée juste comme on l'aime ici. À l'excès, parfois.

Ce matin, Émile, le facteur, a déposé un recommandé chez les Regnart. Sur l'en-tête de l'enveloppe il est écrit, en grandes lettres maniérées : Académie Royale des Beaux-Arts de Mons. C'est Marie qui a signé à la place de « Monsieur Regnart, artiste peintre » à qui était expressément adressé ce courrier. Après quelques palabres, pour la forme, Émile a accepté cette petite entorse au règlement à condition que Marie écrive, en toutes lettres : « Marie Regnart, épouse de Victor

Regnart, artiste peintre, absent de son domicile pour raisons professionnelles ». Il était neuf heures à peine, mais elle l'a quand même fait entrer à la cuisine pour lui offrir un petit remontant. « Le premier et le seul de la journée » a-t-il juré en avalant sa *goutte* ; une résolution qui s'effilochera de porte en porte jusqu'à l'heure fatidique où, au douzième coup de midi échappé du clocher de l'église, un voisin ramènera l'Émile dans une brouette, avec sa sacoche à moitié remplie encore, jusqu'au seuil de sa maison où Berthe aura préparé sa bardée de reproches.

Victor, cependant, n'est pas absent de son domicile, comme l'a assuré Marie. Bien au contraire, il n'a jamais autant été là, à la maison, enfermé dans son atelier qu'il ne quitte plus que pour manger – sans parler presque – et aller dormir.

« Mais qu'est-ce qu'il fabrique donc, Victor ? s'inquiète Célénie. Il fait si beau dehors. La lumière de fin d'août, c'est la plus belle. Elle a vieilli. Elle est devenue plus grave, plus dorée. Qu'est-ce qu'il fait donc, au lieu de t'emmener promener, Victor ?

– Il dessine, Tante Célénie, répond invariablement Marie qui s'en remet à l'ombre de Victor que la lumière de la lampe projette sur la vitre de la porte de l'atelier. Il dessine. »

Cet après-midi, Victor est sorti de son atelier un peu plus tôt que d'habitude, vers les seize heures. Il prendra sa tasse de café dans la cour, dit-il à Marie en se lavant les mains au robinet de la cuisine. Ses doigts sont maculés d'encre noire. Elle le remarque tout en garnissant le plateau des petits biscuits secs qu'il aime tremper dans le café au lait ; à peine tiède, le lait, pour ne pas trop refroidir le café. Il a ôté son tablier, ce qui signifie qu'il ne reprendra pas ce soir son travail à l'atelier. Marie est nerveuse. La lettre de l'Académie est restée cachetée sur la cheminée de la salle à manger. Chacun de ses regards vers lui est un « pourquoi ? ». Mais elle le sent : ce n'est pas à elle qu'il parlera d'abord.

« Va donc prendre un peu le soleil près de ta mère, Vic. Je t'apporte le café dans un instant. »

Célénie est assise dans l'angle que forment le mur de la cour et l'atelier de gravure. Elle écosse ses pois.

« Je suis bien aise de te voir, mon garchon ! » lui lance-t-elle, sans esquiver l'incurable petit chuintement qui lui ourle les lèvres chaque fois que surgit en sa bouche le mot qui lui restitue son fils, ce garchon dont elle est si fière et si heureuse qu'il ait choisi de vivre ici, dans ce village où il est né, comme elle et ceux d'avant elle dans la branche maternelle. Elle travaille méticuleusement, sans lever les yeux de sa tâche. « Ils sont véreux cette année, ajoute-t-elle avec une moue de dégoût. On en perd la moitié dans chaque cosse... »

Victor aime ce geste des doigts agiles encore qui éventrent la cosse pour en extraire les deux ou trois billes vertes qui échapperont à la voracité des petits occupants du lieu. Avec les confitures de mirabelles et les conserves de haricots verts, l'écossage des pois est, en été, une tâche dont Célénie revendique dans la famille la totale exclusivité.

« Alors ? demande-t-elle simplement quand il plonge la main dans la masse roulante des pois, ce geste d'enfant qui autrefois la mettait tellement en colère. Alors ?...

- Je dessine, Maman, répond-il.
- Oui, mais quoi ?
- On verra, Maman. On verra... »

TÉMOIGNAGE DE MARIE

LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DE MONS était restée plusieurs jours là où je

l'avais posée. Je me souviens que Victor évitait soigneusement de passer devant la cheminée où l'on ne voyait qu'elle, la lettre. Et s'il ne pouvait faire autrement, son regard se détournait vers la table ou la fenêtre qui ouvrait sur le jardin. Je ne peux pas vous cacher que ces façons-là me tapaient sur les nerfs, Madame. C'est sans doute pour ça que je le trouvais changé.

Un matin – il s'était levé si tôt que j'avais cru un instant qu'il n'était pas venu se coucher – en entrant dans la salle à manger, j'avais bien vite remarqué que la lettre manquait dans le fouillis d'objets qui s'étalait là, vases, petites vierges en plâtre, une pendule de cheminée en faux marbre rose, quelques photographies dans leur cadre à pied, des cailloux... Oui, des cailloux ; certains d'une forme remarquable ou d'inimaginables combinaisons de couleurs. Ceux-là, Victor les examinait parfois longuement. On eût dit qu'il les interrogeait. Il les retournait entre ses mains, les humait ; il les étudiait à la loupe, comme s'il voulait arracher de leur silence minéral les formules de leurs secrètes pigmentations.

Victor n'était pas à la salle à manger ni à la cuisine où tout dormait encore : la table impeccablement propre, les trois chaises glissées sous la nappe, le poêle à charbon et la bouilloire en tôle émaillée – le coq, prétendait notre petite Andréa – que le feu ferait chanter bientôt pour le café. Célénie n'était pas encore descendue de sa chambre. Seul, le chat Grizou piétinait devant la porte du jardin, la queue dressée comme la hampe d'un étendard.

Non, Madame, il n'était pas sorti. Je l'avais trouvé assis dans le fauteuil de son atelier, fumant sa pipe tandis qu'il lisait la lettre avec la plus grande attention.

Il ne m'a pas reproché de n'avoir pas frappé à la porte. Il n'a pas non plus fait mine de me cacher ce qu'il lisait. Victor ne fait pas ces choses-là. Il m'a simplement annoncé que sa candidature à une fonction de professeur de dessin avait été acceptée à l'unanimité du conseil académique sur base

de sa notoriété. C'est le directeur lui-même, Émile Motte, qui le lui annonçait.

Toute la fierté, tout le bonheur du monde avaient en un instant rempli mon cœur à ras bord. Mon Victor allait enfin entrer par le grand portail des professeurs d'académie, à l'égal des maîtres qui l'avaient formé. Il serait nommé assez rapidement, m'avait-il assuré. Cela signifiait que notre vie matérielle allait s'améliorer et qu'il ne lésinerait plus sur les achats de matériaux si nécessaires à son travail de peintre et de graveur. N'oubliez pas cette part essentielle de sa vie d'artiste, Madame.

Vous me dites que vous avez déjà recueilli le témoignage de son ami Detry, le peintre Detry qui prenait avec Victor le train de la ligne 98 à l'époque où tous deux étaient professeurs dans différentes écoles de Mons. Victor a fait ce trajet pendant plus d'un quart de siècle : de 1925 à 1951 exactement. Toute une vie ! Entre-temps, les locomotives se sont modernisées. Électrifiées. Le paysage même a traversé d'autres époques, une autre guerre. Tout glissait, tout se broyait, tout renaissait entre les rouages d'un inéluctable, un indispensable progrès. Les mines, les vieilles industries fermaient les unes après les autres. On s'était mis à consommer autrement, à produire d'autres choses, à voyager plus loin, plus rapidement.

Mais lui, Victor Regnart, il continuait à peindre ses courettes comme s'il craignait que les neuves ressources du temps n'achèvent de détruire ce que la misère avait déjà rongé. Il les a peintes jusqu'à la fin de sa vie.

De la nôtre, devrais-je dire, Madame, car nous avons été longtemps époux, longtemps un couple amoureux ; amoureux jusqu'en nos souffrances.

Mais revenons, si vous le voulez bien, à cette année 26. Et à l'étrange occupation qui le tenait plié à sa table de travail des heures durant.

FEMME NUE LISANT

MOREL S'EST ANNONCÉ pour l'après-midi du dimanche suivant. Il écrit dans sa lettre : *« Cher ami, je me réjouis de te revoir bientôt. Quelqu'un m'a parlé de toi après ton départ de Montparnasse. Tu auras deviné qu'il s'agit de notre ami commun, l'antiquaire Eugène Rechkowitch. Qu'en est-il de ton projet d'illustrer le Bal du Comte d'Orgel ? Nul doute que tu n'as pas laissé filer l'idée dans le courant des jours de splendide paresse ! Nous en parlerons, si cela t'agréé... »*

« Tu m'as à peine parlé de ce projet, Vic. »

Deux heures de pose déjà. Marie s'ennuie visiblement, assise, à demi dénudée, dans un fauteuil à dossier bas qui ceint les hanches sans entraver le haut du corps. Une pudique mise en scène de la nudité. Victor a recouvert le fauteuil d'une étoffe épaisse, une ancienne tenture de velours d'un rouge amarante dont l'ampleur se resserre autour de la taille de Marie comme une crinoline. La couleur du tissu importe peu. Elle naîtra sur la toile des intimes alliances des couleurs au butinement du pinceau.

Marie soupire. Ce n'est pas la première fois que Victor lui demande de poser nue pour lui. Elle est son unique modèle depuis l'Académie, et leur mariage n'a fait que rendre cette exigence d'exclusivité plus jalousement incontournable encore. Mais quelque chose la mobilise autrement ce matin ; quelque chose – l'intuition d'une dissimulation, d'un mystère ? – qui pervertit le troublant exercice auquel elle s'abandonne d'habitude pour le seul regard de son peintre. Qui d'autre, d'ailleurs, à part lui, pourrait s'autoriser à la contempler nue, en des poses parfois si lascives que sa chair même en trahit le trouble ? S'en rend-il compte parfois ? Et aujourd'hui, à cet instant où elle sent que ses jambes fourmillent d'impatience contenue et où, malgré la blonde chaleur que le soleil diffuse à travers les brise-vue de la fenêtre, sa peau se gerce de frissons qu'elle ne peut maîtriser, perçoit-il sa lassitude et son inquiétude ?

« Tourne-toi un peu plus vers la gauche, Marie..., murmure-t-il. Oui, voilà... La pose est magnifique. Encore quelques minutes, et... »

On la voit de dos, jambes croisées, le buste légèrement penché vers l'avant. Elle tient un journal dans les mains, un magazine de mode qu'elle feuillette distraitement. Le journal largement ouvert n'est qu'un accessoire nécessaire à la pose, mais il n'est pas insignifiant. À la proposition que Marie avait faite de prendre plutôt un livre entre les mains – *Madame Bovary*, par exemple, qu'elle était précisément en train de lire– Regnart avait répondu qu'on ne lit pas Flaubert assise toute nue, sans raison valable, dans un fauteuil. Marie avait hésité entre rire et se vexer. Elle avait ri, puis elle avait demandé à nouveau, de la façon la plus désinvolte possible :

« Vic, à propos de ce projet... Monsieur Morel est au courant ?

– Ce projet ? Tu veux parler du *Bal* ?... Je ne suis plus très sûr, Mic. Ni d'en avoir vraiment envie ni d'avoir envie de trouver une raison légitime pour y consacrer tant de temps. La rentrée académique se profile. Je me dois à mes cours. Tiens bien la pose un petit moment encore. La nuque, c'est la partie du corps la plus délicate à peindre... »

Regnart parle sans remuer les lèvres, les dents serrées sur le tuyau de sa pipe éteinte. Les mots s'y aventurent, comme des funambules sur un fil, avant de s'élancer dans le vide qui sépare le peintre de son modèle. Ils volettent un instant autour de la tête de Marie, puis s'éteignent et retombent comme des copeaux de bois qu'un coup de vent arrache aux flammes et qui flamboient dans l'air, lucioles éphémères que le feu consume et disperse. Certains la frôlent, lui picorent les oreilles, lui chuchotent des secrets d'alcôve. Elle les chasse d'un imperceptible mouvement de la tête. Futt... D'autres reviennent, insistent, s'accrochent aux boucles d'oreilles. Elle les entend malgré elle. Ils parlent du corps qu'ils connaissent ; du corps qu'ils reconnaissent comme une terre cent fois perdue, cent fois reconquise ; ils disent la nuque, la délicate attache au corps où le cou prend naissance. Un bulbe, entend-elle. La tige en émerge, la tige frêle qui portera la fleur. La fleur. La tête... Elle l'entend, Regnart. Elle l'écoute, écoute cette voix qui reflue du fond de l'atelier où il converse avec celle qu'il peint, la muette, femme à peine, soumise aux ordres du maître. « Penche la tête un peu plus vers l'avant, veux-tu ? J'aurais dû... » Mais pourquoi hésite-t-il soudain ? Oh ! cette envie de se retourner... Sur - prendre l'expression de son visage. Qu'aurait-il dû faire, dire, demander, exiger ? Que n'a-t-il pas fait ? Elle ne demande rien pourtant. Elle se tait. Il a repris son travail. La voix se mélange aux couleurs de la palette. Elle entend. Et ce n'est pas son prénom qu'il évoque, son prénom à elle, Marie. Il dit qu'il aurait dû penser à ce turban ; qu'il aurait dû lui enrouler autour de la tête à la manière orientale, un turban ligné comme celui de la baigneuse d'Ingres. Ou

celui de Kiki sur la photographie. Elle entend ce prénom : Kiki... Elle entend les mots qui disent le corps de Kiki, son corps violon. Ou peut-être imagine-t-elle qu'il dit ces mots-là. Peut-être est-ce bien elle, Marie, qui les lui inspire ? Elle qui reçoit cette lumière sur ses épaules ; une lumière venue de nulle part qui descend le long du dos jusqu'au vase des fesses ; une lumière sécrétée par la chair même...

Il dit : « Ne bouge pas. Ne bouge pas ... »

Elle ignore, à cet instant de paradoxale confusion des rôles, qui est la femme que Regnart peint nue, la femme sans visage qui sera éternellement sur la toile une *Femme nue assise, lisant*, et qu'il appelle à lui, qu'il engendre du néant de la toile par le miracle de la forme et de la couleur. Elle est le modèle et l'image, l'une à l'autre confondue ; l'une et l'autre illusoires, dérisoirement belles.

« C'est à Kiki que tu parles, Vic ? »

Il n'entend pas. Il peint. Il la peint ; et malheur à ce pinceau s'il déformait, tordait, falsifiait ce que la nature et la vie ont mis de soin à façonner en une parfaite harmonie de beauté et d'amour.

Marie reprend la pose et tourne la feuille de son journal. Ce petit boléro rouge à liseré blanc en tricot lui irait à ravir, porté sur une robe coupée très près du corps. Une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Lever la suivante sans la tricoter. Une maille à l'endroit. Rabattre la maille levée par-dessus sa voisine. Une maille à l'envers... Le boléro s'ébauche aux jeux croisés des aiguilles. Se compose à même la peau, s'accommode de sa nudité. La voici vêtue d'insoupçonnable tandis qu'au chevalet, Regnart parfait l'arrondi d'un sein sous la voussure du bras gauche.

« Kiki ? Je ne sais pas, Marie. Kiki, c'est... Ce n'est pas...

– Celle de Montparnasse ! Celle du portrait de la femme à la cigarette. »

Il ôte ses lunettes, ses petites lunettes rondes. S'arrête de peindre. Son regard se pose sur Marie, les épaules de Marie, la longue courbe du dos de Marie.

« Marie... Mais que vas-tu imaginer ? Oui, cette fille existe. C'est un modèle, je te l'ai expliqué, déjà. La femme la plus courtisée de Montparnasse. Pas la plus belle, à mon sens. Tout le monde connaît Kiki de Montparnasse. Tout le monde a vu la photographie que Man Ray a faite d'elle, la photographie au violon. Le violon d'Ingres, ça s'appelle. Parce qu'il lui a dessiné les ouïes d'un violon sur le dos. Il aimait le violon, Ingres. Je l'ignorais. J'ai peut-être pensé à cette photo, Marie, en te dessinant de dos aussi. Mais, Marie, Marie... Où vas-tu ? »

Marie se lève. Elle s'enroule, vexée, boudeuse, dans la lourde tenture rouge amarante.

« Le turban rayé, ce n'est pas mon style, Vic. Je n'ai rien d'une odalisque. Moi, c'est le chapeau... Mais c'est assez pour aujourd'hui. Tu achèveras bien sans moi. »

Il est décontenancé, le peintre Regnart. Et plus encore quand elle contourne le chevalet sans un regard vers la toile, reine outragée, drapée dans sa tenture rouge dont les crochets métalliques fichés dans le galon font en traînant sur le carrelage un étrange petit bruit de ferraille. Curieusement, tandis qu'il entend craquer l'une après l'autre les marches de l'escalier, c'est le fou rire qui le gagne ; un fou rire impulsif, irrépressible, scandaleusement drôle. Le fauteuil dépouillé dénonce la tourmente. Il s'y laisse tomber. Il en pleure de rire. Une porte se referme sèchement là-haut.

Dehors, assise au soleil dans la cour, on entend chanter Célénie qui écosse ses pois.

UN DIMANCHE AU SOLEIL

LA PETITE LAMPE ÉLECTRIQUE ronge la nuit autour du chevalet. Il est minuit passé. Une fois de plus, Regnart est redescendu à l'atelier en esquivant la troisième marche qui le trahira malgré tout. Une fois de plus, Marie fera semblant de n'avoir rien entendu. Dans une heure ou deux, quand il reviendra chercher le chaud contre elle au creux du lit, elle ne fera pas semblant de dormir. C'est en ces moments-là qu'ils se parlent, les époux Regnart, souffles mêlés au creux du même oreiller. Ils se chuchotent leurs confidences de bouche à bouche ; leurs silences ont gardé le goût des baisers interdits qu'ils grappillaient jadis en cachette de leur mère, au temps des prudes fiançailles. Ils se devinent dans la pénombre et leurs mains se rassurent. Ils sont un être unique, recto-verso d'un seul nom de famille. Et qu'il s'éloigne d'elle, qu'il se confine des heures au large des rives de sa vie, tous les chemins qu'il dessine reviennent vers Marie, inexorablement.

Morel est venu ce dimanche, vers la fin de l'après-midi comme il l'avait annoncé. Une brève visite d'amitié entre peintres qui n'est cependant pas passée inaperçue dans le quartier. Son arrivée au volant d'une automobile noire toute neuve a suscité une telle curiosité dans la rue que Célénie s'est sentie obligée de s'installer sur le seuil de la porte avec son cageot de pois à écosser pour tenir à distance les chenapans du coin et les mères bouffies d'envie.

Les deux hommes s'étaient retirés un bon moment dans l'atelier de Regnart. On les a entendus parler longtemps, marcher de long en large, faire grincer les pieds des chaises. Et on les a entendus se taire aussi ; échanger leur silence dans des froissements de papier. Quand ils sont sortis de l'atelier, le sourire de Victor semblait un peu crispé.

Le café avait été servi dans la salle à manger, juste après que Regnart eut invité son hôte à visiter son atelier de gravure – son « laboratoire » comme le disait sa mère avec un air mystérieux – au fond de la cour. Ils semblaient plus décontractés en revenant vers la maison. Regnart se tapait le front avec le bouton du tuyau de sa pipe :

« Tout est là-dedans, cher ami... La composition de mon vernis mou, c'est un secret d'État, pas moins ! Une formule chimique que j'ai mise au point dans la plus grande discrétion. Aucune trace. Tout est dans mon coffre-fort personnel. Inviolable, Morel. Inviolable... »

Ils avaient rejoint Marie et Célénie, qu'on avait déchargée de sa surveillance. La table avait été tendue d'une nappe fleurie, festonnée de jours : le patient ouvrage de Marie pendant les interminables mois des fiançailles. On avait un peu plaisanté sur ce sujet... Une Pénélope en son genre ? Pas vraiment, avait rétorqué Victor. Marie ne défaisait pas la nuit ce que ses doigts faisaient le jour pour décourager la horde de soupirants sous sa fenêtre. Et Victor n'avait rien d'un Ulysse parti guerroyer au loin... On avait sorti du buffet le beau service en faïence blanche et l'argenterie familiale. Morel s'était montré bon convive en faisant honneur à la tarte aux pommes et à la rhubarbe de Célénie. On avait évoqué les vacances à Concarneau. Et aussi, de façon plus discrète, ce voyage des compères à Paris. Une seule fois – Victor s'étant éloigné un moment pour aller chercher sa blague à tabac abandonnée sur la table de l'atelier – Marie avait évoqué, d'une façon qu'elle voulait anodine, l'obsédante image de Kiki de Montparnasse. « Kiki ? Oh ! Une pauvre fille, finalement, avait répondu Morel sur le même ton badin. Que fera-t-elle quand elle cessera de plaire ? » Le sujet était épuisé lorsque Victor était rentré dans la salle de séjour, la pipe allumée à la bouche.

« Où en étions-nous ? »

Marie s'était tournée vers Morel.

« Que pensez-vous, Monsieur, du projet de Victor ? Il a dû beaucoup vous en parler cet après-midi. »

Un ange était passé...

« C'est du *Comte d'Orgel* que tu veux parler, Mic ? »

– Évidemment, Victor. Ton projet d'illustrer ce livre. Il n'est plus sur la table de nuit, d'ailleurs, ce roman. Quant au *Journal*, tu ne l'as plus ouvert depuis que d'autres lectures te retiennent dans l'atelier. Je sais tes façons.

– Ta femme est une fine observatrice, mon cher Regnart. Mais... »

Il s'était adressé à Marie.

« Vous me demandez ce que je pense de ce projet. À moi de vous demander ce qu'il vous en a dit lui-même. »

– Rien. Ou presque rien.

– Voyons, Marie ! Que va penser notre ami ?... » s'était écrié Regnart en rougissant comme un gamin.

Mais Morel était entré dans le jeu de Marie.

« Ah ! Moi, ça ne m'étonne pas. Regnart est un cachottier. Mais les dessins s'accumulent déjà sur sa table ; les dessins, les esquisses... Vous le connaissez, Marie. C'est ainsi qu'il fait. Des milliers d'ébauches

pour le seul dessin d'une main. »

Les yeux de Marie pétillaient d'impatience.

« Mais vous, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

– C'est évidemment très différent de ce que Victor nous donne à voir depuis des années. Et en ceci, j'associe le graveur et le peintre, avait répondu Morel, redevenu prudent comme un chat. Nous en avons discuté en toute sincérité, sans aucune rivalité d'artistes comme cela se passe hélas si souvent. L'idée est intéressante, chère Marie. Les extraits bien choisis. Et puis... Regnart, c'est Regnart. Et celui-là sait dessiner...

– Mais faut-il illustrer ce roman ? avait brusquement demandé Marie, prenant Morel de court... et Victor aussi, sans doute.

– Là n'est pas la question, je pense. L'illustration n'ajoute rien au texte. Il le rejoint parfois... Il l'éclaire. Qu'en penses-tu, Regnart ? »

Un léger haussement d'épaules. Ce qu'il en pensait, lui que tourmentaient jusque dans ses rêves le visage émouvant de Mahaut et ce regard brûlé d'une passion interdite où les mots se consumaient avant même d'avoir été écrits ; ce visage né au fil du trait de sa plume et qu'il osait à peine retoucher de crainte d'en trahir l'intime désarroi.

« Ce que j'en pense ? avait-il fini par murmurer, je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai proposé de tenter ce défi-là à monsieur Rich.. Rech...

– ...kowitch. Tu y arriveras un jour ! C'est lui-même qui m'en a parlé. Un défi, dis-tu, Regnart. Mais chaque fois que tu pousses ton burin dans la plaque de zinc, chaque fois que ton pinceau émeut la toile, que ton crayon trace un trait sur une feuille, c'est un autre défi que tu te poses. Tu me parlais des lithographies de Delacroix. Sais-tu que Goethe lui-même était plus que sceptique quant à ce travail...

– Delacroix, lui, n'a jamais douté. Il en parle dans son journal. Son Méphisto est impressionnant. La beauté du diable. Le texte, les gravures, c'était une rencontre de titans. Radiguet, lui, n'a rien à gagner de mes dessins. Pas en l'état, en tout cas. Non, Morel, ce serait folie. On se moquerait de moi, là-bas. Prétention de petit peintre de province qui rêve au-dessus de ses moyens. Allons, buvons à notre lucidité. »

De cet échange, dont elle se sentait exclue, Célénie n'avait retenu que l'avant-dernière phrase que Victor avait prononcée sur le ton d'une boutade : *La prétention d'un petit peintre de province...* N'est-ce pas cela qui l'avait incitée à rompre le silence où elle s'était réfugiée ?

« Mon garchon... »

Elle n'avait dit que ça, et c'était suffisant. Tout ce qu'elle voulait dire, Célénie, était dans ces deux mots-là. Les autres mots qui lui remontaient du cœur, tout chargés de perceptions embrouillées, trop compliquées à défricher, ils lui faisaient une grosse boule au fond de

la gorge. C'est à cause de ça qu'elle avait la voix rauque, à cause des mots qui entravaient sa voix. Ils la regardaient tous les trois, attentifs à ce que seuls ses doigts exprimaient dans un geste machinal. Ils fixaient ces vieilles mains agiles encore qui s'agitaient sur la nappe dans une parodie d'écoassage de pois. Lequel d'entre eux aurait juré n'avoir pas entendu rouler les billes vertes et dures dans la jatte qu'elle serrait dans le repli de sa jupe sous la table ?

« Mon garchon... »

Victor avait bien compris. Il avait saisi la main de sa mère, très tendrement, et l'avait portée aux lèvres.

« Fais-moi confiance, Maman. Tu sais comme je suis exigeant vis-à-vis de moi-même. Et que je sais me juger sans complaisance. Mais il manque quelque chose d'essentiel à ces dessins, tu comprends. Il manque... Il manque l'audace. »

Se tournant vers Morel :

« Je les garde un certain temps encore, mon ami. Ils ont besoin d'être pensés, médités, retravaillés mille fois avant que je les dévoile. C'est ma façon de faire. Faire, parfaire... Mon métier l'exige. Il faut aussi laisser le temps passer dessus. Tous les artistes savent ça, n'est-ce pas ? C'est le temps qui fait mûrir le talent et les idées. J'y reviendrai plus tard. Peut-être... »

Morel était reparti peu après avec deux petits dessins à la gouache sur vélin d'Arches blanc : une tête de femme au regard effronté, cheveux coupés à la garçonne et cigarette aux lèvres, et le portrait d'un homme affreusement maigre, couché tout habillé sur son lit d'agonie. Sur la petite table à l'avant-plan du dessin, un manuscrit inachevé sur lequel une plume a été abandonnée. Radiguet ?...

Mystérieux Regnart !

« À bientôt, chère Marie. Nous nous reverrons sous peu, j'imagine, en décembre au Cercle Artistique et Littéraire à Bruxelles ? » avait dit Morel en se courbant sur la main glacée de Marie.

Victor, tout occupé à accompagner son ami jusqu'à son automobile, n'avait pas remarqué que sa femme se glissait dans l'atelier pour en ressortir, une minute plus tard à peine, en cachant quelques feuillets dans la poche de son grand gilet.

SUZANNE AU BAIN

SUZANNE AU BAIN. C'est le nom que le peintre a donné au tableau. Et

tout naturellement, on consent au voyeurisme ; tout naturellement, on accepte de se sentir concerné par l'indiscrète vision de la scène. On souscrit au déflorage de l'intimité de *Suzanne*. La femme que Regnart peint au bain, dans une attitude ambiguë d'effroi et de désir, n'est pas un modèle quelconque, une *Femme au bain* esthétiquement pathétique, offerte, nue, aux regards qui n'emporteront d'elle que l'impression forte laissée par le tableau accroché aux cimes d'une exposition. Curieusement, cette femme n'est pas Marie, la femme du peintre et son modèle unique du nu. Cette femme existe-t-elle ? A-t-elle jamais existé dans la vie du peintre ? Qui est-elle ? Regnart répond à cette question en la nommant : Suzanne.

À partir de là, Suzanne est.

L'existence de Suzanne est en l'espace du tableau.

Il faut s'en approcher à pas de loup. Y pénétrer sans se faire remarquer. La pièce semble banale, mais les jaunes vieillis, les ocres pâles, les bruns, les gris, les roses, le bistre lumineux, les couleurs chaudes des murs, du pavage du sol, des quelques meubles qui l'occupent composent une atmosphère de confinement doux et de chaleur, une alvéole d'intimité rassurante autour d'un poêle qu'on imagine – car on ne le voit pas dans le tableau – rougeoyant jusqu'au garrot.

Il est courant, à l'époque où ce tableau est peint, de se laver à la cuisine. Mais Suzanne a choisi une autre pièce de la petite maison – sans doute une maison de l'une des courettes chères au peintre – pour ses grandes ablutions. On pense à la pièce où l'on ne vient que rarement et où l'on entasse tout le superflu dont la vie au quotidien ne s'encombre pas ; celle qu'on nomme « la belle pièce » par contraste avec la cuisine où l'on vit. Suzanne y est assise sur une basse chaise en bois au fond de paille. Une autre chaise, basse elle aussi, semble-t-il, a été repoussée contre le mur, à sa droite. On y a déposé des vêtements,

une chemise, un torchon, peut-être. Derrière Suzanne, dans le coin sombre de la pièce, à la gauche de la porte, on distingue une petite armoire étroite, un *bonheur du jour*, comme on appelle ici ce type de meuble où l'on range de tout, du linge de maison à la vaisselle des jours de fête. Un globe en verre est posé sur le dessus de l'armoire. Il faut regarder de très près pour y distinguer la petite vierge en plâtre qui y a trouvé domicile. Le globe est flanqué de deux petites figurines en porcelaine émaillée. Le sol est pavé de carreaux rougeâtres assez communs pour ce type de maison. Devant la jeune femme, une bassine. Vient-elle d'en sortir ? S'apprête-t-elle à y entrer ?

La femme est dévêtue. Elle a posé les deux pieds sur le barreau de la chaise. Les orteils de son pied gauche sont écartés comme sous l'effet douloureux d'une crampe. Elle tient ses jambes étroitement serrées, genoux joints. De ses deux bras croisés contre sa poitrine, elle étreint un linge plaqué sur ses seins. Le linge – mais il semble que ce soient plusieurs longues étoffes entremêlées de couleurs différentes, vert d'eau, rose très pâle, ivoire... – coule sous le coude de son bras gauche et dévale par le pli de l'aîne jusqu'au sol. Rien de ses charmes féminins n'est dévoilé. Tout son corps semble en défense, replié sur lui-même, buste posé, quasi, sur ses longues cuisses maigres. Jaillie du creux des omoplates resserrées par la position contractée de Suzanne, la tête est renversée, tournée vers la porte de la pièce. Les longs cheveux bruns, rejetés par le mouvement de torsion de la tête, pendent le long de son dos. Le visage est vu de trois quarts. On comprend que la jeune femme tente d'entre voir quelque chose qu'elle perçoit derrière elle et dont un léger crissement, peut-être, a trahi la présence. Si l'on suit son regard, on devine que « quelque chose » en effet provoque chez elle l'inquiétude qui marque son visage. Les yeux sombres, accentués par le trait noir des sourcils remontants, le pincement du nez, la bouche serrée aux commissures, toute la ligne médiane du visage de Suzanne s'inscrit en cette attente d'une probable intrusion.

TÉMOIGNAGE DE SUZANNE

O N VIENT J'ENTENDS DES PAS. J'entends. Des pas. Cela vient du dehors.

Cela approche. Quelqu'un approche. Quelqu'un. Ou bien c'est moi qui imagine des choses... Une présence derrière la porte. La porte est derrière moi. Derrière cette porte, il y a l'inconnu, le mal tapi. Tout ce qui naît de la peur... Parce que je suis seule, ici, dans cette maison. Seule et nue. Rien n'est pire que d'imaginer ce qu'on ne voit pas.

Oui, j'ai peur...

Cela s'est arrêté.

Le bruit des pas a cessé sur le seuil, derrière la porte. Il y a quelque chose là. J'entends quelque chose qui n'est pas le silence. Un frottement. Le frôlement d'une ombre épaisse contre le bois de la porte. Peut-être rien. Rien. Un chien...

On touche à la clenche. Je l'entends. J'entends le claquement de la serrure. Tac tac tac. J'entends le bruit de ma peur. Tac tac tac. Le bruit de mon cœur. Fou, mon cœur. Fou.

Je suis seule.

Nue.

Il faudrait me vêtir. Me lever de cette chaise. Récupérer la chemise que j'ai jetée sur l'autre chaise. Ou le torchon. Me vêtir. J'ai froid. Je tremble de froid. Ou de peur. Ou d'autre chose...

Pourquoi ai-je tant tardé à prendre ce bain. L'eau est froide à présent dans la baignoire. Trop froide. Et le feu est retombé. S'étouffe. S'éteint. Où est le tisonnier ? Pas dans le tableau. Il faudrait pourtant secouer les braises. Réveiller la flamme. La ressusciter. Y jeter une pelletée de charbon. Il faudrait que je me lève. Fuir. Il faudrait...

Pourquoi est-ce que je reste là, assise sur cette chaise basse, le cou tordu, à fixer cette porte. Le corps tordu. Tendue. Corps refroidi autour d'un tas de braises rouges encore. Un petit tas de braises qui brûlent au fond, tout au fond de mon corps.

Quelle folie, pauvre Suzanne !

Quelqu'un est là. Je le sens. Je le devine. Fou, mon cœur qui bat comme

un fou. Se débat dans ma poitrine. Comme un fou, se jette contre les murs capitonnés de sa cellule. Mes bras le retiennent, mes bras croisés, serrés. Mais il s'agrippe et se débat dans le nœud de mes bras. Se cabre, mon cœur, animal sauvage. Je le tiens à la bride. Calme-toi... Calme-toi... Moi, que puis-je faire d'autre que cacher mes seins sous mes bras ? Mes seins, mon ventre. Oh ! Quelle honte. Quelle honte singulière. Un brasier sous la glace. Chaud gercé de froid. Folle Suzanne, couvre-toi ! Couvre ta honte. Ton trouble impudique.

Mais qui est derrière cette porte ?

Me voit-il ?

Me regarde-t-il ?

Suis-je belle encore ?

On pousse la porte. Lentement. La porte geint. Se plaint, à peine. Comme on trahit en gémissant.

Qui est-ce ? Un voisin ? Le voisin ? Un homme qui m'aurait suivie dans la rue ? N'importe qui. Ou n'est-ce que... Ou encore...

S'il m'arrivait quelque chose ? On en dirait des choses dans le quartier... Déjà que je passe pour une aguicheuse. Femme légère. Légère. Oh ! J'aimerais tant être une femme de plumes. Un oiseau. Légère, légère...

Ou c'est peut-être le peintre ? Entré sans frapper. Pour me surprendre, me regarder de loin, sans approcher. En cachette. Juste comme ça, pour peindre Suzanne au bain. Effarouchée. Faussement implorante...

Est-ce le peintre ?

Mais qu'est-ce que tu vas imaginer là, pauvre Suzanne ? Pauvre folle Suzanne !

La porte a grincé. Je le jure, la porte a grincé. Quelqu'un a poussé la porte. Ce trait de lumière sur le carrelage. Je le vois. Droit comme un !l. Droit. Jusqu'au milieu de la pièce. Je le vois. Quelqu'un a ouvert la porte. Juste un peu. La retient d'une main. Une main d'homme. Je la devine. Je la sens. Sur mes épaules je la sens. Main d'homme chaude. Et dure. Sur ma nuque. Écarte mes cheveux. Se saisit de mon cou. Mon cœur bat. Fou, mon cœur. Je ne dois pas avoir peur. Me lever. Je dois. Quitter cette chaise. Courir à la cuisine. Nue. Appeler. Mais qui ? Je suis seule ici. Qui viendrait ? Oh ! j'ai si froid.

Rien ne se passe.

Je n'entends plus rien.

On a repoussé la porte. Sans bruit. Sans bruit. Venu et parti. Qui est venu ? Qui m'a vue, nue, et est parti ?

Pauvre Suzanne, regarde-toi.

Trop maigre. Trop grande et maigre.

Trop vieille déjà.

Déjà.

Folle Suzanne, habille-toi. Tu auras rêvé. Craint et désiré. Tu as gaspillé le temps et l'eau, laissé le feu s'éteindre au fond de l'âtre. Que dira-t-il, l'homme qui sera là bientôt ? Tu reconnaîtras son pas sur les pavés de la ruelle. Et la brusque façon qu'il a d'ouvrir la porte derrière toi. Que dira-t-il s'il te voit nue et échevelée dans le désordre de la pièce ? Que croira-t-il, ton homme ? Tu l'entendras rire de toi, femme nue, femme-oiseau déplumée, sans grâce ; femme vieille déjà dont il ne prend plus les seins ni le ventre, ton homme qui réclamera du feu dans l'âtre et de l'eau chaude dans le baquet.

Ce sera la nuit. Ou presque.

Il entrera nu dans le baquet.

Et la lune se collera aux vitres pour le voir, l'homme qui est le tien.

Nu et fort comme un arbre aux membres nouveaux.

La lune le prendra dans son lit.

Le léchera avec sa langue jaune.

Le séchera de ses cheveux.

Lui parfumera les mains et les pieds.

Il sera là bientôt, ton homme.

L'heure sonne au clocher.

Il ne s'est rien passé.

Rien.

L'eau est froide à présent.

Dans le baquet.

Le feu est mort.

Tu as froid.

C'est samedi aujourd'hui. Nuit de soulerie pour l'homme.

Pour toi, nuit blanche.

Blanche.

NUE, EN CHAPEAU, PLEINE DE GRÂCE

LUI EÛT-ELLE DEMANDÉ S'IL L'AIMAIT, Victor aurait, d'un seul geste, dévoilé l'immense galerie des portraits de Marie qu'elle aurait parcourue d'un regard éperdument inassouvi. Ainsi, tour à tour séduite et repoussée par ce qu'il lui dévoilerait d'elle et qu'elle ignorait encore, serait-elle à son tour entrée dans les profonds chemins de l'amour de son peintre.

Il faut imaginer qu'elle marche, lentement, dans cette galerie, sans s'arrêter, comme passe le temps de sa vie. Il faut imaginer que tandis que marche Marie, seule, comme une reine un peu voûtée, viennent à elle toutes les autres, celles d'avant, celles d'hier, de demain, images immatérielles d'elle-même qui pénètrent et se fondent en une chair diaphane. Et que toutes ne sont qu'elle, elle seule, Marie, qu'une couche de couleur noire suffirait à faire disparaître pour toujours.

« Regarde, Marie, dit le peintre. Les reconnais-tu, celles que j'aime en toi ? »

Oui, elle les reconnaît.

Voici Marie au chapeau rouge sur fond bleu. Un trait de rouge, du même rouge aux lèvres et au cou.

Voici Marie songeuse, la joue posée dans le creux de la main, regard au loin. Robe, cheveux, arrière-fond : tout est dégradé de sombre dont naît ce visage fatigué, alourdi de pensées, que le cou et la main tiennent dans la lumière.

Voici Marie en robe du soir et coiffure crantée. Une esquisse au crayon affinée de douceur. Puis toutes les autres : Marie au collier de perles rouges et noires. Marie aux cheveux serrés en chignon sur la nuque et aux boucles d'oreilles jaunes. Marie, cheveux courts, ondulés ; yeux rieurs, large sourire très clair. Marie assise, genoux relevés sous l'ample robe bleue. Entre ses mains, un chapeau rouge. Boude-t-elle ? Marie esquissée, touchée de bleu et de brun. Le visage émerge en la lumière latérale qui le dessine et le détache de la toile. Sous ses yeux, la forme carrée d'un tableau. Le sien ?... Marie en

chapeau rouge à large bord noir. Un collier bleu souligne l'encolure de sa robe rose et l'élégance de son cou. On ne voit pas ses yeux. Marie au bouquet de fleurs. Elle est vue de dos, assise sur une chaise rustique, le bras gauche passé par-dessus le dossier. Une fleur est piquée dans le chignon qu'elle porte bas sur la nuque. N'a-t-elle pas pris un peu de poids ? Marie, de face, tête tournée vers la droite. Elle porte une robe fleurie et un lacet de cou noir. Là... Profil gauche de Marie aux cheveux dénoués, visage flou. Triste, semble-t-il. Sa robe bleu nuit largement décolletée dévoile un buste amaigri. Mais ici, une Marie plein sourire sous une capeline blanche. Rit-elle de cette autre jeune Marie qui danse en robe jaune et châle bleu devant un grand miroir sur pied ? Elle porte les souliers qu'on lui voit sur la photographie que Regnart a faite d'elle peu avant. Derrière elle, une table de salon ronde, deux chaises capitonnées de tissu fleuri. Sur la table, un vase bleu avec quelques pivoines. Regnart aime beaucoup peindre les pivoines. Un lampadaire de table au large abat-jour rouge. Au sol, un tapis rond à motifs rouge foncé.

Et voici des photos de Marie en manteau à pélerine fourrée et chapeau de ville. Marie en deux-pièces blousant sur les hanches épanouies. La même écharpe de fourrure lui réchauffe le cou. Marie à vélo en chapeau blanc. Marie sous un parapluie bleu. Ou un parasol. Marie assise sur un rocher, à Concarneau sans doute. Marie dans la cour de sa maison. Marie avec sa belle-sœur, debout sur une pierre plate dans la rivière Honnelle. Elle ici encore, avec ses nièces, Andréa et sa petite sœur. Marie aux champs, Marie aux vignes en Champagne. Marie couchée dans l'herbe, adossée à un tronc, Marie rêveuse, pudique, mais nue aussi...

Et nue à nouveau sur la toile, à demi redressée sur un canapé, la tête détournée – serait-elle gênée de sa propre audace ? Derrière elle, un coussin rond, comme une fleur rebondie. Elle offre aux regards ses seins et son ventre qu'un ruissellement de linge protège dérisoirement de l'impudeur. Marie nue, assise sur le sol près du chat noir Grizou. Son corps nacré pourfend l'ombre du décor. Marie nue comme Ève, allongée sur le corps d'Abel. Marie au cygne blanc. Est-ce bien elle, cette figure mythologique aux longs cheveux ? On croit distinguer une queue de sirène. Lorelei ? Marie nue encore, sur un canapé recouvert d'étoffes claires et de coussins plus sombres. Deux doigts de sa main gauche relèvent délicatement – et bien inutilement – le drap. Les seins lourds trahissent l'âge mûr. Marie nue assise à sa coiffeuse. Les hanches larges s'évasent sur le coussin jaune du tabouret. On ne voit pas le visage caché par les mains qui s'affairent à dompter une épaisse chevelure. Marie couchée, mains jointes au-dessus de la tête, genoux haut levés. Un linge blanc lui couvre le sexe. À quoi bon, tant la pose est sensuelle ! La voici dévêtue, assise sur un lit ou un canapé

chamarré, jambes croisées, le buste tourné vers la droite. On distingue la rondeur d'un sein sous le bras gauche. Marie nue assise sur le sol, tête penchée. Le dos est légèrement arrondi. À quoi pense-t-elle ainsi, à demi repliée sur elle-même ? Monotype de Marie nue qui remonte son bas sur sa jambe gauche. Une autre jeune femme la regarde faire. Le peintre les a surprises en pleine nature. Se sont-elles baignées ? Nue, Marie, sur une autre gravure monotype, debout dans un nid d'étoffe qui ressemble à une coquille de nacre. Elle est penchée légèrement vers l'avant ; ses bras ramenés vers ses genoux cachent un pubis qu'on imagine rebondi comme ses seins. Deux autres femmes la regardent, assises, nues elles aussi, à l'ombre d'un arbre. Naissance d'une Vénus ?...

Elle marche, Marie, en resserrant son châle de laine sur sa poitrine amaigrie. Elle marche. Elle frissonne. Regnart ne peut-il peindre le corps de Marie que nu, chair généreuse et nacrée, terre endormie en sa stérilité ? Marie rêvée, possédée du regard, effleurée du pinceau. Marie contemplée nue, vêtue de désirs que la toile exulte. Le corps nu de Marie : ce don reçu et repris à l'instant de se l'approprier...

Regnart a rangé tous les portraits de Marie les uns à côté des autres, les uns au-dessus des autres dans son atelier. Il en manque, et des plus beaux. Ceux-là ont été vendus lors de précédentes expositions ou chez des marchands de tableaux à Renaix, Mons, Bruxelles ou Anvers. Ne fallait-il pas gagner de quoi vivre de son art et faire vivre celle qui souffle sur la braise ?

« Un jour, je mourrai, dit-elle en s'approchant de lui. Je mourrai avant toi. Tu devras te passer de modèle. »

Il la peindrait, lui répond-il, les yeux bandés, aveugle même. Oui, privé de la vue, il la peindrait encore. Sait-il déjà que ses yeux, ces précieux outils du peintre, le trahiront bientôt ?

« Et si c'était moi qui mourais avant toi ? Tu es plus jeune ; tellement plus jeune que moi, Mic. Ce n'est pas l'ordre des choses que les plus jeunes meurent avant leurs aînés.

– Je suis malade, Vic. Chaque pas est un tâtonnement. On se moque de moi, dans le village, quand je passe avec ma canne et mon sac rempli de ferraille. Mon contrepoids... Sauf Pauline... Pauline ne se moque pas. Elle me prend le bras, comme ça. Tout naturellement. Comme une amie. »

Regnart connaît bien Pauline. Les jardins des maisons de leurs parents communiquaient par l'arrière au petit coron de la Coyette qui conduit vers les Profonds Chemins. Elle l'accompagnait parfois jusqu'à l'entrée de celui qui mène vers les monts d'Élouges. Jamais plus loin. Il la quittait là et s'enfonçait, son carnet de dessin sous le bras, dans la galerie d'ombre bruissante où il aimait se dissimuler derrière un épais

buisson de sureau pour saisir du crayon le furtif éclat roux d'un petit renard ou la lente reptation d'un orvet entre les pierrailles grises. Il ne se retournait que pour apercevoir, minuscule dans sa robe bleue à col blanc, Pauline qui agitait encore sa petite main dans le vide.

« Pauline, ma petite sœur de cœur... As-tu des nouvelles de son mari depuis l'accident ?

– Pauline m'a dit qu'il se refait. Lentement. Elle dit qu'il sent la cendre froide. Ça vient du dedans. Et qu'il ne mange plus. Comme si tout était cuit au fond de lui. Mais il vit... Sais-tu qu'au village, on l'appelle le *Rescapé* ? Tout le monde parle de lui ; comment il est sorti de la fosse. Un fantôme, Vic. Le seul survivant de l'équipe du fond. Il ne sait pas dire pourquoi lui, il est resté en vie. Il paraît qu'il marchait comme s'il avait bu, les jambes écartées, la moitié du corps plié vers le sol, et qu'il crachait des matières noires, ses propres entrailles calcinées. L'horrible tableau !

– Pauline, elle était là ?

– Chez elle. Quand elle a entendu qu'il y avait eu un coup de grisou à Ferrand-Longterme, au puits UN, tout au fond, où il était, son homme, elle s'était enfermée dans la chambre avec le petit. Puis on le lui a ramené, son homme. Un miraculé. Personne n'osait le toucher. Mais il marchait comme un halluciné. Ses yeux étaient en feu, encore, paraît-il. On disait que c'était la vision du feu qui ne s'éteignait pas... Ils ont appelé Pauline. Elle s'est jetée sur lui comme une bête avec le petit. Ceux qui ont vu la scène, ils ont dit ça... Mais qu'est-ce que tu fais, Vic ? »

Le crayon glisse sur la feuille du carnet de dessin. Silhouettes fluides. Entrelacées. Une cambrure de femme entravée par un bras qui la ceint. Ébauche de retrouvailles en noir et blanc. Des visages sans yeux, sans bouche. À peine des profils. Elle, lui, un petit. Le trait s'épaissit autour d'eux. Noircit la feuille. Victor dessine. Il tire à lui l'homme miraculé. Le crayon lui rend un visage, un désir d'homme.

Sa vie.

TÉMOIGNAGE DU RESCAPÉ

JE N'AI PLUS D'AUTRE NOM. Au village, c'est ainsi qu'on m'appelle : le Rescapé. On dit aussi l'Escapé. Ça veut dire la même chose. Ça veut dire qu'on l'a échappé belle. Qu'on est toujours en vie, même si la vie... Vous me comprenez ? Escapé, c'est un mot d'ici, de la langue d'ici. La langue du noir pays, Madame. Noir de chair, noir animal. On en produit chez nous, de ce noir-là, à l'usine Tellier. C'est avec ça que Regnart noircit ses plaques de cuivre avant de les graver. Il m'a expliqué tout ça quand je suis allé le voir l'autre jour, avec Pauline et le petit. C'était après la catastrophe à Longterme. Au puits du UN. Quelques semaines plus tard. C'est Célénie qui était venue sonner à la porte pour nous dire que Regnart demandait à me voir. Moi, j'étais plutôt gêné d'entrer chez un Monsieur comme lui. Un peintre... On n'est pas du même monde, nous gens des fosses. Notre jour ne se lève pas à la même heure. Mais on y est allé, tous les trois. Je m'en souviens, c'était un lundi après-midi. Mademoiselle Zéa, l'institutrice, avait donné congé à Pauline. La lessive pouvait attendre un jour de plus. C'est ça qu'elle avait dit. Elle avait dit aussi qu'elle ne lui retiendrait pas sur ses gages. Les gens ont pitié depuis l'accident. Ça aussi, ça me gêne. Mais la gêne, ça passe quand le besoin est là. Pour le petit, surtout.

Vous dites de la bonté ?

Peut-être. Vous savez, la souffrance, ça vous met de l'amer dans la bouche. Ça empoisonne tout. Même le regard des autres... Y a des moments, Madame, des moments... Mais je ne voudrais pas vous faire peur.

Oui, revenons à Regnart...

C'est Marie, sa femme, qui avait ouvert la porte. Elle avait embrassé Pauline et le petit. Elle est bien aimable, madame Regnart. Oui, bien aimable. On s'était rendus directement à la cuisine. C'est là qu'il nous avait rejoints, Victor Regnart. Quand je l'avais vu dans son vieux cache-poussière plein de taches de couleur, avec sa pipe éteinte à la bouche et son béret noir sur la tête, je m'étais senti tout de suite rassuré. On était chez de bonnes gens, ici. Célénie regardait le petit en coupant la tarte encore tiède.

Elle l'avait faite tout exprès pour nous recevoir ; une tarte à la rhubarbe, qu'elle avait dit, sa grande spécialité. Elle se souvenait bien de Pauline du temps qu'elle était petite et qu'elle courait derrière Victor jusqu'à l'entrée des Profonds Chemins. Mais il était plus grand, Victor, plus âgé... Il paraît qu'elle agitait longtemps sa petite main, même quand elle ne le voyait plus, Victor ; quand il avait disparu derrière les premiers buissons de sureau noir. Après, elle rentrait chez elle en passant par les jardins. On l'entendait chantonner des heures entières en faisant le ménage. Et encore chantonner pour endormir le dernier petit frère qui avait la peau si foncée, les yeux si noirs. Le chant s'arrêtait quand la mère rentrait du cabaret où elle faisait la plonge et le service après ses heures à Belle-Vue. Une femme seule avec trois enfants. On m'a raconté qu'on l'entendait pleurer, Pauline. Et qu'elle pleurait longtemps. Longtemps. Mais c'était bien avant la guerre, ça, Madame. La Grande Guerre.

C'était avant...

Moi aussi, j'ai beaucoup joué dans les Profonds Chemins avant qu'on me trouve assez fort pour descendre dans le trou. J'avais dix ou onze ans, comme les autres, ceux de la petite bande de gamins des rues qui se retrouvaient dans les caches des Monts d'Élouges. On fumait les gros cigares que Justin apportait en cachette. C'était le fils du notaire du Monceau, Justin. Et les cigares, il les volait dans les poches de son père. Moi, je ne supportais pas le goût, l'âcre jus de chique dans ma bouche. Je toussais. Je vomissais. Mais pour rien au monde je n'aurais repoussé le cigare qu'on se passait, assis en rond par terre, à l'abri des regards. Oui, c'était avant...

Et Victor Regnart dans tout ça ? Vous avez raison, je m'égare dans mon histoire, à nouveau.

Attendez...

Ce jour-là, il m'avait serré la main, comme d'égal à égal, monsieur Regnart. Il m'avait même appelé par mon prénom. « Bonjour, Joseph », qu'il avait dit en me regardant franchement dans les yeux. Joseph, c'est mon nom. Joseph Richez. Et Pauline, il l'avait embrassée sur les deux joues. Comme elle avait rougi, ma pauvre femme !

On n'avait pas vraiment parlé. Je veux dire, pas comme ces gens-là parlent. Entre nous, c'étaient juste des mots. Je ne suis pas quelqu'un qui raconte des choses compliquées. La vie au fond, dans le monde du dessous, elle se dit en peu de mots. Des mots de charbon. Des mots de sang, de soif, de peur. Le jour où ça a pété dans la galerie où j'étais, c'étaient des mots de mort. Des mots qui puaient le gaz et le cramé.

Puis, Célénie avait passé le café pour accompagner la tarte. Elle avait apporté un peu de lait pour le petit. Ah ! Célénie... Une brave, une bonne femme. Elle n'avait rien dit quand j'avais repoussé mon assiette. Rien. Rien demandé. Mais je ne mange plus depuis...

Ou presque rien.

Moi et Pauline, on attendait qu'il nous dise quelque chose, monsieur Regnart. Pourquoi il nous avait fait venir chez lui. Mais on n'osait pas le demander. Il a bien senti qu'on était un peu intimidés, monsieur Regnart. Alors il est allé dans son atelier pour chercher ses dessins. Il disait ses « esquisses ». Il a ouvert des carnets pleins de gribouillages. Il y en avait même en couleur. À force, je commençais à reconnaître des visages, des mains, des silhouettes d'hommes et de femmes. C'étaient des hommes en train de faucher, de scier... Les femmes, on les reconnaissait bien parce qu'elles avaient un enfant sur le bras ou une manne à linge. Des carnets remplis, je vous assure. Moi, j'étais très impressionné par tout ce travail. Je pensais qu'il peignait comme ça, d'un coup, sur la toile. Qu'il prenait de la couleur sur le bout de son pinceau et que tout venait ainsi, comme s'il recopiait l'image qu'il avait dans sa tête.

Ah ! Mais non. Regnart avait expliqué qu'il faisait beaucoup de dessins avant de peindre pour du vrai. Ou de graver. Lui, c'est ce qu'il avait dit, il était un peintre qui ruminait longtemps une idée.

C'est là qu'il m'avait montré le tableau...

Pas encore définitif, qu'il avait dit. Le personnage central, c'est moi. Le Rescapé. Oh ! j'étais bien étonné... C'était bien comme ça que ça s'était passé, mon retour à la maison. Comme il l'avait dessiné. Il y avait des gens partout. Pauline, elle s'était jetée sur moi en hurlant. Dans le tableau, on nous voit serrés l'un contre l'autre. Elle a son grand tablier blanc de buandière serré dans le dos. Moi, j'ai les jambes largement écartées comme quelqu'un qui a peur de tomber. C'est une voisine – on la voit sur le côté – qui avait posé le petit entre nous deux. Oui, c'est comme ça qu'on était, ce jour-là, avec nos visages réunis, comme sur la toile. Et dans le fond, on voit des hommes qui transportent un cadavre. Je ne peux pas vous dire qui c'est. C'est un de ceux qu'on a remontés. Un sans visage. Un sans plus rien. Un cuit de grisou qu'on a remonté avec d'autres. Fondus dans les autres. Noir de charbon. Mais moi, je vis. Rescapé de l'enfer, Madame. Escapé...

Mais attendez... Regnart, il m'avait montré autre chose. Un tableau qu'il avait peint sur une plaque de bois. On voyait le bois là où il n'y avait pas de couleur. C'était la même scène, mais Regnart avait peint en plus une petite fille de quatre ou cinq ans. On aurait dit qu'elle voulait qu'on la prenne dans les bras pour mettre son visage contre les nôtres aussi. Je m'étais excusé, avant de lui dire, à monsieur Regnart, que nous n'avions pas de petite fille. Le petit du tableau, c'est le seul petit que nous avons. Je ne pourrai plus en avoir d'autres. C'est le docteur qui a dit ça. Alors, j'ai dit à Pauline qu'elle n'avait qu'à s'en trouver un autre, d'homme. Un moins cuit. Un plus vif de sang. Elle a pleuré, Pauline. Elle dit que tant que je suis là... J'aime beaucoup ce tableau. Si j'avais de quoi... Ce serait pour elle, Pauline. Pour quand je ne serai plus là.

Je voulais dire encore... Il est même venu chez nous, monsieur Regnart, à la Coyette. Pauline et moi et le petit, on a posé pour lui dans la cour. On

s'est placés comme on était, quand je suis revenu à la maison, ce jour-là. Il a pris une photo. Plusieurs photos, même. Je n'ai pas osé demander pourquoi. Il a promis de m'en donner une. En souvenir. Pauline a dit qu'elle achèterait un joli cadre en bois et qu'on la mettrait au mur au-dessus de la cheminée. Je ne vous dirai pas que j'avais les larmes aux yeux, Madame. La source, elle est tarie depuis...

En partant, il a donné une enveloppe à Pauline. Je n'ai pas voulu savoir ce qu'il y avait dedans. C'est pour l'enfant, qu'elle a dit, en déposant l'enveloppe dans la boîte à sous qu'on cache au-dessus du buffet. Pour plus tard. Oui, c'est pour l'enfant.

Pour plus tard. Plus tard...

LES COULEURS D'UN PEINTRE

L EST BIEN TARD À NOUVEAU, près de deux heures du matin, lorsque Regnart tourne le commutateur de la lampe de l'atelier. L'obscurité inonde aussitôt la clairière de lumière blafarde où se dresse, décharné, perclus de fièvre, le chevalet du peintre. À cet instant où se heurtent de front l'exaltation et la fatigue, Regnart prend conscience que quatre heures de sommeil à peine le séparent du début de sa longue journée de cours à l'académie. Deux ateliers de quatre heures : la plus longue prestation de la semaine ; la plus stimulante aussi. C'est alors que la parole lui monte aux lèvres ; abondante, lumineuse. Il devient passeur de savoir ; le maître qu'on écoute dans la ferveur et l'humilité. Il devient Regnart

Plus tard, dans le petit train de la ligne 68 qui le ramènera chez lui, à Élouges, quand il s'assiéra sur la banquette devenue, au fil des années, « la place du peintre », dans l'encoignure de la fenêtre, il sera temps alors de céder aux instances de la douce somnolence.

Il arrive parfois – pour peu que leurs horaires coïncident – que l'ami Detry vienne s'asseoir devant lui. Il se garde bien de le réveiller, tout à sa contemplation de ce bon visage où l'âge déjà grave ses premières esquisses. Et il n'est pas rare de le voir lui-même griffonner quelques traits dans son carnet de dessin, rapides croquis d'attitudes qu'il glissera sous la main du dormeur accompagné d'un petit mot écrit à la va-vite : *À demain, mon cher Victor. Pense aussi à dormir un peu dans ton lit ! Arsène.*

Ce matin, Regnart rencontrera les étudiants inscrits en première année d'académie. La leçon inaugurale sera un échange de réflexions sur l'Art. *Qu'est-ce que l'Art ?* écrira-t-il à la craie blanche sur le tableau noir. Il sait que cette question provoquera l'inquiétude chez ces jeunes gens qui aspirent tous à s'y faire un nom le plus rapidement possible ; l'inquiétude, le sentiment d'impuissance face à ce qu'ils pressentent sans pouvoir l'exprimer. Il sait que c'est dans cet espace trouble, cette zone d'indicible entre doute et certitude qu'il sèmera les

spores de sa propre réflexion, qu'il plantera les balises éclairant leur chemin. *Qu'est-ce que l'Art ? Qu'est-ce que l'œuvre d'art ?* Combien d'années ne lui a-t-il pas fallu pour le comprendre lui-même à travers sa propre expérience, son long apprentissage du métier ? *Quand dites-vous qu'une œuvre vous satisfait pleinement, Monsieur Regnart ?* lui avait un jour demandé un journaliste à l'occasion d'une exposition. C'était la même question que Morel lui avait posée là-bas, à Concarneau. À l'un comme à l'autre, il avait répondu : *« Une œuvre d'art ne me satisfait pas entièrement si elle ne comporte pas une part de spiritualité... »* Face à la même intimidante, la même inévitable question : *Qu'est-ce que l'œuvre d'art ?*, comment ces jeunes gens réagiront-ils du cœur de leur jeunesse, du haut de leur passion à ce que lui, le maître, soumettra à leur jugement : trois ou quatre lignes mille fois recomposées, détissées, réécrites en un questionnement auquel ne peut répondre finalement qu'une forte certitude née de la pratique même du métier de peintre et de graveur : *« D'où vient-elle ? Comment naît-elle ? Est-ce une expression ayant sa source dans le cerveau, la raison ou l'intelligence ? Ou une obéissance au subconscient, à l'instinct et à la sensibilité qui font trouver une langue expressive, compréhensible à tous ? Ce langage est le métier qui ne peut être le but, mais le moyen. »*

Il les écouterait, ces Robinson inconscients de leur inéluctable solitude ; il les regarderait tremper leurs pinceaux dans leurs larmes en maudissant la lumière du jour pour l'avènement de cette transparence perceptible à leurs yeux et désespérément insaisissable.

Peindre la lumière ! Folie... Hérésie...

C'est alors qu'il parlera de ce « langage du peintre » qui ne s'acquiert que dans la patience, dans l'humilité du travail, ce qu'il appelle le métier. Il abordera, avec la précision et la rigueur d'un chimiste éprouvé, les premières notions de la plus essentielle des théories dans la formation de ces jeunes disciples : la théorie de l'harmonie des couleurs. Ici aussi, il aura besoin de recourir à sa propre expertise, à cette perception visuelle sensible et pénétrante qu'on lui reconnaît parfois, ce sentiment inné des couleurs « comme pétries d'air et de lumière », ainsi que l'a écrit un jour l'un de ses confrères peu enclin à la pratique de la flatterie hypocrite. Oui, c'est tout cela qu'il va tenter de transmettre à ses apprentis peintres, un savoir à étayer, un savoir-faire à ciseler. Il va les entraîner dans les arcanes de la gamme chromatique, les jeux des tonalités. Il va leur faire éprouver la juste orchestration des clairs et des ombres, des couleurs chaudes et froides, l'ennui ou le plaisir des relations de voisinage... Comme dans un coron, dira-t-il, où la mixité engendre la variété. Il parlera beaucoup. Oui, beaucoup. De Delacroix aussi. De Delacroix surtout... Il ouvrira le *Journal* de celui qu'il tient pour l'un des plus grands peintres français, à l'instar de ses propres premiers

grands maîtres Van Gogh et Rembrandt pour qui, aussi *la coloration de chaque objet est accidentelle ; essentiellement variable selon le degré et la source de la lumière qui l'éclaire*. Il illustrera cette réflexion par un extrait plus long emprunté au précieux document et recopié fidèlement dans son propre carnet de notes : *« Suivons un cardinal habillé de rouge qui se promène dans les jardins. Il change de couleur à tout instant selon qu'il reçoit les rayons aveuglants du soleil, les reflets blancs d'un nuage, ou qu'il s'enfonce dans la pénombre d'une allée couverte. Suivant qu'il se détache sur le vert intense des pelouses ensoleillées, sur le vert sombre des cyprès, sur la surface argentée d'un lac ou sur l'azur du ciel, il change encore. Il change toujours, pâlisant devant un massif de géraniums et rougissant devant le marbre des statues : il s'assombrit à mesure que le jour baisse jusqu'à devenir d'un pourpre obscur, et c'est vêtu de noir comme un simple prêtre qu'il rentre en son palais aux dernières lueurs du crépuscule. »*

Oui, tout cela et tellement plus encore... Mais la fatigue lui trouble les sens. Et il bâille, Regnart ; il bâille, la bouche immensément ouverte comme s'il voulait avaler d'un coup toute la nuit.

Il est devant la porte de la cuisine. La porte est fermée. Regnart s'arrête quelques instants, pose sur la clenche une main nerveuse. Rêve-t-il déjà ?... Son auditoire est là, derrière cette porte. Une vingtaine d'étudiants, garçons et filles de talents injustement très inégaux – certains, cependant, déjà bien affirmés, voire audacieux – qui l'attendent, lui, leur maître. Il sait la phrase qu'il leur offrira à mâchonner tandis qu'il posera les mains sur son pupitre : *« Jeunes gens, les lois de l'harmonie des couleurs ne méritent cette acception que si elles sont immuables et universelles. »*

Cette phrase-là, précisément.

Il ouvre la porte à présent et sourit. Oui, cette théorie est juste : immuables et universelles, depuis qu'au fond de sa caverne, face à la paroi de pierre nue où il venait de tracer la forme de sa main au charbon de bois, l'Homme d'avant l'Histoire avait reproduit, avec de la graisse animale et des pigments végétaux, les couleurs dominantes de la nature environnante : ocre, jaune, brun, rouge et noir.

A peine a-t-il pénétré dans la cuisine, où personne d'autre que le chat Grizou ne semble l'avoir attendu si longtemps, qu'il s'arrête à nouveau. Sous ses yeux, le tableau irréel d'une table de bois drapée d'une lueur gris bleuté légèrement poudreuse. Le chat dort sur la chaise paillée qu'on a pris soin de ne pas repousser sous la table. Accrochée à un clou invisible au plus haut barreau des croisillons de la fenêtre, un croissant de lune blême. La cuisine, la nuit : silence habité par l'écho des gestes et des mots qu'on a déposés là, à la berge du sommeil ; silence des choses dans l'asthénie de leurs couleurs que

le jour réveillera bientôt.

Peindre ce silence ; peindre cette anémie pleine de vigueur promise... Peindre la transparence...

Mais il titube de sommeil. De froid, peut-être aussi, car les soirées sont fraîches en ces premières semaines d'automne. Marie dort là-haut, au chaud de leur lit. Marie dort dans sa petite fièvre coutumière qui fait naître des perles tièdes sur son front, à la naissance des cheveux. L'étrange maladie sans nom gagne peu à peu sur les terres encore valides. Entre lui, ici, et elle, là-haut, l'escalier aux marches bavardes. Monter la rejoindre risquerait de l'éveiller.

Regnart s'assied, enroulé dans le châle de laine de Marie, dans le grand fauteuil près du feu refroidi. Et, d'un seul coup, s'endort.

BRAVE NEW WORLD

« VICTOR... VIC, VIENS VITE. Il se passe quelque chose. C'est la voisine d'en face qui me l'a dit... Elle est venue frapper à la porte de la cuisine. Par le jardin. Par-devant, elle dit qu'elle n'a pas osé. Elle dit qu'elle les a vus. Ils descendent d'en haut. Elle dit qu'ils sont en colère. Pauvres, pauvres gens. Pauvres gens... »

Mai 1932.

La révolte est dans la rue avec ses sœurs de disgrâce, misère et fureur, ces déesses loqueteuses aux ongles crasseux de poussière de houille.

Marie tambourine à la porte de l'atelier.

« Victor, qu'est-ce qu'il va se passer ? On dit qu'ils ont bloqué les voies du train. Ils ont chassé les gens de la gare. Qu'est-ce qu'ils vont faire, Victor ? Dis, qu'est-ce que tu fais ? »

Noir sur blanc. Juste sorti du ventre de la lourde presse de l'atelier de gravure. Les mains du graveur tremblent imperceptiblement en retournant la feuille vers la lumière de ces claires heures de mai. Regnart ne peut s'empêcher de sourire au visage serein de la jeune ouvrière qui s'y révèle. Ovale parfait souligné d'un bandeau de cheveux reliés en chignon dans la nuque. Les yeux clairs regardent au loin. Avec confiance. Avec cette loyauté envers la vie que donne la pauvreté. Peu de retouches. Regnart se penche sur l'ouvrage. Le burin affine la ligne de la lèvre inférieure. Les filles d'ici, les jeunes femmes, elles ont les lèvres charnues. L'estampe vient bien...

Mai 1932.

La révolte est dans la rue. Des milliers d'ouvriers mineurs la portent à bout de bras tendus comme sabres de chair. Ils défilent, tumulte d'hommes noircis au noir labeur des mines. Hommes aux yeux rougis à l'haleine du gaz. Leur immense colère descend des terrils et se

répand de village en village, de ville en ville dans les plaines du grand bassin houiller du Centre et du Borinage. Coulée de lave froide. Cendres. Odeur de soufre. Dieu a fui.

Vernis mou. Un paysage sous la neige, vallonné, piqué d'arbres émaciés qui tendent leurs bras nus vers un ciel noir piqué d'étoiles. Un chemin s'y creuse sous les pas de personnages sombres, lourdement vêtus en cette nuit glaciale. Tous semblent se diriger vers le bas du vallon où l'on distingue quelques chaumières. À l'avant-plan, un homme et une femme marchant courbés, l'un soutenant l'autre, et chaussés de sabots de bois, s'y rendent aussi. L'un de ceux qui les précèdent sur le chemin montre du doigt la lumineuse apparition au-dessus de l'une des cabanes de bergers. Noël de pauvres. Les Rois Mages ne viendront pas jusqu'ici. Seuls, descendent jusqu'à l'illusion les rescapés de l'Espoir...

Mai 1932.

La révolte est dans la rue. Surproduction de houille. On ferme les charbonnages. On rabote les salaires. On liquide les emplois. À la rue, camarades ! La grève générale pique ses banderilles dans les cris des manifestants. Aucune promesse illusoire ne parviendra à les calmer, à leur faire reprendre le chemin des corons, le chemin de la mine, le chemin de la mort.

« Ils sont dans la rue, dit la voisine, les mains serrées dans la poche ventrale de son tablier. Devant chez vous, Célénie. Ils ont des barres de fer, des bâtons. Et comme ils crient ! Leurs visages sont terribles. Terribles... »

Ils sont là, ils sont sortis des galeries, les diables noirs des fosses, les esclaves des puits, les rescapés, les maudits ! Et elles sont là aussi, les filles des mines, les femmes et les mères des mineurs ; elles sont dans la rue, unies, groupées en cortèges échevelés, les bras chargés d'enfants braillards mal nourris. Monte et se propage du fond de l'âpre fureur, comme une provocation à la candeur du ciel, l'inlassable clameur : « Du travail et du pain ! Du travail et du pain ! »

Mai 1932.

Une prairie en pente douce. Des pommiers en fleurs. Un verger de fraîcheur rose et nacrée. Dans la jeune herbe verte, trois ou quatre poules, dont une noire, et un coq écarlate. Entre les branches tortueuses, le ciel azur qu'on imagine retentissant de murmurantes aubades pour le sacre du printemps. Paysage. Huile sur toile.

Mai 1932.

La révolte est dans la rue. La clameur rauque des voix brûlées appelle les femmes et les enfants à sortir des courettes. Le cortège

s'allonge, redouble de colère. On tape avec de longues cuillers en fer sur le fond de casseroles vides. Du travail et du pain !

Une petite rue boraine. Alignement aléatoire de maisonnettes chapeautées d'un toit rouge. La lumière du couchant incendie les ocres des façades saillantes. Dans les encoignures, les murs livides jettent leur ombre dans l'eau grisâtre du caniveau. Tout au fond de la toile, la masse grise du terfil. La ruelle est déserte. C'est étrange...

Mai 1932.

La révolte est dans la rue. Les grilles des grosses maisons bourgeoises ont été cadennassées à grand renfort de chaînes. Les beaux tableaux décrochés des murs. Sait-on jamais !

Il paraît qu'on a lacéré *L'Angélus* de Millet à coups de couteau. Au Louvre, mon cher ! Au Louvre, à Paris...

De la barbarie !

L'Angélus du soir. Monotype. Regnart en a fait des dizaines d'esquisses. Le modèle est un mendiant du village dénommé « le chat ». C'est un berger. Il est assis sur une pierre. Ou une souche d'arbre. Yeux clos. Une main est appuyée sur sa canne. Un vieil homme en profond recueillement. En prière peut-être. Quelques moutons paissent autour de lui. Scène de grande paix sous un ciel assombri. Fin du jour. Une cloche lointaine appelle à l'angélus du soir.

1932. Brave New World.

Ici, dans le creuset de terres noires à la lisière de la France, on a fermé le puits de Ferrand-Longterme. Les hommes sont rentrés dans leur coron les poings crispés sur leur rage au fond des poches vides. L'eau sale coule dans les caniveaux jusqu'à la rue. Les cheminées ne fument pas. Les enfants pleurent.

Peinture. Une autre petite rue. Trois maisonnettes blanches, murs chaulés, portes closes. Toits rouges à l'échine cintrée. Trois petites maisons basses, alignées au bord d'une rue qui ne conduit nulle part. Un décor sans arbres ni fleurs. Sans personne encore. Un décor hors du temps des hommes et du monde. Juste trois ou quatre petites maisons et le ciel par-dessus, bleu, calme, avec un rien de blanc dont le peintre a fait un nuage. La dernière maison, jaune, ouvre l'œil d'une fenêtre. Non, personne vraiment...

Regnart pousse la porte de la première petite maison blanche, s'assied à la table de bois et écrit dans son carnet de notes :

« Je suis la courette. Elle se pense en moi. Je me nourris de sa tranquille humilité, sa modeste sagesse, sa grandeur. Les remous du monde ne l'atteignent pas. »

TÉMOIGNAGE DE MARIE

LES ANNÉES PASSAIENT. Les cheveux de Victor blanchissaient sous son béret noir, celui qu'on voit sur les photographies du peintre dans son atelier. Ce béret, il ne consentait à l'ôter que pour « les grandes occasions ». Oui, Madame, ça vous étonne, n'est-ce pas, que je dise cela : « les grandes occasions ». Mais ça nous arrivait encore parfois de revêtir nos beaux habits ; de nous habiller en dimanche comme on le disait ici, au village. Il fallait nous voir, Victor et moi, au mariage d'Andréa, et plus tard à celui de Maria... Lui, costume noir avec chemise et cravate blanches ; moi, tailleur noir avec chemisier blanc. Et le chapeau, Madame. Même si l'époque n'y faisait plus guère attention, sortir en cheveux à ces occasions-là restait de très mauvais goût. Souvenez-vous que j'étais modiste dans ma jeunesse. Ça doit être pour ça... Victor se coiffait alors d'un chapeau mou qu'il portait bas, jusqu'aux oreilles. Ses cheveux écrasés sous le bord du chapeau se rebiffaient sur sa nuque. Je ne trouvais pas ça très distingué, ces touffes grisonnantes qui semaient des fils de cheveux argenté sur le col de sa veste. Mais il riait, Victor, de mes sursauts d'élégance. « Je suis un vieux loup gris, disait-il en riant. Il ne faut pas tenter de domestiquer les vieux loups gris. Ils deviendraient trop vite des chiens. »

Oh ! Moi aussi, je vieillissais, bien sûr. Plus rapidement que lui, d'ailleurs, bien que j'étais sa cadette de dix ans. Il y a bien longtemps que je ne posais plus pour le peintre Regnart. La vieillesse ne s'expose pas, Madame. On ne la dénude plus que pour la soigner... Regnart n'a jamais engagé de modèles plus jeunes. Je ne l'aurais pas supporté, je l'avoue. Mais qu'à cela ne tienne, Regnart disait qu'il me peignait de mémoire de sens. J'aimais bien cette façon qu'il avait de me dire qu'il m'aimait. Qu'il m'aimait comme j'étais devenue, toute cassée, toute bancale. Grise et creusée par la souffrance. Lui, vous le voyez sur les photos de l'époque, il avait les joues rebondies. Et il marchait bien droit, mon Victor. Bien campé sur ses robustes jambes. C'était une force, Victor. Célénie me le répétait tout le temps. Une nature, forte et heureuse de vivre.

Mais regardez cette photo...

C'est une photo prise en 1955. En juin 55, à la fin de l'année scolaire. Le préfet de l'Athénée Royal de Dour, monsieur Mauchard, avait mis tous les locaux du rez-de-chaussée de l'école à disposition pour une grande rétrospective de l'œuvre de Regnart. Une exposition merveilleuse, Madame. Victor lui-même en était intimidé. C'était tellement impressionnant qu'on en oubliait que Dour, ce n'est pas Paris. Pas même Bruxelles ou Anvers. On était tout bonnement au pays de Regnart...

Ce monsieur Mauchard avait magnifiquement organisé l'exposition en ensembles de sujets et d'études. Les courettes, les nus, les paysages, les fleurs, les gravures de types, de visages, de scènes de vie... Et les portraits, les natures mortes, les affiches... Rien n'y manquait. Vraiment.

Pour le vernissage, on nous avait réservé les places d'honneur au premier rang des chaises disposées dans la salle de réception. Monsieur Detry – vous vous souvenez de ce peintre ? – était assis à côté de Victor. Un petit ensemble musical avait joué quelques airs. Ne me demandez pas le nom des compositeurs, je n'y entendais rien en grande musique... Puis, il y eut des discours. Celui de monsieur Mauchard était fort attendu. Je me souviens encore très bien, comme si c'était hier, de ce qu'il disait de « ce grand artiste, qui est un probe artisan de la palette et du burin, et qui travaille seul avec l'immortelle ardeur des chercheurs et des sages ». Tout était dit en ces trois lignes : la probité, le travail, l'ardeur, la sagesse. Qu'y a-t-il de plus universellement reconnu que ces valeurs-là ? Mais si vous aviez vu comme Victor était embarrassé de ces éloges qui retombaient sur ses épaules ! Comme il était mal à l'aise, ne sachant s'il fallait se lever et remercier et en quels termes. Monsieur Mauchard, pressentant l'embarras de Victor face à une situation qui bousculait sa réserve naturelle, l'avait invité à se lever pour ouvrir et parcourir l'exposition en ma compagnie.

Vous imaginez ma fierté !...

La photo nous montre tous les deux devant une toile que j'aimais tout particulièrement. C'est un portrait que Victor avait fait de moi trente ans auparavant. J'étais cette jeune beauté aux cheveux courts, crantés à la mode des années vingt. Un ruban noir autour du cou. La robe fleurie dont il m'avait vêtue sur la toile est restée longtemps suspendue à un cintre dans ma garde-robe. Une relique... Laquelle de mes nièces l'a-t-elle adoptée ? Qui la porte à présent ?...

Quel instantané que cette confrontation de Marie et son image!

Ce fut la dernière grande rétrospective de l'œuvre de Regnart. Il nous restait si peu à vivre encore !

Quand je lui en parlais, il réfutait mes allusions à tout manque d'intérêt des pouvoirs publics ou des cercles artistiques locaux à l'encontre de son œuvre. Il disait qu'il fallait « laisser cela » aux générations suivantes si celles-ci trouvaient en son œuvre de quoi s'émouvoir ou s'enthousiasmer. Il disait que ce n'était pas son affaire à lui de décider de sa propre notoriété actuelle et future.

Il avait raison, bien sûr ! Mais j'ai longtemps gardé un sentiment de frustration dans mon cœur, l'intuition d'une injustice que les temps à venir ne répareraient pas.

Mais je vous l'ai dit, le temps passait très vite. Le monde changeait autour de lui, autour de nous. Le chagrin du monde nous imprégnait, nous glaçait, nous rendait sourds et aveugles ; des êtres impuissants et muets face à l'inexprimable. Au village, la vie devenait amère, les rues dangereuses, les champs bruyants. Le monde hurlait de peur sous les bottes de la guerre. De peur, d'horreur, d'incrédulité.

Quand elle s'installa enfin sur les ruines des pays dévastés, la Paix accoucha d'une autre humanité.

Victor, le peintre Regnart, n'a jamais laissé la brutalité du monde, la violence s'infiltrer dans son œuvre. Il peignait une autre réalité, une réalité idéalisée, immobile ; un monde en veille, comme refermé sur soi-même. Il peignait, gravait, dessinait, enfermait dans son atelier, le dos tourné à la fenêtre. C'était son refuge. La peinture était son refuge, son lieu de retraite, comme l'était la courette : un univers clos, un enfermement matriciel. Le coin de ciel qu'il peignait souvent bleu n'a jamais été défloré par l'avion.

Vous avez relevé le mot « retraite »...

C'est une étape que Victor a franchie avec amertume. Vous n'ignorez pas qu'il avait remplacé Louis Buisseret à la direction de l'Académie de Mons. C'était en décembre 1949, si ma mémoire d'outre-tombe est toujours !able. Il ne fut jamais nommé directeur. Quinze mois à la direction d'une école si renommée, Madame, pour se faire gentiment pousser dehors en août 51, « atteint par la limite d'âge », comme lui assenait l'un de ses collègues... Laissez-moi vous dire, Madame, il a vraiment eu le sentiment d'avoir été un bouche-trou. Lui, il avait pensé assumer ses charges jusqu'à la fin de l'année scolaire 51-52. Mais les rivalités étaient vives entre les professeurs. Et les coups fourrés, vicieux. Certes, on lui attribua le titre de Doyen Honoraire de l'Académie. Mais ceci n'apaisa jamais le ressentiment, qui le poursuivit longtemps, d'avoir été spolié de quelque chose.

Ce qu'il a fait ensuite ?

Mais peindre, Madame. Peindre, graver, lire aussi. Nous n'avons plus jamais quitté le village, à peine la maison. De toute façon, ma santé ne le permettait plus.

1957 fut une triste année pour nous deux. Nos mères, Célénie et Florence, moururent presque en même temps. Nous nous sommes retrouvés seuls, Victor et moi, pour la première fois depuis notre mariage, mais à deux. Il restait un petit bout de chemin à faire ensemble, lui et moi.

Juste un petit bout de chemin...

Je me suis arrêtée de marcher avant lui. Trois semaines avant lui. C'était en 1964. En octobre 1964.

TÉMOIGNAGE

D'UN HOMME DU VILLAGE

LE PÈRE REGNART, SUR SES FINS, il était très diminué. Il gardait pourtant une allure de Monsieur. Certains traversaient encore la rue pour venir le saluer et lui serrer la main.

Il vivait seul chez lui depuis que Marie, sa femme, était partie habiter chez l'une de ses nièces. Je ne sais plus laquelle des deux. On vous le dira certainement. Oui, elle était gravement malade, Marie. Elle était alitée. Je ne sais pas de quoi elle souffrait. Les gens disent n'importe quoi quand ils ne savent pas.

Il paraît qu'on l'a retrouvée morte un matin. Dans son lit...

Oui, une belle mort, Madame. Une belle mort.

Quant à lui... J'étais un gamin encore quand je l'avais rencontré dans un magasin d'électroménager de la rue Ferrer. Je vivais chez ma grand-mère à la rue du Sac à Poils. Un drôle de nom de rue, vous avez raison d'en rire. La rue a été rebaptisée depuis la fusion des communes. Elle s'appelle rue de la Paix aujourd'hui.

Je préférerais la rue du Sac à Poils.

Vous aussi ?

Il venait acheter une ampoule électrique. Juste cela : une ampoule de quarante watts. J'aurais bien du mal à me souvenir du prix réclamé par la marchande. Cette histoire remonte à presque un demi-siècle... Pourtant, l'image de ce Regnart-là, soliloquant, la tête baissée vers la poche de son pantalon d'où il sortait les sous avec une infinie lenteur, ne s'effacera jamais de ma mémoire. C'était cette lenteur dans le geste qui agaçait manifestement la commerçante. « Mais dépêchez-vous donc un peu, père Victor, répétait-elle en levant les yeux au ciel. Je n'ai pas que vous à servir... »

Il n'y avait personne d'autre que moi-même dans cette échoppe où l'on

trouvait de tout. Victor s'en était-il rendu compte ? Et du ton moqueur sur lequel la commerçante commentait chacun de ses gestes ratés, chaque maladresse de ses doigts autrefois si agiles, d'où s'échappaient les piécettes qui tombaient sur le carrelage avec un petit tintement navré.

C'est en les ramassant, accroupi aux pieds de Regnart, que je compris la raison de son trouble. Veuillez m'excuser, Madame, mais par égard...

Je quittai le magasin en même temps que lui, m'efforçant de dissimuler ce qui, malheureusement, n'avait pas échappé à l'œil mauvais de la commerçante.

J'espère, Madame ; j'espère de tout cœur que Victor Regnart n'entendit pas les paroles indignes qu'elle lança contre la vitre de la porte à l'instant où je la refermai derrière moi.

Indignes, oui. Insultantes. Tristes.

Un pas après l'autre, lui serrant dans sa main une ampoule électrique dont il ne se servirait sans doute jamais, et moi lui soutenant le bras qu'il avait passé autour de mes épaules, nous avons ainsi regagné sa maison.

Oui, Madame, je le connaissais bien, Victor Regnart, le peintre. Je le connaissais à travers ce que ma grand-mère me disait de lui avec tant d'admiration. Et de tendresse aussi. Elle lui avait passé commande un jour d'une toile représentant la courette où nous avions notre maison et la grange juste en face. Elle avait demandé de la peindre sous la neige. J'ai vécu mon enfance, les yeux tournés vers cette toile qui me fascinait en ses métamorphoses. Grand-mère l'avait accrochée au-dessus de la cheminée. La première lueur du jour la frappait de plein fouet, attisant en transparence sous le blanc de la neige d'étranges flamboiements que ternissait peu à peu l'ombre fraîche qui envahissait la cuisine sitôt que le soleil basculait sur l'autre versant du toit.

On m'a dit qu'on est venu le chercher le soir même. L'une de ses nièces avec son mari, Andréa, je crois. On a fermé les volets de la maison de la rue Grande et la porte à double tour de clé.

Grand-mère a beaucoup pleuré, ce soir-là, assise à la table de la cuisine devant le tableau d'une courette endeuillée.

IL S'APPELAIT VICTOR REGNART

O N L'A INSTALLÉ DANS LE FAUTEUIL RELAX en cuir noir qu'on a ramené

de chez lui, de sa maison de la rue Grande. Il y dormait depuis si longtemps, depuis que Marie ne quittait plus le lit qu'on lui avait dressé dans la salle à manger. Oui, c'est là qu'il dormait, Victor, au chevet de Marie. Il lui parlait la nuit quand elle gémissait. Il lui tenait la main. C'est dans ce fauteuil-là qu'il a continué à dormir, seul dans sa maison, quand on l'a emmenée, Marie, vivre sa souffrance loin de lui. On a poussé le fauteuil près de la fenêtre. Victor voit de plus en plus mal. À sa droite, une cheminée de marbre garnie d'un crucifix en bois. Le Christ est en cuivre jaune. Une petite statue de la Vierge lui tient compagnie. La pièce n'est pas grande. On a repoussé les autres meubles sur le côté. On ne sait pas pour combien de temps cela sera ainsi, mais on le devine : quelques jours ou quelques semaines tout au plus. Victor souffre beaucoup. Victor va mourir. Marie a quitté ce monde depuis la mi-octobre. Morte et enterrée déjà. On ne le lui a pas dit. Il ne le sait pas. Il ne le saura jamais. À moins que là-haut ?...

Quand il a mal, quand la douleur lui broie les entrailles et qu'il se plaint – oh ! si discrètement –, on lui fait une piqûre de morphine. Alors, ses mains se desserrent ; ses mains s'ouvrent, s'élèvent, s'agitent dans la lumière qui pénètre par la fenêtre et tentent de la saisir, de la recueillir du bout de son pinceau absent. Son visage se détend et enfin, les yeux fixés sur la toile invisible, Regnart peint.

Andréa dira plus tard qu'il paraissait heureux sous son béret noir que personne n'osait plus lui ôter de la tête. Il était le peintre de l'invisible, comme il l'avait toujours été.

Elle s'est assise au chevet de l'homme qui se meurt, le peintre Regnart. Il est sa famille. Elle porte son nom. L'homme se meurt, le peintre restera. Elle le lui promet dans le silence de son cœur. Tant qu'il reste une œuvre quelque part dans le monde ; tant qu'un regard

s'y pose, un peintre ne meurt pas. La maison d'Andréa est tapissée de toiles, de gravures de celui qui gît là et dont elle tient la main. La maison de Maria, sa sœur cadette, est un autre sanctuaire. Comme tant d'autres maisons ici, au village, et ailleurs aussi, d'autres maisons dans d'autres lieux.

Victor se meurt.

Quelque chose est arrivé, ce soir. Le ciel s'en émeut. La mort d'une seule étoile parmi des milliards d'autres peut-elle ainsi bouleverser l'ordre de l'univers ? La mort d'un seul homme parmi des milliards d'autres peut-elle changer celui du monde ?

Andréa ne le sait pas. Ni si là-haut une étoile est morte ; une étoile dont la lumière pourtant ne cessera de briller encore longtemps. Ce qu'elle sait, c'est qu'ici, dans sa petite maison, un peintre vient de mourir.

Et qu'il s'appelait Regnart.

DEUXIÈME PARTIE

La genèse d'une histoire

VICTOR ET MARIE REGNART

Petits repères généalogiques

VICTOR REGNART est né à Élouges, le 26 janvier 1886. Il est le fils unique de Victor Regnart, peintre en bâtiment, décorateur, et de Célénie Dequévy, repasseuse.

Alexis Regnart, frère de Victor, le père du peintre, est l'époux de Florence Cowez. Ils ont une fille, MARIE REGNART, née le 28 avril 1896, et un fils, Marcel Regnart. Marcel épouse Zélia Debiève et, ensemble, ils ont deux filles, Andrée et Marie Regnart.

Andrée Regnart épouse Albert Reinquet. Ils ont une fille, Marcelle. Marie Regnart épouse Achille Lheureux. Ils ont une fille, Geneviève.

Le couple Victor et Marie Regnart (Vic et Mic dans l'intimité) n'a pas d'enfants. Marie meurt le 15 octobre 1964 chez sa nièce Marie Lheureux-Regnart. Victor, gravement malade et diminué, meurt quelques semaines plus tard, chez l'autre nièce, Andrée Reinquet-Regnart le 9 novembre 1964. Il n'a jamais su que sa femme l'attendait déjà de l'autre côté de la toile.

UNE HISTOIRE DE FAMILLE

VICTOR REGNART épousa sa cousine germaine, Marie Regnart, le 11 juillet 1922, avec l'autorisation spéciale de l'Évêché de Tournai. Victor et Marie étaient les enfants uniques des deux frères, Victor et Alexis, les fils de Nicolas Regnart, peintre en bâtiment, et d'Amélie André, cabaretière. Cette union des patronymes ne pouvait qu'entretenir une confusion rendue plus subtile encore par l'existence, sur trois niveaux de générations, de deux Victor et deux Marie Regnart. Imaginez le cheminement du nom paternel si le peintre Regnart et sa femme Marie avaient eu des enfants. Et si Alexis, frère de Victor, avait eu un garçon à qui transmettre le nom, au lieu de deux filles qui l'ont rétrogradé au profit de celui d'un époux venu de l'extérieur, assurant ainsi chacune une lignée dissidente ? Combien d'autres Victor Regnart et combien d'autres Marie Regnart auraient alors accroché leur plaquette aux branches descendantes de l'arbre généalogique ?

Vaines suppositions, aurait à juste titre estimé Michel De Bloos, l'époux de Marcelle Reinquet, l'une des deux petites nièces de Marie Regnart. Généalogiste pointilleux de la branche paternelle du peintre Regnart et précieux conservateur des articles de presse consacrés à l'artiste et de ses notes de cours, Michel De Bloos aurait sûrement rétorqué que la généalogie n'a que faire des fausses couches de la réalité. On ne prospecte qu'en remontant dans les ramures. Plus on monte dans le temps des générations précédentes, plus se dessine la curieuse topographie des apparentements ; plus l'espace se structure et se resserre autour de ces petits clans d'hommes et de femmes, familles se disloquant, se scindant selon les rythmes des naissances, des mariages et des décès ; se marcottant à l'infini jusqu'à ce qu'un homme, fils et petit-fils de Regnart, prenne femme en 1884 et que de ces deux-là un peintre soit né.

LES PERSONNAGES

LES QUELQUES REPÈRES BIOGRAPHIQUES repris à la page précédente à l'intention du lecteur suAront amplement pour situer les personnages intervenant sous le nom réel des proches du peintre Regnart : Marie, Célénie, Florence, Alexis et Andrée. Merci aux petites-nièces de Regnart de m'y avoir autorisée.

Les situations qui les mettent en scène s'apparentent cependant plus au vraisemblable qu'au vrai.

Il en va de même pour l'excellent peintre Arsène Detry, compagnon de voyage de Victor Regnart sur la ligne 98 du chemin de fer qui assurait, jusqu'après la Deuxième Guerre Mondiale, la liaison entre Quiévrain, à la frontière française, et la ville de Mons, où ils enseignaient tous les deux. Un autre peintre apparaît dans ce récit sous le nom de Morel. Ce personnage pourrait avoir été inspiré par le peintre Mareels (1893-1976) dont Victor Regnart évoque la présence à Concarneau sur une carte postale envoyée de là-bas à sa belle-famille en 1926 ou 28 – la date étant peu lisible sur le cachet postal du timbre.

D'autres personnages interviennent au fil de cette histoire, témoins imaginés ou ayant existé à l'époque de Victor Regnart ; certains s'échappant des toiles mêmes pour confier à la narratrice ce que le temps a balayé avec la vie.

Un répertoire des noms des principaux artistes cités dans ce texte se trouve au point VII des « Ressources » dans la troisième partie.

VICTOR REGNART,

AU REVERS DES TOILES

O N ABORDE REGNART PAR L'ŒUVRE. Cela va de soi. Mais l'œuvre même, toute figurative qu'elle soit, révèle chez l'artiste l'évidence d'une forme de *possession*. Regnart l'écrit lui-même dans l'un de ses nombreux carnets de réflexions sur son art, ses carnets d'ébauches et de croquis : *Je suis la courette. Elle est en moi.*

Possédé, Regnart ?, le « *peintre des ruelles et des courettes boraines* », comme on le lit trop souvent dans les articles de journaux d'époque qui lui furent consacrés. On serait tenté, à première vue, d'adhérer à cette étiquette restrictive si l'on se contentait de dénombrer, dans l'ensemble de son œuvre, les toiles, les gravures et les dessins qu'il leur a consacrés.

Il ne faudrait cependant pas réduire Regnart à ce cliché. Lui-même en serait outragé. Car à côté du *peintre des courettes*, beaucoup d'autres Regnart coexistent. Nous parlerons de Regnart, le peintre de nus délicats, sensuels, troublants ; Regnart, le peintre du visage éclairé d'amour de Marie, sa femme-muse, et de ceux – marqués de peine ou lumineux d'innocence et de foi – des femmes et des hommes de son pays borain dont il ne se lassait pas de dire les humbles et secrètes beautés. Nous parlerons de Regnart, le chantre de paysages éclatants de couleurs, de fraîcheur, d'harmonie ; l'infatigable prospecteur des Profonds Chemins de son village. Nous évoquerons le Regnart des bouquets et des natures mortes dont on croirait humer les parfums et goûter les saveurs. Et aussi celui des scènes d'une vie de labeur, de fêtes, de fatigue et d'ivresse, le Regnart maître graveur qui pratiquait toutes les techniques avec la même excellence, avec cette probité du métier qui édictait chez lui les lois de la perfection par la forme et la couleur. Mais aussi l'érudit, le professeur, le discret révélateur de la

beauté d'un monde impitoyable qu'il traversa en s'excusant presque d'en préserver l'essentiel.

Regnart, il faut le suivre en ces *Profonds Chemins* qui partent des courettes et y reviennent inexorablement. Il faut l'y attendre, s'asseoir à ses côtés sur une pierre ou une souche et le regarder peindre. Il faut l'écouter parler aux invisibles esprits des lieux. C'est alors que l'homme se livre. Juste un peu...

On ne sait pas grand-chose, en effet, de la vie de Victor Regnart, sinon qu'elle s'est déroulée dans le giron féminin familial. L'attachement de Victor pour sa mère semble en avoir été le pivot. Quant à Marie, l'épouse-cousine, elle fut sa muse et l'unique modèle des superbes nus et des portraits peints ou gravés qui ornent les murs des maisons de ses dernières parentes et de bien d'autres amateurs et collectionneurs passionnés de l'œuvre de Regnart.

Mon approche, mon « entrée en connaissance » de cet homme secret a été balisée par les précieux documents– carnets de notes, cahiers de dessins, esquisses, revues d'époque, photos..., que l'une des deux petites nièces de Victor et Marie, madame Geneviève Lheureux, a rassemblés à mon intention au fur et à mesure de mes requêtes et de ses découvertes dans les tiroirs, les malles, les cartons qui dormaient encore dans le grenier de la maison de sa mère décédée, Marie Regnart, nièce de l'autre Marie, l'épouse du peintre.

La trame d'une histoire s'est ainsi ébauchée, pas à pas, par tâtonnements, par recoupements : un maillage de plus en plus serré où commençait à se profiler le discret personnage chargé de porter les couleurs de Victor Regnart. Mais la découverte fortuite d'un dossier recelant des dessins à la plume destinés à illustrer l'ultime roman du jeune écrivain français Raymond Radiguet, *Le bal du comte d'Orgel*, bouleversa mes premières certitudes et me confronta à une énigme à laquelle seul le recours aux hypothèses et à l'imagination donnerait quelque sens.

Avais-je enfin trouvé le sas ouvrant vers l'autre versant du monde de ce Regnart énigmatique ? Un Regnart inattendu qui se serait laissé séduire par les sirènes délurées des années folles à Montparnasse ? Un Regnart qui se serait laissé entraîner dans les cafés des boulevards Raspail et du Montparnasse, et dans les impasses des ateliers d'artistes, rue de Vaugirard, rue Vavin, de Fleurus ou Campagne Première ? Un Regnart qui avait peut-être fait les cent pas devant le porche d'entrée de l'immeuble sis 27 rue de Fleurus, juste pour entrevoir Picasso, Fujita ou Matisse sortant de l'appartement de la célèbre Gertrude Stein ? Un Regnart qui aurait bâillonné sa nature réservée, le temps

d'un bal populaire ou d'une soirée enfumée au *Dôme* ou à la *Rotonde* ?

Qu'en saura-t-on jamais ?

Mais si tout ce remue-ménage, si toutes ces fêtes, tous ces bouillonnements de talent, d'audace et de défis lui avaient fait prendre conscience de sa propre, sa plus simple, sa plus authentique vérité ? Si, fort de cette conviction, il avait repris sans regret le chemin de son village, là-bas où chaque geste comptait, chaque pas, chaque larme, chaque ride sur un visage trop tôt vieilli ; là-bas où l'eau et le feu se gagnaient encore de haute lutte et où il était Regnart, tout simplement, un artiste que les rivalités d'écoles et de personnalités laissaient si meurtri, parfois, et qui se tint volontairement à l'écart des mouvements modernistes et avant-gardistes qui dynamisèrent la peinture de son époque ?

Les catalogues d'art et d'expositions consacrés à la peinture et la gravure en Belgique, et plus spécifiquement en Hainaut et à Mons, son chef-lieu, ne font pas l'impasse sur cet artiste trop modeste, que certains journaux d'époque, déjà, n'hésitaient pas à qualifier de « méconnu ». Un mémoire de licence en Histoire de l'Art et Archéologie de l'Université Catholique de Louvain a d'ailleurs été rédigé en 1988 sous le titre : *Victor Regnart, mémoire d'un village borain (tome 1) et Essai de catalogue de l'œuvre peint et gravé de Victor Regnart (tome 2)*. On peut s'interroger sur les motivations qui ont inspiré à cette étudiante un tel intérêt à l'égard d'un artiste tombé pratiquement dans l'oubli dès sa mort – et sans doute déjà bien avant celle-ci.

Le prologue de ce travail propose cette réponse : « *La figure de Victor Regnart a, depuis la mort du peintre, été quelque peu oubliée et laissée dans l'ombre. Ce n'est que depuis quelques années qu'elle réveille un certain intérêt. Le hasard nous a mis en présence de quelques-unes de ses toiles et de ses gravures ; il nous a permis d'admirer la richesse de sa palette et la maîtrise des diverses techniques de gravure.* »

Hasard n'en dira pas plus. Mais l'auteur reconnaît cependant que Victor Regnart ne lui a pas facilité la tâche en omettant systématiquement de dater ses œuvres. D'où le mot « essai » dans le titre du catalogue.

Si l'on peut donc encore se référer à quelques plaquettes commémoratives, opuscules, textes dans des catalogues collectifs, textes de discours occasionnels et autres articles de presse de l'époque, il faut craindre, cependant, que le nom de Regnart risque fort de

rejoindre dans l'abyssal oubli tant d'autres « petits maîtres dont le seul reproche qu'on puisse leur faire est de n'avoir pas été classés *fauves* ou *minimalistes* ou quelque chose de ce genre qui les aurait fait émerger de la masse obscure des talents relégués ».

Regnart serait-il, lui aussi, fatalement destiné à mourir une deuxième fois, mais d'oubli ? Le penser, le croire même, serait lui faire injure. Ce serait faire injure à celles et ceux qui ont œuvré, opiniâtrement souvent, pour que le nom de Victor Regnart ne reste pas qu'une inscription gravée sur sa pierre tombale, mais qu'il sorte de l'ombre de ses courettes ; qu'il interpelle le passant de la rue du Commerce – la rue Grande à l'époque où il vivait – du haut de la stèle qui a été élevée à sa mémoire devant le numéro 325, la maison où il vécut avec Marie, ou qu'il vous saute aux yeux, qu'il vous étreigne le cœur dès qu'au Musée Georges Mulpas d'Élouges, vous franchissez le seuil de la salle où un grand nombre de ses toiles et gravures sont exposées en permanence, dont *Caroline*, *Deuil borain*, *Nu lisant*, *Le Rescapé*, *Courette élougeoise*, *Vieilles maisons*... Ce sont là quelques-unes de ses œuvres majeures qui ont inspiré certains chapitres de ce récit.

Oui, ce serait faire injure à Victor Regnart qui jamais ne se voulut *marchand de toiles* – c'est lui qui le disait en ces termes – et pour qui l'art ne pouvait avoir d'autre raison que d'être de l'art.

QUELQUES MOTS D'HOMMAGE

ENCORE...

JE VEUX RENDRE UN HOMMAGE PARTICULIER à Andrée Regnart qui a inspiré le personnage d'Andréa. À l'heure où j'écris ces lignes, Andrée, nièce de Marie Regnart, a franchi le cap des quatre-vingt-douze ans. J'ai eu le privilège d'évoquer avec elle cet oncle adulé et le couple fusionnel qu'il formait avec Marie, sa tante, qui était modiste, et chez qui elle a vécu quelques années de sa vie de petite fille, *comme si elle était leur propre fille*. Andrée Regnart se souvient encore parfaitement de cet homme bon, discret, qui aimait la bonne chère. Elle évoque quelques séjours à Paris, notamment en 1931, à l'occasion de l'Exposition coloniale. Elle parle toujours avec émotion de cet homme *savant* qu'elle regardait peindre, assise en silence dans le profond fauteuil de l'atelier ; cet homme simple, ouvert aux autres, attentif à son village et ceux qui y vivaient, ces gens qui, pour la plupart, ignoraient ce qu'il était et qui il était vraiment.

Quant à Marcelle et Geneviève, les « cousines Regnart » comme je les appelle, aurais-je pu mener ce travail à bon terme sans elles ? Aurais-je pu imaginer m'immiscer dans l'intime de l'existence si discrète de Regnart sans leur adhésion dépourvue de conditions ou de préjugés, leur disponibilité, leur enthousiasme piqué de curiosité, leur gratitude même ?

N'est-ce pas aussi grâce à leur juste perception du sens de ce récit – une exploration aléatoire des *profonds chemins* de l'âme de l'artiste Victor Regnart, leur grand-oncle – que j'ai pu tenter de dévoiler chez cet homme, que la recherche de la gloire à tout prix n'aveuglait pas au point de lui sacrifier son bonheur familial et l'authenticité de son art, l'envers de la toile ?

Pour rendre visite aux « cousines Regnart », j'emprunte la route longue et droite qui relie la commune de Dour à celle de Wihéries. Cette route champêtre a été élevée au statut d'avenue. L'avenue Victor Regnart.

Chaque fois que je m'y engage, je souris.

TROISIÈME PARTIE

Ressources

RESSOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

I. Travail de mémoire de JOHANNA MABARDI en vue de l'obtention du titre de Licence en Histoire de l'Art et Archéologie à l'UCL, promoteur Roger Van Schoute : *Victor Regnart, peintre et graveur élougeois : mémoire d'un village borain*, Tome 1 : *Victor Regnart et l'œuvre* (consulté le 8 mai 2012 au bibliopôle de la bibliothèque de l'UCL, Louvain-la-Neuve) ; Tome 2 : *Essai de catalogue de l'œuvre peint et gravé*

II. Sur Élouges

Histoire d'Élouges, par Georges Mulpas, bourgmestre d'Élouges (1961- 1971), membre du Cercle archéologique de Mons. Tome 1. Imprimerie Manteau Iulin. 1968

Juste le temps d'une vie, par François Derrider, instituteur, chef d'école, 1991, chez l'auteur

Guide du Musée Communal Georges Mulpas, Dour-Élouges, préface de l'Échevin de la Culture, Alain Audin, 1988

Élouges en cartes postales anciennes, par Georges Mulpas, Bibliothèque Européenne, Zaltbommel (Pays Bas)

III. Sur Victor Regnart

Discours non édités de la cérémonie d'hommage à Victor Regnart 1886-1964, le 30 mai 1965 : introduction de Georges Mulpas, bourgmestre d'Élouges ; allocution-conférence d'Arsène Detry, artiste-peintre

Hommage à Victor Regnart, peintre graveur, Iulin, Imprimerie Manteau, fascicule reprenant des extraits des discours ci-dessus, une allocution de Louis Mauchard, préfet de l'Athénée de Dour, et d'autres détails de la vie et de l'œuvre peint et gravé de l'artiste, ainsi que des anecdotes

Michel De Bloos, *Victor Regnart, peintre et graveur élougeois*, recensement d'informations comprenant : la généalogie de Victor Regnart, des articles de presse de 1921 à 1992, un extrait du

discours d'hommage posthume d'Arsène Detry et les notes du cours « Harmonie des couleurs » de Victor Regnart retrouvées dans ses carnets de cours

Georges Mulpas, *Victor Regnart, peintre et graveur élougeois*, in *Hainaut Tourisme*, n° 153, juillet 1973, pp. 119-123, avec reproduction de peintures et gravures : *La grande sœur, Les buveurs, Vieille ruelle et Deuil borain*

André Bougard, *Un grand oublié, Victor Regnart, peintre et graveur*, in *Images imprimées en Hainaut*, 1981, pp. 147-154

Articles de la presse de l'époque

Nombreux documents authentiques (y compris les divers carnets du peintre) mis à disposition par Geneviève Lheureux-Dejeans et Marcelle Reinquet-De Bloos, petites-nièces de Marie Regnart, épouse du peintre

IV. Sur les Années Folles à Montparnasse

Jean-Paul Caracalla, *Montparnasse. L'âge d'Or*, La Table ronde, Paris, 2010

Jean-Paul Caracalla, *Les exilés de Montparnasse*, Gallimard, 2006

Jean-Paul Crespelle, *La vie quotidienne à Montparnasse à la Grande Époque 1905-1930*, Hachette, 1976

L'aventure des Stein, exposition au Grand-Palais, Galeries Nationales, Paris, janvier 2012

Visite guidée dans le Montparnasse des Années Folles, les ateliers des peintres, les cafés du boulevard du Montparnasse, janvier 2012

Woody Allen, *Midnight in Paris*, film de 2011

Martin Scorsese, *Hugo Cabret*, film de 2011

Ernest Hemingway, *A Moveable Feast*, Arrow Books, 2011

Raymond Radiguet, *Le bal du Comte d'Orgel*, texte intégral, Grasset, préface de Jean Cocteau, 1924

Clive Laming, *Paris au temps des gares*, Parigramme, 2011

H. Lartilleux, *Géographie des chemins de fer français*, Géographie Universelle des Transports, 1965

Journal de Delacroix, Paris, Librairie Plon, 1893 (sur Internet)

V. Sur la peinture

Françoise Barbe-Gall, *Comment regarder un tableau*, Chêne, 2008

Philippe Julian, *Delacroix*, Albin Michel, 1963

Yves Calmejane, *Histoire de MOI/IOM*, 1alia Éditions, 2006

Ernst Rebel, *Autoportraits*, Taschen, 2008

Aleš Krejča, *Les techniques de la gravure*, Techniques d'Art, Gründ, 1980

L'aventure des Stein, Connaissance des Arts, hors-série, 2011
Alexis AXILETTE, *Pratique des Arts* n° 53, *L'école des maîtres*, pp. 28-30

VI. Revues et catalogues consultés

Le Crapouillot, numéro spécial *Trente ans d'Art Indépendant*, mars 1926

L'Art Vivant, Delacroix, Les Nouvelles Littératures, février 1928

Mons, deux siècles d'art, 1989, Éditeurs d'Art Associés, pp. 85-87, avec deux reproductions de gravures (*courette* et *Caroline, tête de vieille femme*)

XX^e Siècle. L'Art en Wallonie, La Renaissance du Livre, 2001, p. 379, avec reproduction de gravure en couleur, *Ruelle*.

VII. Principaux artistes cités

BUISSERET Louis (1888-1956) : peintre belge, dessinateur et aquafortiste néo-classique de portraits, nus et natures mortes. Condisciple de Regnart aux académies de Mons (E. Motte et L. Greuse) et de Bruxelles (J. Delville et H. Richir). Prix de Rome en gravure (1911). Co-fondateur avec Anto Carte et Léon Eeckman du groupe Nervia (1928-1938).

HUXLEY Aldous, *Brave new World*, roman d'anticipation, écrit en 1931, paru en 1932

CARTE Anto (1886-1954) : peintre belge expressionniste et symboliste formé dans les académies de Mons et de Bruxelles (C. Montald, Delville, Fabry) ; condisciple de Buisseret et de Regnart.

DELVAUX Paul (1897-1994) : peintre post-impressionniste, expressionniste puis surréaliste belge. L'influence de Magritte, qu'il a toujours récusée, est perceptible : l'homme au chapeau melon, le thème de la Mort, les squelettes (filiation d'Ensor aussi).

DEPOOTER Frans (1898-1987) : peintre belge. Co-fondateur du Groupe Nervia en 1928. Épouse l'artiste peintre Andrée Bosquet. Formé aux Académies de Mons (E. Motte) et de Bruxelles (Delville, C. Montald).

DETRY Arsène (1897-1981) : peintre belge. Condisciple de Magritte et Delvaux à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Peintre de paysages et de vues urbaines sans personnage. Très stimulé dans sa jeunesse par l'ambiance créatrice de Montmartre et Montparnasse à Paris.

FERRY Gabriel (1809, mort en mer dans l'incendie du navire *l'Amazone* le 3 janvier 1852) : écrivain de langue française, auteur de romans d'aventures. Un séjour de dix ans au Mexique marquera son œuvre hésitant entre souvenirs et fiction.

MAGRETTE René (1898-1967) : figure centrale du surréalisme en Belgique et de l'art pictural du XX^e siècle ; son œuvre explore l'imaginaire humain dans ses rapports avec le réel et ses représentations ; on peut voir ses tableaux dans les musées majeurs d'art moderne à travers le monde comme dans toutes rétrospectives consacrés à l'art du siècle passé ; un musée lui est exclusivement dédié à Bruxelles.

MANGUIN Henry (1874-1949) : peintre français, un des principaux créateurs du fauvisme français en 1905.

MONTALD Constant (1862-1944) : peintre et sculpteur belge. Chargé de cours à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Parmi ses nombreux élèves, on compte René Magritte, Paul Delvaux et Jan De Cooman.

RADIGUET Raymond (1903-1923) : écrivain français. Talent très précoce, il a écrit deux romans ayant connu un grand succès critique et populaire, *Le Diable au corps* et *Le Bal du comte d'Orgel*, ce dernier publié en 1924 chez Grasset à titre posthume.

STIENNON Jacques (1920-2012) : poète belge et professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Liège.

URBAIN Fernand (1919-2006) : peintre, aquarelliste et graveur belge et wallon. Formation à l'Académie de Mons chez Victor Regnart et Alfred Duriau et en arts décoratifs monumentaux à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles chez Anto Carte.

ANNEXES

1. Principales expositions répertoriées des œuvres de Victor Regnart :

1922 : Cercle Artistique de Tournai – *Quand tinte l'Angélus du soir* (peinture), *Le Rescapé* (dessins préparatoires)...

Février 1925 : Cercle Artistique de Bruxelles

Juin 1925 : quatrième Salon d'Art Moderne Religieux à Anvers – *L'Annonciation*

Février 1926 : Cercle Artistique de Gand – *Quand tinte l'Angélus du soir* (peinture), *Femme au chat noir* (peinture)...

Décembre 1926 : Cercle Artistique et Littéraire, Waux-Hall du Parc, Bruxelles

1928 : Salle de la Bourse, Charleroi ; Bruxelles ; La Louvière

1929 : Musée des Beaux-Arts de Mons – gravures ; Musée des Beaux-Arts de Rouen – *Avant la Pluie* (peinture)

Décembre 1931 : Salle Saint-Georges, Mons avec Alfred Duriau (gravures)

Novembre 1932 : Salle Saint-Georges, Mons avec Alfred Duriau (gravures)

Avril 1933 : Salon de l'Essaim à Mons – *Bretagne, Nu, Paysages*

Décembre 1933 : Salle Saint-Georges, Mons

Mars 1934 : Dour (Université Populaire et Amitiés Françaises de Dour) et conférence intitulée « Considérations sur l'Art » (voir exergue)

Mars et avril 1936 : Galerie d'Egmont au Petit Sablon Bruxelles – Paysages et gravures

Juin 1955 : Athénée Royal de Dour, rétrospective. Allocution de Louis Mauchard, préfet

De 1956 à 1962 : Expositions à Dour, Frameries et Élouges

Janvier 1991 : Salle Saint-Georges, Mons : Rétrospective Duriau-Regnart

Août 1992 : Roisin, dans le cadre de l'Été Musical, avec l'aide du Musée G. Mulpas

2. Où trouver les œuvres de Regnart ?

La plupart des peintures, gravures, affiches et dessins de Victor Regnart sont détenus par des propriétaires et collectionneurs privés. Beaucoup d'œuvres, dont les traces se sont perdues, ont été commandées et achetées directement à Victor Regnart par des admirateurs du Maître élougeois.

Certaines des œuvres majeures de Victor Regnart – *Deuil borain* (peinture), *Chapelle de Cocars* (gravure), *Caroline* (eau-forte), *Le Rescapé* (lithogravure), *Vieilles maisons* (vernys mou), *Ruelle à Dour* (pointe sèche) et d'autres encore – peuvent être vues au Musée Georges Mulpas à Élouges. Une salle leur est réservée, qui présente au public un panorama merveilleusement représentatif des différentes techniques mises par le peintre-graveur au service de son art.

Ce musée, situé dans les locaux de l'ancienne administration communale d'Élouges a été créé en 1968 à l'initiative de Georges Mulpas, alors échevin de l'instruction publique de la commune d'Élouges. Véritables vitrines du passé laborieux, domestique et artistique de la vie au Borinage, les salles du musée abritent notamment les objets du quotidien, une reconstitution d'une classe du début du XX^e siècle, ainsi que les précieuses reliques du passé historique du village exhumées par Charles DEBOVE, archéologue élougeois de réputation internationale.

REMERCIEMENTS

Je remercie tout spécialement pour leur précieux concours :

*Geneviève Lheureux-Dejeans, petite-nièce de Marie et Victor Regnart ;
Marcelle Reinquet-De Bloos, petite-nièce de Marie et Victor Regnart ;
Michel De Bloos, auteur d'une étude généalogique sur la branche
paternelle de Victor Regnart ; gardien de tous les documents, notes,
photos, articles concernant le peintre et sa famille ;
Andrée Regnart, nièce de Marie et Victor Regnart ;
Roland Thibeau, auteur et comédien de la Roulotte Théâtrale d'Élouges,
et Aline Dupont, réalisatrice du court-métrage Rendez-vous au Dôme
dans le cadre de l'opération L'écran libre – « Ma Fureur de lire » ;
Peggy Plumet, ex-animatrice et conservatrice du Musée Georges Mulpas
d'Élouges ;
les collectionneurs privés, passionnés par l'œuvre de Regnart, qui m'ont
accueillie avec confiance ;
George Mayer, historien de l'Art, professeur d'Histoire de l'Art à
l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles ;
Jacky Assez, professeur d'Histoire de l'Art et de Communication
graphique à la Haute Ecole HELHA, à Mons ;
Bernard Haurez, professeur de gravure à l'École des métiers d'arts du
Hainaut.*

Derniers titres parus dans la collection Sméraldine

Line ALEXANDRE, *Mère de l'année !*
Geneviève BERGÉ, *Le tableau de Giacomo*
Isabelle BARY, *La vie selon Hope*
Éric BRUCHER, *Colombe* (Prix Sander Pierron 2012)
Manu CAUSSE, *L'eau des rêves*
Daniel CHARNEUX, *Comme un roman-fleuve*
Valérie COHEN, *Nos mémoires apprivoisées*
Stanislas COTTON, *La moitié du jour, il fait nuit*
Laure Mi Hyun CROSET, *Polaroids*
(Prix Ève 2012 de l'Académie Romande)
Geneviève DAMAS, *Si tu passes la rivière* (Prix Rossel 2011)
Prix des cinq continents de la Francophonie 2012)
Bérengère DEPREZ, *Le sablier du jour*
Kyra DUPONT TROUBETZKOY,
Petit essai assassin sur la vie conjugale
Luc-Michel FOUASSIER, *Un si proche éloignement*
Joël GLAZIOU, *Ce fut une messe... en forme de corrida*
Claudine HOURIET, *Une aïeule libertine*
Françoise LALANDE, *Nous veillerons ensemble*
sur le sommeil des homes
Françoise PIRART, *Sans nul espoir de vous revoir*
Anne-Frédérique ROCHAT, *Accident de personne*
Françoise LISON-LEROY, *Les pages rouges*
Liliane SCHRAÛWEN, *Lignes de fuite*
Annick STEVENSON, *Génération Nothomb*
Marie France VERSAILLES, *Sur la pointe des mots*

Toutes nos nouveautés et notre actualité
sur www.wilquin.com

Imprimé en Union européenne
ISBN 978-2-88253-458-3
D/2013/6344/3

Françoise Houdart

Les profonds chemins

Il fait un peu froid ce soir. Andréa a jeté un châle de laine sur ses épaules avant de refermer sans bruit la porte de sa maison et de se laisser glisser sur la pierre du seuil.

Quelque chose est arrivé ce soir, et le ciel s'en émeut. La mort d'une seule étoile parmi des milliards d'autres peut-elle ainsi bouleverser l'ordre de l'univers? La mort d'un seul homme parmi des milliards d'autres peut-elle changer celui du monde?

Andréa ne le sait pas. Ni si là-haut une étoile est morte dont la lumière pourtant ne cessera de briller encore longtemps. Ce qu'elle sait, c'est qu'ici, dans sa petite maison, un peintre est mort cette nuit.

Et qu'il s'appelait Regnard.

Avec ce quinzième roman, FRANÇOISE HOUDART s'est livrée au délicat travail d'exploration des profonds chemins de l'âme et de l'inspiration d'un artiste, le peintre elougeois Victor Regnard (1886-1964), dont la modestie naturelle, l'authenticité et l'attachement fidèle qu'il témoignait au lieu où il vécut ne peuvent préjuger de l'élévation de la vision qu'il avait et professait de son art.

Tous les romans de Françoise Houdart ont été publiés par les Éditions Luce Wilquin.



€ 22.-